This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

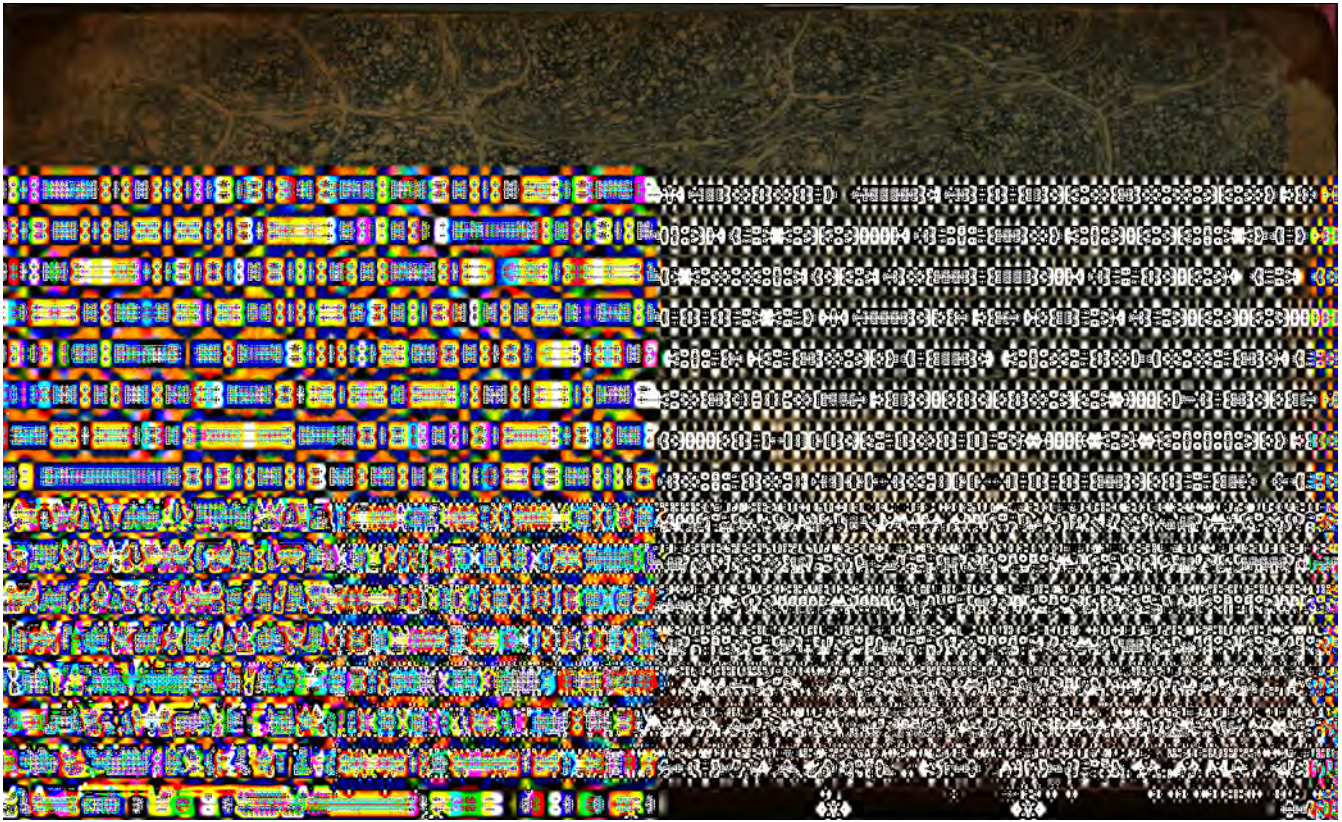
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

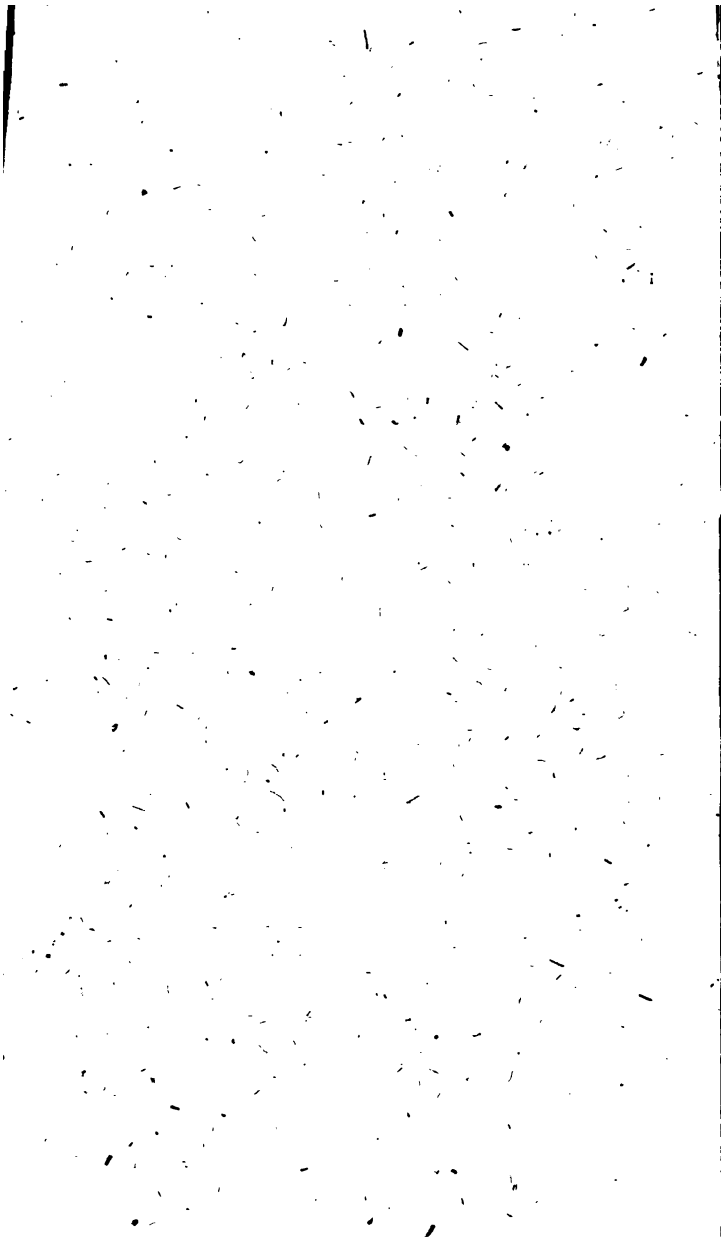
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





LETTRES

DU PAPE

CLÉMENT XIV

(GANGANELLI,)

Traduites de l'Italien & du Latin ;

AVEC

Des Diſcours, Panégyrique, & autres Pieces intéreſſantes de ce Pape, nouvellement recueillies :

ON Y A JOINT

Des Particularités ſur ſa Vie privée, & des Anecdotes, traduites de l'Italien ; avec un Eloge de ce même Pape, imprimé en Latin, à Rome.

TOME QUATRIEME.

A LIEGE,

Chez J. J. TUTOT, Imprimeur-Libraire, Place Saint-Barthelemi.

M. DCC. LXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 JAN 1972
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

Des Sommaires contenus dans ce Tome quatrieme.

DISCOURS SUR LA RELIGION, *prononcé à Aſcoli*, Page 1

REFLEXIONS SUR LE ZELE, *adreſſées à un Evêque*, 17

REFLEXIONS SUR LA PREDICATION, *adreſſées au même prélat, à la ſuite des précédentes*, 31

DE L'ESPRIT DE L'EGLISE, 34

DE L'ESPRIT DES ORDRES RELIGIEUX, 50

DES DIVERSES NATIONS, *& particuliérement des Italiens*, 66

DISCOURS SUR LA SUPERSTITION, *prononcé devant le Tribunal du Saint-Office, par le R. P.* GANGANELLI, *Conſulteur, avant le rapport qu'il alloit faire d'une Cauſe préſentée à ce Tribunal pour y être jugée*, 81

PREMIER DISCOURS SUR LA FETE DE NOEL, *prêché à Aſcoli*, 89

SECOND DISCOURS SUR LA FETE DE NOEL, 105

PANEGYRIQUE *de* Sainte Réparate, *Vierge & Martyre*, 111

TABLE.

DISCOURS *prononcé en* 1741 *au Chapitre Général des FF. Mineurs Conventuels, par le R. P.* Ganganelli, *à la louange de Benoît XIV, qui y préſida*, 121

DISCOURS *de* Clément XIV, *au Chapitre des FF. Mineurs Conventuels, aſſemblés pour l'élection d'un Général, le* 18 *Mai* 1771, 137

BULLE *pour le Jubilé Univerſel, qui fut accordé au commencement du Pontificat de* Clément XIV, 141

PARTICULARITÉS *touchant la Vie privée du Pape* Clément XIV, *données par le Frere* FRANÇOIS *lui-même avec l'*Italien *à côté*, 145

ANECDOTES, *relatives à la Famille & à la Perſonne de* Clément XIV, 152

ABREGÉ DES FAITS *concernant la Vie du Pape* Clément XIV, *avec le* Latin *à côté.* 161

INSCRIPTION *en l'honneur de* Clément XIV, *avec le* Latin, 171

Autre, 173

INVITATION *aux Perſonnes qui pourroient avoir des Lettres, & autres Pieces de* Clément XIV, *de vouloir bien les communiquer*, 174

TABLE DES MATIERES *contenues dans les deux Volumes*, 175

Fin de la Table.

DISCOURS

qui retentiſſent des charmes de ce monde ; & qui nous invitent à nous y attacher : la Religion nous conjure de ne nous occuper que de Dieu : *Filii, audite me, timorem Domini docebo vos.*

Qu'il eſt éloquent ce langage tout divin ! qu'il renferme de choſes en peu de mots ! Ce n'eſt point ici le diſcours d'une perſonne qui cherche à nous tromper, ni l'élocution d'un Rhéteur qui emploie des paroles pompeuſes pour ſurprendre notre crédulité ; c'eſt la Religion elle-même, qui, fille du Ciel, & mere des vertus, n'eſt deſcendue ſur la terre que pour établir un ſaint concert entre l'homme & Dieu ; & pour y donner un ſpectacle mille fois plus admirable & plus touchant, que toutes les beautés éparſes dans ce vaſte Univers.

Je la vois, cette Religion toute ſainte, ſortant du ſein de Dieu même comme un éclair, & répandant ſa lumiere d'un pôle à l'autre, avec le plus grand éclat & la plus grande majeſté. Toutes les Nations frappées d'un tel prodige, vont ſans doute avec des tranſports d'admiration lui prodiguer les hommages de leurs cœurs & de leurs eſprits, oublier enfin la nature entiere, & ſe détacher de toutes les créatures, pour ne plus contempler que ce grand & magnifique objet. Non, mes Freres, & par l'aveuglement le plus incroyable, les objets les plus frivoles, &

qui n'ont qu'un éclat momentané, feront diſparoître aux yeux des mortels cette Religion même, qui vient environnée de toute la gloire de Dieu. Il n'y aura que quelques ames privilégiées, que le monde regarde même avec mépris, qui entendront ſa voix. On prêtera l'oreille à la voix des ſyrenes & des ſerpens; & on la fermera à celle de la Religion, qui appelle avec la plus grande tendreſſe tous les hommes, & qui leur recommande plus que toutes choſes la crainte du Seigneur: *Filii, audite me, timorem Domini docebo vos.*

Il n'y a point de mere plus tendre que la Religion; il n'y en a point qui chériſſe plus ſincérement ſes enfans, ni qui ſoit plus capable d'exécuter tout ce qu'elle entreprend pour leur bonheur.

On admire Monique, cette femme incomparable, qui répandit tant de larmes ſur ſon fils Auguſtin; qui traverſa les mers avec le courage le plus héroïque pour ne pas l'abandonner, ſe rendant d'Afrique en Italie, uniquement occupée de ſa converſion, attendant avec une ſainte impatience les momens de la grace néceſſaire pour changer ſon cœur: cependant, Chrétiens Auditeurs, Monique n'offre ici qu'une étincelle du feu qui embraſe la Religion, quand il s'agit de ſecourir le pécheur.

Je vois la terre & les mers témoins du

zele du grand Apôtre, de la ferveur de ſes autres Diſciples qui ſe ſuccedent de ſiecle en ſiecle, pour répandre les vérités ſaintes juſques dans les Iſles les plus barbares, juſques dans les déſerts les plus reculés. Ici, ce ſont d'heureuſes tempêtes qui épouvantent efficacement les Idolâtres & les impies : là, ce ſont des nuées bienfaiſantes qui répandent à grands flots le Sang de Jeſus-Chriſt. On entend par leur bouche ſacrée la Religion elle-même, qui ne ceſſe de répéter avec la tendreſſe la plus vive & la plus ardente charité. *Filii, audite me, timorem Domini docebo vos.*

Et c'eſt comme ſi elle diſoit à tous les hommes : je ne vous apprendrai point à manier la ſphere & le compas ; mais à tenir en main la Croix de Jeſus-Chriſt, comme le plus ferme appui que vous puiſſiez avoir : je ne vous enſeignerai point les regles de la politique, qui n'eſt que trop ſouvent l'art de tromper ; mais je vous montrerai ſimplement la voie qui conduit au Ciel : je ne vous apprendrai point à connoître le cours des Aſtres, à découvrir les ſecrets de la nature ; mais je vous convaincrai que la figure de ce monde paſſe, & qu'il n'y a rien de plus dangereux que de vous y attacher : je ne vous ferai point la deſcription de la terre ; mais je vous marquerai le petit eſpace que vous y occuperez à votre mort ; parce que c'eſt-là ce qui doit vous détacher des

honneurs & des plaiſirs : je ne vous inſpirerai point le deſir des conquêtes & des triomphes, qui forme & anime les Héros du ſiecle ; mais je vous enflammerai de l'amour des biens éternels, & je vous apprendrai à vous vaincre vous-même.

Telle eſt la Religion, Meſſieurs, & telle eſt ſa conduite à notre égard. Elle n'épargne, ni les peines, ni les veilles, ni les ſueurs, quand il s'agit de nous pénétrer de la crainte du Seigneur. Tantôt elle ouvre ſes Tribunaux pour nous réconcilier avec Jeſus-Chriſt ; tantôt ſes Tabernacles, pour nous nourrir de ſa chair ſacrée.

Que n'a-t-elle pas fait cette Religion toute divine, pour nous témoigner ſon zele & ſon amour ? Elle nous recueillit dès le moment que nous entrâmes dans ce monde, pour nous porter dans ſes Temples, & pour nous imprimer le ſceau du Chriſtianiſme, que rien ne peut effacer ; elle nous ſuivit pas à pas en nous mettant en mains, dès que nous commençâmes à parler, l'Alphabet des vérités ſaintes pour leſquelles nous ſommes nés, en nous communiquant la grace de tous les Sacremens, & en s'intéreſſant à notre ſalut d'une maniere admirable, ſoit par ſes prieres, ſoit par ſes Sacrifices, ſoit par ſes Fêtes, ſoit par ſes inſtructions.

Ah ! ſi vous ne reconnoiſſez pas à ces traits ſa tendreſſe & ſon zele, ſi vous n'êtes pas touchés de toutes ces démarches,

c'eſt que vous ne jugez malheureuſement de cette ſainte Religion, que par les portraits hideux ou ridicules que vous en ont tracé les fanatiques ou les impies; c'eſt que vous la croyez pleine d'un zele amer, tandis qu'elle eſt la charité même; c'eſt que vous lui ſuppoſez un eſprit de perſécution, tandis qu'elle en eſt la plus grande ennemie; c'eſt que vous vous la repréſentez comme ayant toujours les foudres à la main pour frapper les impénitens, tandis qu'elle n'emploie les peines canoniques qu'après avoir épuiſé toutes les voies de la douceur, & qu'elle gémit quand elle ſe voit forcée d'en venir à cette extrêmité. Apprenez à la connoître, & vous la trouverez douce, patiente, allant au devant de la brebis égarée pour la ramener au bercail, ne ſoupçonnant point le mal, ſupportant toutes les imperfections des hommes, dans l'eſpérance qu'ils ſe corrigeront; priant continuellement pour eux, afin qu'ils obtiennent du Ciel leur pardon. Vous la trouverez ſans cupidité, ſans fierté, ſans humeur, ſans ambition; en un mot, digne de celui qui l'a rendue ſon image & ſon oracle.

On abuſe de ſon nom, Chrétiens Auditeurs, ſi jamais on vous a dit qu'elle ſe plaiſoit à tourmenter & à punir: hélas! ſon plus grand plaiſir eſt de déſarmer le bras d'un Dieu vengeur. Les vœux qu'elle adreſſe nuit & jour au Ciel, n'ont d'autre objet que de demander la rémiſ-

ſion des péchés, que de ſolliciter la grace des pécheurs.

Ce ne peut être qu'une ingratitude atroce ou qu'une ignorance entiere de ce qu'elle eſt, qui puiſſe en donner des idées déſavantageuſes. Le mal eſt qu'on ſe plaît à confondre la Religion avec ſes Miniſtres, & qu'on oſe la rendre reſponſable de leurs fautes. O ſainte Religion! où ſont vos accuſateurs? Vous pourrez vous glorifier de n'avoir pour adverſaires que des hommes ſcandaleux, ou prévenus; que des hommes ſéduits par leurs paſſions, ou par une fauſſe philoſophie.

Jamais la Religion n'eût eſſuyé la moindre contradiction, ſi elle eût permis aux mortels de ſuivre leurs penchans ſans ſcrupule & ſans retenue. Elle ne leur a paru ſuperſtitieuſe, ſévere & même cruelle, que parce qu'elle exige des mœurs pures, & une obéiſſance entiere aux volontés de Dieu.

Mais ſi la ſouveraineté d'un homme que vous avez choiſi pour votre maître ne vous paroît pas odieuſe, lors même qu'il fait des loix rigoureuſes pour maintenir le bon ordre, & qu'il emploie ſon pouvoir pour punir ceux qui tranſgreſſent ſes volontés; pourquoi la Religion, qui vous intime les ordres de l'Éternel, & qui ne vous détourne du crime que pour vous arracher à l'empire des paſſions, & pour vous rendre heureux; pourquoi, dis-je,

vous paroît-elle digne de toute votre haine ?

Afin de vous faire ſentir au contraire combien la Religion mérite tout notre amour, il ſuffit, chers Auditeurs, de vous expoſer en peu de mots les bons effets qu'elle a produits depuis qu'elle exerce ſon auguſte miniſtere.

C'eſt par moi, peut-elle vous dire, que vos Princes, qui étoient barbares, ſe ſont adoucis ; que l'eſclavage a été aboli ; que tout homme eſt devenu précieux aux yeux des Grands de la terre ; que les biens ſont devenus, pour ainſi dire communs, par les ſoins qu'on a de ſe ſoulager réciproquement ; c'eſt par moi qu'on oublie vos torts ; que vos plus grands ennemis ne cherchent point à ſe venger, mais à vous faire du bien ; que les médiſances ſont arrêtées, les calomnies étouffées, les haines aſſoupies, les excès réprimés, les ſcandales punis ; c'eſt par moi que les liens du mariage ſont indiſſolubles & ſacrés ; que les peres aiment tendrement leurs enfans, que les enfans pleins de reſpect pour ceux qui leur ont donné la naiſſance, leur obéiſſent avec plaiſir ; que la ſubordination ſe maintient dans tous les états ; que la Juſtice a de l'activité, l'innocence de l'appui, l'indigence du ſecours, la vertu des Panégyriſtes, le zele des admirateurs, la piété des diſciples.

C'eſt par moi que l'homme diſtingué

de la bête, ſanctifie les ſciences par le bon uſage qu'il en fait, rend à Céſar ce qui eſt à Céſar, à Dieu ce qui eſt à Dieu; que la bonne foi regne dans le Commerce; que la candeur ſe trouve dans les Cours, que l'eſprit s'étend au-delà des Cieux; que le cœur ſe purifie, que le corps ſe ſpiritualiſe, que l'ame ſe diviniſe.

C'eſt par moi que la douceur regne dans les ſociétés, que l'amitié unit ſaintement les cœurs, que le menſonge eſt odieux, que la vérité triomphe; que l'homme ceſſe d'aimer les créatures, pour ſe tourner vers le créateur; que les Sacremens identifient les Chrétiens avec l'Homme-Dieu; que la terre devient un ciel; que la mort eſt un gain, l'éternité le ſéjour de la gloire, & le centre du bonheur.

C'eſt par moi que vous participez aux bonnes œuvres de tous les hommes vertueux; que vous avez autant d'interceſſeurs qu'il y a d'Elus; que l'Egliſe militante, ſouffrante & triomphante, ne forme qu'une ſeule & même ſociété dont Dieu eſt le principe, l'élément & la vie.

C'eſt moi qui, toujours remplie de compaſſion pour le pécheur, ſans jamais me rebuter de ſes crimes & de ſes ſcandales, le préviens & l'aſſiſte juſqu'au lit de la mort; qui ranime ſes eſpérances, quand il veut ſe livrer au déſeſpoir; qui le fortifie dans l'abattement & la douleur,

lorſqu'il eſt près d'y ſuccomber ; qui le conſole, quand tout le monde paroît l'abandonner ; qui recueille ſon dernier ſoupir dans les tranſports de la plus vive charité, & qui l'accompagne en eſprit juſques dans l'éternité, me ſouvenant de lui devant le Seigneur, lorſqu'il n'eſt plus rien ſur la terre, & que chacun l'a oublié.

A ces traits, je vous le demande, mes Freres, la Religion vous paroît-elle une marâtre, comme ſes ennemis affectent de la repréſenter ; un monſtre qui a produit tous les maux, & qu'on doit étouffer ?

A de tels blaſphêmes, ſans doute, vous frémiſſez, & ſur-tout quand vous vous rappellez que cette divine Religion ne juge perſonne ici bas, ne déſeſpere jamais de la converſion des pécheurs, & ne connoît ni la feinte, ni la diſſimulation ; qu'elle craint d'éteindre la meche qui fume encore, & tolere ſes ennemis, en ne leur oppoſant que des larmes & des prieres, comme Jeſus-Chriſt toléra les ſchiſmatiques & les incrédules de ſon temps ; quand vous la voyez deſcendre juſques dans les cachots pour porter des ſecours ſpirituels & temporels aux plus grands ſcélérats, & embraſſer dans ſa charité tous les hommes de quelque communion qu'ils ſoient, priant pour le Juif, comme pour le Païen.

La terre eſt remplie de bonnes œuvres qu'opéra la Religion, de pieux monu-

mens qu'elle a établis. Y a-t-il jamais eu dans tout l'Univers une ſociété où l'on puiſſe trouver un tel zele, une telle bienfaiſance, une telle charité ?

La Religion veut qu'on pleure avec ceux qui pleurent, qu'on ſe réjouiſſe avec ceux qui ſont dans la joie ; elle ſe fait tout à tous, ſe croit redevable aux inſenſés comme aux ſages, & cherche toutes les occaſions pour exhorter, pour encourager, pour obliger.

Il faut la voir au milieu même des ſaintes auſtérités qu'elle exige du pécheur pour le faire rentrer en grace avec Dieu, mêler ſes larmes avec les ſiennes, lui donner enfin le baiſer de paix, & le mener en triomphe à l'Autel avec les tranſports de la plus vive alégreſſe.

Faut-il, ô ſainte Religion ! que vous ſoyez ſi peu connue, vous qui êtes ſi digne de l'être, & que l'homme, qui devroit baiſer vos pas, ſoit aſſez ingrat pour vous calomnier ? Il n'y a de véritables vertus que par vous ; & on croiroit, à entendre vos ennemis, que vous êtes la cauſe de tous les malheurs arrivés dans l'Univers, & l'on ne craint pas de vous appliquer ce qu'on a dit de la Religion des Païens. Mais eſt-on aſſez peu clairvoyant pour ne pas s'appercevoir que plus la Religion eſt reſpectable & ſacrée, & plus les hommes, pour mieux maſquer leurs paſſions, & pour tromper avec plus

d'adreſſe, ont dû abuſer de ſon nom ? Ah ! c'eſt préciſément parce qu'elle eſt l'équité même, que l'homme injuſte, pour n'être pas ſoupçonné, a affecté d'être religieux ; parce qu'elle ne prêche que le déſintéreſſement, que l'homme dominé par la cupidité, a dû prendre ſon langage pour cacher ſon affreuſe avarice ; parce qu'elle condamne juſqu'à l'apparence du vice, que le ſcélérat s'eſt couvert de ſon manteau pour commettre impunément des forfaits ; parce qu'elle recommande le renoncement à ſoi-même, & l'humilité, que l'homme ambitieux a pris ſes livrées, pour n'être pas reconnu.

Ne confondez jamais la Religion avec ceux qui la profeſſent ſans la pratiquer, & vous en aurez la plus haute idée.

Voyez-la dans S. Jean, & non dans Judas ; dans S. Pierre, & non dans Ananie ; dans S. Paul, & non dans Simon le Magicien : voyez-la dans Athanaſe, & non dans Arius ; dans Auguſtin, & non dans Pélage ; alors vous la trouverez charitable, magnanime, digne de Dieu même.

Ce n'eſt pas vouloir connoître un tableau, que d'en juger par les ombres. La Religion eſt comme le firmament ; plus on l'examine, & plus on y découvre d'étoiles ; comme la mer, plus on l'obſerve, & plus elle paroît immenſe ; comme l'or, plus on le met ſous la coupelle, plus il eſt brillant.

Eh !

Eh ! comment ſeroit-elle paſſionnée, elle qui proſcrit toutes les paſſions ? comment uſeroit-elle de menſonges, elle qui condamne juſqu'aux moindres équivoques ? comment ſeroit-elle enfin perſécutante, elle dont le caractere diſtinctif eſt d'être toujours perſécutée ? Jeſus-Chriſt, en l'établiſſant, ne lui annonce que des croix, que des contradictions, que des revers. Il ne lui dit pas : Vous déclarerez la guerre aux pécheurs, aux hérétiques, aux impies ; mais il lui dit dans la perſonne de ſes Apôtres : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups : quand on ne voudra pas vous écouter, vous paſſerez dans une autre ville, ſecouant la pouſſiere de vos pieds.*

Voilà comment la Religion s'eſt annoncée dans le monde, & voilà comment elle s'annoncera toujours chez les Miniſtres qui la connoîtront, & qui voudront la faire aimer.

Ouvrez ſes livres, entrez dans ſes Temples, écoutez ſes inſtructions, & vous verrez que ſon langage n'eſt que celui de la charité ; qu'elle n'a d'autre autorité que la perſuaſion. Ce ne fut jamais la Religion, mais le faux zele qui, prétendant l'imiter, prit en main le fer & le feu pour forcer des hérétiques d'abjurer leurs erreurs, ou des Juifs de ſe faire Chrétiens.

La Religion dit Anathême à tous ceux

qui ont un eſprit de perſécution & de parti. Ennemie des cabales, de la violence, des délations, elle n'aime que la paix ; & ſi elle tonne contre les erreurs, elle épargne ceux qui les ſoutiennent ; elle ſollicite auprès des Princes & auprès de Dieu leur pardon. Son zele conſiſte à ne jamais capituler avec l'erreur ; elle ſouffre tout, plutôt que de retrancher un ſeul ïota de ſa croyance ; parce qu'elle n'enſeigne comme article de foi que ce que Dieu a révélé ; & on voit alors ſortir de ſon ſein lumineux & fécond des multitudes de Martyrs, qui ſe précipitent à travers le fer & le feu plutôt que de laiſſer altérer le teſtament de Jeſus-Chriſt.

Les archives de la Religion, mes Freres, ſubſiſtent au milieu de nous ; & ſi vous y trouvez d'autres traces de ſang que celui de ſes diſciples, verſé pour la défenſe des vérités ſaintes, c'eſt à tort que je vous exalte ſa douceur & ſa charité. Mais vous ne verrez de ſa part que des effuſions de charité, que les actes les plus ſolemnels de la bienfaiſance la plus ſignalée ; que des exemples de patience, de douceur & de longanimité.

Dès le matin juſqu'à l'entrée de la nuit, elle attend le pécheur à réſipiſcence ; elle lui tend une main ſecourable pour le tirer du précipice où il s'eſt enfoncé.

Mille fois elle modéra la colere d'un pere, qui ne vouloit point pardonner à

ſon fils ; mille fois elle adoucit la rigidité d'un Supérieur, qui refuſoit d'écouter un Religieux contrit ; mille fois elle mit des paroles de douceur dans la bouche d'un Grand déterminé à faire éclater le plus vif reſſentiment.

S'il y a de faux dévots qui la défigurent, vous êtes d'autant plus coupables de vous en rapporter aux portraits qu'on en fait, que le ſuprême Légiſlateur vous a prémuni contre ces hommes qui veulent impoſer aux autres des fardeaux qu'ils ne voudroient pas toucher du bout du doigt ; contre ces hommes qui craignent d'avaler un moucheron, & qui avalent un chameau ; contre ces hommes qui ſe préſentent couverts de la peau de brebis, & qui ſont intérieurement des loups raviſſans ; contre ces hommes qui affectent d'exterminer leurs viſages, pour faire voir qu'ils jeûnent ; contre ces hommes qui ſe croient plus parfaits que les autres, & qu'ils s'imaginent qu'il faut prononcer beaucoup de mots pour être exaucés.

Loin de la Religion l'hypocrite, le fanatique, le ſuperſtitieux : ſincere, douce, patiente comme ſon divin Chef, elle ne connoît d'autres armes que la perſuaſion. Elle ſe rappelle continuellement ces paroles de ſon divin Maître : *Il n'en ſera pas de vous comme des Princes des Nations.*

Ah ! que ne puis-je exciter dans vos cœurs tout l'amour & toute la reconnoiſ-

ſance que vous devez avoir pour cette ſainte Religion qui n'a ni rides, ni ſouillures, & qui ſe conſervant intacte ici-bas au milieu des ſcandales & des erreurs, ne quittera cette terre que pour retourner dans le ſein de Dieu dont elle émane ! C'eſt un fleuve qui remontera vers ſa ſource, un ſoleil qui paſſera dans un autre hémiſphere.

Si jamais, mes Freres, vous avez ajouté foi aux calomnies dont on a noirci cette divine Religion; ſi vous y avez eu quelque part, reconnoiſſez aujourd'hui vos égaremens à la face de ſes Autels, & allez les embraſſer comme le ſigne de la nouvelle alliance que vous voulez contracter avec elle pour jamais. Penſez que c'eſt cette Religion qui vous a fait Chrétiens, & qui doit elle-même vous introduire dans le Ciel, ſi vous êtes fideles à ſuivre ſes engagemens. Penſez qu'elle s'élevera au dernier jour contre vous, comme un témoin qui vous accablera, ſi vous n'avez pas été fideles à pratiquer ſes préceptes. Alors elle ſera cette Reine dont parle l'Ecriture, aſſiſe à la droite de Dieu dans toute ſa ſplendeur : *Regina à dextris tuis, in veſtitu deaurata, circumdata varietate* (1).

C'eſt dans ſon ſein qu'il faut ici-bas ſe repoſer, pour n'avoir rien à craindre au

(1) La Reine eſt à votre droite, parée de ſes habits où regne une admirable variété.

dernier jour. Eh ! que peut-on appréhender, lorſqu'on marche ſous ſes étendarts ? Les Martyrs, en ſuivant ſes traces, ſe crurent invulnérables au milieu des plus grands tourmens, tant l'ardeur de leur charité étouffoit leurs douleurs. Avec la Religion, tout ce qu'on fait eſt ſublime, & ſans elle les actions les plus éclatantes ne peuvent avoir aucun mérite.

Venez donc l'écouter comme l'oracle que vous devez entendre, ſi vous voulez apprendre à mépriſer la figure de ce monde qui paſſe, à préférer Dieu à tout ce qui n'eſt pas lui, & à craindre de l'offenſer. C'eſt ce qu'elle vous dit aujourd'hui par ma bouche, & ce qu'elle ne ceſſera de répéter juſqu'au moment où Dieu vous demandera compte de votre adminiſtration : *Filii, audite me ; timorem Domini docebo vos.*

RÉFLEXIONS SUR LE ZELE,

Adreſſées à un Evêque.

MALGRÉ les paſſions qui firent du Paradis terreſtre un champ de ronces & d'épines, qui inonderent l'Univers de vices & d'erreurs, qui forcerent en quelque ſorte Dieu lui-même à faire éclater ſa vengeance par un déluge univerſel : la

Religion, auſſi pure que le Ciel, d'où elle eſt deſcendue, ſe conſerve toujours ſans ride & ſans tache. Je la conſidere ſous la Loi naturelle comme un tendre oranger, qui n'offre encore qu'une tige verdoyante ; ſous la Loi écrite, je la vois pouſſer des boutons prêts à ſe développer, & donner avec abondance ſous la Loi de grace, des fleurs & des fruits, qui exhalent de toutes parts le plus agréables parfum. Diſons mieux, c'eſt dans ſon principe un crépuſcule qui diſſipe les ténebres ; dans ſon accroiſſement, une aurore qui annonce le plus beau jour ; enfin dans ſa perfection, le ſoleil lui-même échauffant & fécondant le germe de toutes les vertus par l'activité de ſes rayons.

Un objet auſſi magnifique, qui retraçoit dans l'ordre moral ce que dans le phyſique, la nature a de plus beau ; qui faiſoit appercevoir un monde intellectuel au milieu d'un Univers matériel, qui élevoit les ames ſur les débris des corps, qui ſpiritualiſoit les ſens, qui diviniſoit les penſées, qui plaçoit enfin l'homme à côté de Dieu même, devoit ſans doute avoir les Panégyriſtes les plus zélés, les défenſeurs les plus ardens. Auſſi a-t-on vu dans les différens âges du monde, les Patriarches & les Prophêtes, les Apôtres & les Martyrs, être un ſpectacle aux Anges & aux hommes, pour ſoutenir aux dépens de leurs biens, de leur repos, de leur

propre vie, la Religion ſainte dont leurs cœurs étoient remplis. Ce n'eſt pas la mort des pécheurs & des impies qu'ils demandent; mais ce ſont eux-mêmes qui meurent pour faire valoir les endroits de la Religion, ſachant qu'elle ne doit s'annoncer qu'avec douceur & charité.

Si l'ancienne Loi frappa ſouvent de mort les prévaricateurs; c'eſt qu'une Loi de terreur donnée au milieu des éclairs & des tonnerres, étoit faite pour intimider, & que le Peuple Juif avoit beſoin d'être réveillé par des châtimens extraordinaires: mais la Loi nouvelle germant ſur le Calvaire par le ſang même de l'Homme-Dieu, qui prie pour ſes propres bourreaux, & qui meurt pour ſes ennemis, apprend à tous les hommes que le Chriſtianiſme eſt vraiment l'ouvrage de la paix, de la douceur & de la charité; qu'on ne peut appartenir à Jeſus-Chriſt, ſi l'on eſt animé d'un eſprit de haine & de perſécution; que pour être zélé, ſelon les regles de l'Evangile, il ne faut pas mettre de niveau la vérité & l'erreur; mais qu'il eſt néceſſaire de ramener par l'exemple & par l'inſtruction ceux qui combattent la morale & les dogmes.

Jeſus-Chriſt nous a tracé les meilleures regles que l'on puiſſe donner ſur le Zele, par la maniere dont il s'eſt comporté à l'égard des Saducéens & des Publicains. Il mange avec les uns, il tolere les autres,

& il ne ſévit que contre les Scribes & les Phariſiens ; parce qu'uniquement attachés à l'écorce de la loi, ils n'en avoient pas l'eſprit : ils en prenoient même occaſion de mépriſer & de haïr tous ceux qui ne pratiquoient pas leurs dévotions minutieuſes, & de ſe glorifier impunément dans leurs propres mérites. Auſſi furent-ils des premiers à faire mourir Jeſus-Chriſt, tandis que les Saducéens, qui nioient l'immortalité des eſprits & la réſurrection des corps, eurent moins de part à cet attentat : ce qui prouve qu'un faux Zele eſt ſouvent plus dangereux que l'incrédulité même. On ne peut attendre aucune humanité de la part d'un fanatique, qui, en vous immolant à ſa haine, croit faire une œuvre agréable à Dieu : *Putat ſe obſequium præſtare Deo.*

Saint Paul, avant ſa converſion, reſpiroit contre les Chrétiens le ſang & le carnage, parce qu'il étoit pouſſé par un faux Zele. Il avoit conſenti à la mort d'Etienne, & il étoit devenu le plus ardent perſécuteur de l'Egliſe naiſſante, à raiſon du fanatiſme qui l'animoit.

Si tous les Miniſtres de l'Evangile avoient eu ſoin de prendre Jeſus-Chriſt pour leur modele, s'ils euſſent bien conſidéré que ce divin Sauveur recevoit avec bonté les pécheurs, & ſouffroit patiemment les Samaritains & les Saducéens, on n'eût vu aucun excès dans le ſein de

l'Egliſe, & les ennemis de la Religion Chrétienne n'euſſent jamais été dans le cas de lui faire le reproche injuſte qu'elle eſt perſécutante.

Tout le mal vient des diſputes dont l'orgueil eſt preſque toujours le principe. Sous prétexte de défendre les intérêts de Dieu & de l'Egliſe, on ſe recherche ſoi-même, & l'on prend pour un véritable Zele l'effervescence d'un ſang qui bouillonne, ou d'une imagination qui s'exalte.

Cela eſt ſi vrai, que j'ai connu des hommes d'un Zele impétueux, lorſqu'ils étoient encore jeunes, & qui vingt ans après s'étoient entiérement ralentis, parce que la vieilleſſe commençoit à les refroidir.

Les préjugés ſont une autre cauſe du fanatiſme. Si nous n'y prenons garde, ils prennent tellement racine en nous-mêmes, qu'ils paſſent dans notre propre nature; & que, ſi malheureuſement on nous a perſuadé qu'une ſimple opinion d'école eſt un article de Foi, nous ſacrifierions notre vie pour la ſoutenir. Voilà ce que nous avons vu dans des ſiecles d'ignorance, où l'on s'anathématiſoit, & où l'on s'égorgeoit pour des ſentimens particuliers, qui n'étoient point ceux de l'Egliſe univerſelle.

L'obſtination cauſa dans tous les temps des maux d'autant plus dangereux, qu'elle ſe trouva ſouvent jointe à une piété dont

l'extérieur étoit impoſant. Lucifer, Evêque de Cagliari, avoit beaucoup de Zele & d'excellentes mœurs; mais pour s'être livré aux excès du fanatiſme, il devint incommuniquant à l'égard de ceux même pour qui l'Egliſe avoit une indulgence digne de ſa charité.

Souvent l'eſprit d'intolérance & de perſécution vient d'une parfaite ignorance: on ſe laiſſe conduire par des aveugles, & l'on tombe avec eux. Ce défaut ne peut être excuſé chez les Miniſtres d'un Dieu, qui recommande à ceux qui doivent conduire ſon peuple, d'être la lumiere du monde. On doit beaucoup diſtinguer entre l'ignorance & la ſimplicité. L'ignorance entraîne à ſa ſuite une multitude de maux, ſur-tout lorſqu'elle porte vers le fanatiſme: alors on n'écoute rien que ſoi-même; & comme on ne ſait rien, on fait le mal ſans s'en appercevoir.

Quelqu'origine qu'ait le faux Zele, il eſt toujours affreux aux yeux de Dieu, quoiqu'il y ait différens degrés qui en augmentent ou qui en diminuent l'énormité. On n'auroit jamais connu ce faux Zele, ſi l'on avoit ſu diſtinguer la tolérance, qui ſupporte les perſonnes, de celle qui tolere les erreurs. Il n'eſt jamais permis à un Chrétien, tel qu'il puiſſe être, de mettre l'erreur de niveau avec la vérité, & de confondre l'hérétique, l'incrédule, le païen avec les fideles, qui ſont mar-

qués du ſigne de la foi : mais la conduite de Jeſus-Chriſt nous oblige à ſupporter les hommes, de quelque Communion qu'ils ſoient, à vivre paiſiblement avec eux, & à ne point les vexer, quelque croyance qu'ils aient adoptée.

Ce n'eſt que par la douceur & par la perſuaſion que le véritable Zele s'annonce. Toutes les fois qu'on prendra un air ſévere à l'égard des mécréans, on les irritera à coup sûr, plutôt qu'on ne les convertira. Le Sauveur du monde, notre modele & notre chef, veut qu'un vrai Paſteur cherche la brebis égarée, qu'il la rapporte ſur ſes épaules, & qu'il ne s'aviſe pas de vouloir éteindre la meche qui fume encore, ni de rompre le roſeau déja briſé. On ſait la réponſe que fit cet Homme-Dieu aux Apôtres, lorſque peu inſtruits, ils vouloient faire deſcendre le feu ſur Samarie : *Vous ne ſavez de quel eſprit vous êtes*, leur dit-il ; *je ne ſuis pas venu pour perdre les pécheurs, mais pour les ſauver.*

On voit les perſonnes que le faux Zele anime, ſe courrouſſer, prendre un viſage & un ton exterminant, lorſqu'elles apperçoivent un homme qui a le malheur de n'être pas dans le vrai chemin, ou lorſqu'ils en entendent parler ; au lieu que le vrai Zele, qui eſt ſelon la ſcience de Dieu, ne s'enflamme que de la charité, ne ſe

montre que ſous les dehors de la douceur, & ne s'exprime qu'avec bonté.

Lorſque S. Jean l'Evangéliſte, le plus doux des hommes, nous recommande de ne pas même ſaluer un ennemi de Jeſus-Chriſt, il veut ſeulement nous faire entendre qu'il faut abſolument renoncer à la ſociété de tout homme que nous prévoyons pouvoir nous pervertir.

Au lieu de prendre exemple ſur Rome même, la Métropole du monde Chrétien, qui permet aux Juifs l'exercice public de leur Religion; au lieu de ſe modeler ſur les Souverains Pontifes, qui reçoivent les Proteſtans avec les plus grandes démonſtrations d'amitié, on ne parle preſque jamais des mécréans que pour les charger d'imprécations. Ce n'étoit pas la conduite des Peres de l'Egliſe, eux qui ne prêchoient dans leurs Ecrits que la concorde & la charité; eux qui ſe rendoient médiateurs des coupables, pour obtenir leur pardon auprès des Juges & des Empereurs.

Le Seigneur lui-même en priant pour ſes bourreaux, nous apprend comment on doit venger ſa cauſe. Il n'y auroit pas eu tant de clameurs contre l'Egliſe Catholique, pas tant d'animoſité entre les différentes Communions, ſi l'eſprit évangélique eût été la bouſſole des cœurs & des eſprits.

Il eſt inconteſtable que chacun doit faire

faire tout ce qui eſt en lui-même pour contribuer au ſalut de ſes freres, ſoit en les inſtruiſant, ſoit en les édifiant; mais que ce n'eſt ni par la violence, ni par l'autorité qu'on doit les contraindre.

La foi comme les œuvres ne ſont agréables à Dieu, qu'autant qu'elles ſont volontaires. Si l'on force un homme à faire pénitence, de même qu'à prier Dieu, à adopter enfin malgré lui une Religion qu'il rejette, on ſe rend coupable aux yeux du Seigneur; car il n'eſt jamais permis de vexer les conſciences: *Il n'en ſera pas de vous*, dit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres, *comme de ceux qui dominent ſur les Nations.* Il veut que ceux qui l'écoutent le faſſent de bon gré; & on ne l'a point vu pendant les jours de ſa vie mortelle forcer perſonne à venir l'entendre. Il laiſſa même aller ce jeune homme, qui paroiſſoit deſirer le ſuivre; parce que la Religion n'eſt que pour ceux qui ſont de bonne volonté: *Hominibus bonæ voluntatis.*

On ne feroit que des prévaricateurs & des hypocrites, ſi l'on enrôloit forcément dans le ſein de l'Egliſe ceux qui ne veulent pas y entrer. Ces paroles: *Compelle intrare* (forcez-les d'entrer), ſont tirées d'une parabole, & n'ont jamais ſignifié qu'on dût obliger les hommes à être Catholiques ou Chrétiens malgré eux; elles veulent ſeulement dire qu'on doit par la prédication leur faire les plus vives

inſtances, pour qu'ils entrent dans le chemin du ſalut ; leur repréſenter ſur-tout qu'il y va de leur bonheur ou de leur malheur éternel.

Mais l'eſprit de parti eſt d'autant plus dangereux, qu'il prend toutes les formes, même l'extérieur de la piété, pour exercer ſa tyrannie. Ceux qui en ſont poſſédés, ne recherchent réellement qu'à dominer. Ce qui les anime, quand ils rencontrent de la réſiſtance, n'eſt pas l'intérêt de la Religion qui les touche peu, mais leur orgueil qui ſe trouve bleſſé. Or c'eſt-là un principe faux : c'eſt un eſprit de parti qui fait que des illuminés ſe donnent pour des inſpirés, & que des fanatiques s'annoncent pour des martyrs. Ainſi furent les Chefs des Sectes ; ainſi furent autrefois dans le ſein de l'Egliſe même des perſonnes animées d'un faux Zele pour des choſes qui n'intéreſſoient pas la Foi. L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous en fournit pluſieurs exemples, ce qui doit nous faire trembler : car qu'y a-t-il de plus terrible que de voir des hommes de bien devenir les victimes d'un Zele, qui n'eſt pas agréable à Dieu, & que l'Egliſe condamne comme un excès autant nuiſible à la Religion qu'à la ſociété ?

Rien n'eſt plus admirable que le véritable Zele. Si quelquefois il éclate comme celui de Jeſus-Chriſt contre les profanateurs du Temple, c'eſt parce que l'hom-

me, qui vient insulter Dieu jusqu'aux pieds des Autels, mérite d'être réprimé, & qu'on ne doit pas confondre l'amour de la vérité avec l'esprit de parti. Ce fut cet amour qui anima les Apôtres, les Martyrs, les Peres de l'Eglise, & tous ceux qui combattirent avec véhémence les erreurs, sans toutefois persécuter ceux qui en étoient les auteurs.

Un Souverain véritablement Chrétien, doit sans doute arrêter dans ses Etats le cours de l'impiété; mais il ne doit pas, pour soutenir l'honneur d'une Religion, qui est toute charité, punir de mort ceux qui ont le malheur de l'attaquer, si ce n'est quand ils excitent des séditions, & troublent le Culte divin. Car, qu'est-ce que la Religion Chrétienne? sinon l'effusion de l'amour divin, de cet amour qui pardonne sur la Croix à ceux-mêmes qui blasphêment; de cet amour qui chérit tendrement tous les hommes; de cet amour qui exerce l'hospitalité envers le Turc, comme envers l'Indien; de cet amour enfin qui, tout à tous, ne demanda jamais la mort du pécheur, mais sa conversion?

Que d'heureux changemens on eût vu arriver, si, au lieu de vexer les Hérétiques, on les eût conjuré avec toute la tendresse possible de ne pas se séparer du centre d'unité! si l'on eût éclairci leurs doutes avec bonté, écouté avec patience

leurs objections ; ſi on leur eût enfin parlé comme la Religion même, qui ne fait point acception de perſonnes, & qui ne connoît ni l'amertume, ni la hauteur !

Il me ſemble l'entendre cette Religion toute divine, crier à tous ceux que l'eſprit de parti a perſécutés : " Ce n'eſt pas moi qui vous ai tourmenté ; moi, qui » née du ſein du Pere des miſéricordes, ne » recommande que la charité ; moi, qui » étant le fruit de l'amour d'un Dieu pour » les hommes, ne deſire que leur ſalut ; » moi, qui ne reſpirant que l'abnégation, » l'humilité, me mets comme mon divin » Maître aux pieds de tout le monde, & » ne prêche à ſon exemple qu'un eſprit de » douceur & de paix. Inexorable pour les » vices & pour les erreurs, je n'ai d'autres » armes que des larmes, des prieres, & » des cenſures purement ſpirituelles, pour » ramener les pécheurs.

Imitez cette Religion divine, Mgr., au milieu des mécréans qui vous environnent : gagnez leur confiance ; exhortez-les comme le pere le plus tendre, à ouvrir leurs yeux ſur leurs égaremens ; & dans toutes circonſtances, témoignez-leur que vous les portez réellement dans votre cœur. Alors vous aurez rempli votre miniſtere d'une maniere digne de l'apoſtolat. Si l'on n'accomplit pas vos deſirs, du moins on admirera votre charité, & l'on ne dira pas que l'Egliſe aime à perſécuter, ce

qui eſt vraiment un blaſphême, puiſque toujours aſſiſtée de l'Eſprit-Saint, elle ne peut jamais agir par paſſion.

Le ſaint Evêque de Geneve, qui a le plus vigoureuſement combattu les Proteſtans, n'a jamais fait éclater qu'un Zele produit par la charité. On doit continuellement ſe défier de l'eſprit de ténebres, qui ſe transforme en Ange de lumiere pour nous ſéduire, & pour nous faire haïr les ennemis de la Foi. Il faut ſe ſouvenir que S. Paul nous recommande une ſageſſe qui ſe tienne dans de juſtes bornes; & qu'il nous dit clairement qu'il y a des choſes permiſes, mais qui ne ſont pas à propos: *Omnia mihi licent, ſed non omnia expediunt.* La grande regle, & à laquelle il faut s'en tenir, c'eſt d'agir comme Jeſus-Chriſt même. Or on trouve dans ſa vie toute divine toutes les regles de conduite & l'exemple de toutes les vertus. Sans cela, on ſuivra tantôt ſes paſſions, tantôt ſes préjugés, tantôt ſon reſſentiment, tantôt ſon humeur, & l'on deviendra un ſcandale pour les gens de bien, dans le temps même qu'on croira les édifier.

Sur-tout, n'allez pas croire que je veuille ici donner la moindre atteinte au Zele dont tout miniſtre de Jeſus-Chriſt doit être rempli, pour s'oppoſer aux erreurs, & pour retirer les hommes de la voie de perdition. Je ne blâme que le Zele téméraire, impétueux, perſécuteur,

Quand on aime ſincérement l'Egliſe, on ne capitule ni avec le relâchement, ni avec l'erreur, & on n'a jamais ni reſſentiment, ni haine contre les perſonnes, même les plus attachées à leurs ſentimens pervers.

On ne les excuſe pas, mais on les plaint; & loin de les fuir, on tâche par la douceur, par la perſuaſion, de gagner leur confiance, & de les faire convenir de leurs écarts. Enfin on les engage au moins à ne point mettre au jour leurs ſyſtêmes erronés, afin que le mal ne ſe communique pas.

Ainſi voyez, Monſeigneur, autant que vous le pourrez, les diſcoles qui vous environnent, & croyez qu'en les recevant avec effuſion de cœur, vous les toucherez. S'ils ne s'abſtiennent pas en vûe de Dieu, de répandre leurs erreurs, ils le feront du moins en conſidération de vos bontés. Rendez-leur ſervice en tout ce qui dépendra de vous, & forcez-les par votre charité à reconnoître & à publier que l'eſprit de l'Egliſe eſt réellement un eſprit de paix & de douceur, & qu'un vrai Miniſtre de l'Evangile eſt un homme qui, à l'exemple de Dieu, attend à réſipiſcence les pécheurs, & qui voudroit donner ſa vie, pour leur procurer le ſalut éternel. Voilà ma maniere de penſer; & quand vous la rapprocherez de l'Evangile, vous conviendrez que c'eſt ſûrement la meilleure. Si j'avois le temps, je trou-

verois dans la conduite de l'Egliſe, dans les Lettres des SS. Peres, & ſur-tout dans celles de S. Auguſtin, qu'il faut toujours conſerver la charité, même à l'égard de ceux dont la doctrine & les mœurs ſont les plus corrompues : c'eſt-là le moyen le plus ſûr de les ramener à l'unité, & conſéquemment à la vérité.

Mais ce ſont des choſes que vous ſavez auſſi-bien que moi, Monſeigneur, & qui doivent vous ſervir de regle, ſi vous voulez remplir vos devoirs avec fidélité. Je le ſouhaite pour vous-même, & pour la tranquillité de vos Diocéſains que vous devez tous aimer.

AUTRES RÉFLEXIONS SUR LA PRÉDICATION,

Adreſſées au même Prélat, à la ſuite des précédentes.

QUANT à la maniere de prêcher, on doit beaucoup plus inſiſter ſur la Morale que ſur les Myſteres. Les ſpéculations, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſublimes, raviſſent l'eſprit, mais laiſſent le cœur vuide ; au lieu que ce qui tend à la pratique, influe ſur les actions, & détermine la volonté vers le bien. Les Myſteres de la

Religion Chrétienne ſont un grand & magnifique tableau mêlé d'ombres & de lumieres, qu'il faut préſenter de temps en temps aux Fideles, comme la preuve la plus complete des grandeurs de Dieu, & de ſon incompréhenſibilité; mais la Morale évangélique eſt une choſe de pratique qui, devant paſſer dans nos actions, & en faire la ſubſtance, doit ſe repréſenter tous les jours; parce que nous devons continuellement nous comporter en vrais Chrétiens, & prouver par toutes nos œuvres que nous tenons imperturbablement à la Religion.

Il faut auſſi avoir attention que les Prédicateurs ne ſe répandent point en invectives contre ceux qui ne ſont pas dans le ſein de l'Egliſe. Les déclamations injurieuſes déshonorent la ſainteté de notre miniſtere, & ne ſont qu'irriter : ce ne fut ni le langage des Apôtres, ni celui de Jeſus-Chriſt.

Il n'y a pas une plus grande modération que celle qu'ils emploient dans le récit qu'ils font de la Paſſion de leur Divin Maître. Ils ne diſent pas le moindre mot d'imprécation contre Pilate, contre Caïphe, ni même contre Barabbas, cet inſigne voleur qui fut préféré à Jeſus-Chriſt. La vérité n'a beſoin que d'être expoſée avec force & avec lumiere; ce n'eſt pas en apoſtrophant Luther, Calvin ou les autres Sectaires, qu'on viendra à bout

de ramener les Proteſtans. Il faut expoſer les dogmes avec les grandes preuves qui en conſtatent la vérité, & n'employer d'autres armes que la douceur, le raiſonnement & la force des autorités.

Si les Prédicateurs liſoient ſouvent l'Epître de S. Paul aux Corinthiens, ſur la Charité, il n'y a pas de doute que leurs Sermons ſeroient beaucoup plus modérés. Il eſt ſi aiſé de confondre l'humeur & la paſſion avec le zele, qu'on ne ſauroit être trop en garde contre tout ce qui nous excite & nous anime.

J'ai connu ici un jeune Prédicateur qui faiſoit des conférences aux Juifs, ſelon l'uſage, afin de les inſtruire & de les toucher, & qui ne leur diſoit des injures, que pour avoir occaſion d'employer des figures de Rhétorique, & de donner l'eſſor à une bouillante imagination. Je lui repréſentai qu'il étoit odieux de faire ſervir la chaire de vérité à de pareilles vues : il convint de ſes torts, & ſe corrigea. Tonnons contre les vices, contre les erreurs ; mais épargnons les perſonnes. L'Egliſe ne nous a point donné le droit d'invectiver le prochain, elle qui ne prêche, & ne recommande que la charité.

Dieu veuille, Monſeigneur, que mes foibles réflexions puiſſent vous être de quelque utilité. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'elles ſont conformes & à l'Évangile & à l'humanité ; & conſéquemment, qu'elles

vous préſentent les vraies regles de la conduite qu'on doit tenir.

DE L'ESPRIT DE L'EGLISE.

L'Esprit de l'Égliſe ne peut être que celui de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, un eſprit de *Patience*, de *Douceur*, de *Paix*, d'*Humilité*, de *Juſtice*, de *Déſintéreſſement*, de *Force* & de *Vérité*.

I. Esprit de Patience, qui conſiſte à ſupporter les pécheurs, & tous les hommes, de quelque Communion qu'ils ſoient, ſans jamais les injurier, ni les vexer en aucune maniere. C'eſt l'exemple que nous a donné Jeſus-Chriſt lui-même, notre auguſte Légiſlateur, en ne témoignant que de la bonté aux Sadducéens & aux Samaritains. C'eſt-là ce qu'il nous a enjoint, en recommandant à ſes Apôtres, *de ne pas éteindre la meche qui fume encore, & en leur déclarant qu'il étoit venu pour ſauver les pécheurs, & non pour les perdre.* Auſſi voyons-nous que l'Apôtre, toujours animé de l'eſprit de l'Égliſe, fut le plus patient des hommes à l'égard des pécheurs, & qu'il recommande la patience, comme une vertu abſolument néceſſaire à qui veut être Chrétien. Il ne connut que les armes ſpirituelles; & s'il infligea des peines canoniques à l'Inceſtueux de Corin-

the, il conſerva toujours pour lui toute la charité poſſible, dont il lui donna une preuve effective en ſe hâtant de le réconcilier.

Ce fut la conduite de tous les Saints éloignés de tout ce qui s'appelle eſprit de parti, & de tout ce qui s'appelle humeur : ils n'écouterent que la Religion, quand il fallut traiter, ſoit avec les Hérétiques, ſoit même avec les Impies. « Plaignons » ceux qui s'égarent, diſoit S. Auguſtin ; » tâchons de les ramener à leur devoir ; » mais ne leur donnons jamais lieu de ſe » plaindre de nous : car nous n'avons pas » été envoyés pour frapper, mais pour » inſtruire, & pour reprendre avec dou» ceur & avec fermeté.

Ces paroles de S. Auguſtin ſont d'autant plus admirables, qu'il les ſoutint toujours par ſon exemple. On ſait comme il vouloit traiter les Donatiſtes, quitter même ſon Siege, & engager les Evêques, ſes Collegues, à en faire autant, pour les leur offrir ; au cas que ceux-ci conſentiſſent ſincérement à abjurer leurs erreurs.

II. Esprit de Douceur. Jamais l'Égliſe ne connut cette colere qui naît de la haine & de la prévention. Toujours elle déſavoua les Miniſtres impétueux qui, excités par un zele indiſcret, n'ont aucun ménagement pour ceux qui s'égarent ; perſuadée qu'ils ne peuvent s'attribuer à eux-mêmes le bonheur d'avoir connu la

vérité, & d'avoir perſévéré dans la vertu.

Jeſus-Chriſt, en déclarant à ſes Apôtres, qu'*il eſt doux & humble de cœur*; & S. Jean l'Evangéliſte, en ne recommandant aux Fideles que la concorde & la charité, nous font parfaitement connoître quel eſt réellement l'eſprit de l'Egliſe.

S. Paul, dans les conſeils qu'il donne à Tite, exige qu'un Evêque ne ſoit point porté à la colere : *Non iracundum*; parce qu'il étoit perſuadé que l'Egliſe toujours animée de l'Eſprit-Saint, ne peut agir par paſſion.

Ainſi l'on ne doit point imputer à l'Egliſe certains excès dont l'Hiſtoire a conſervé la mémoire, & dont le ſeul récit eſt abſolument oppoſé aux maximes de l'Evangile.

III. Esprit de Paix. L'Egliſe, quoique toujours agitée, redoute les diſputes & les diſſenſions, ſe rappellant que Jeſus-Chriſt, ſon auguſte Epoux, ne lui a point laiſſé ſur la terre d'autre héritage que la paix : *Pax vobis.*

Si des Miniſtres la troublent & ſe plaiſent à fomenter des diviſions, ils n'agiſſent plus au nom de Dieu ; ce ſont alors des hommes qui ſuivent leur paſſion, & qui veulent faire ſervir le Seigneur à leurs iniquités. Jeſus-Chriſt nous a ſi clairement expliqué ſa doctrine & ſes volontés, qu'il nous eſt facile de connoître ſi l'on nous parle réellement en ſon nom. C'eſt pourquoi

Quand on ne tournera les yeux que du côté des ſcandales, on verra ſans doute, la Religion environnée de nuages, parce que nous ne ſommes pas dans le Ciel : mais quand on conſidérera l'Egliſe dans l'état où elle étoit lorſqu'elle ſortit du ſein même de Dieu, & la maniere dont elle ſe comporta toujours dans ſes actions comme dans ſes déciſions, on la verra douce, humble, patiente, priant continuellement pour ſes plus grands ennemis, donnant les exemples de la plus grande humilité, à commencer par ſon Chef, qui ſe fait gloire de s'appeller le *Serviteur des Serviteurs*, & qui doit réellement en faire la fonction, pour pouvoir dire avec celui dont il eſt Vicaire ſur la terre : *Diſcite à me quia mitis ſum, & humilis corde* (1).

V. Esprit de Justice. L'Egliſe ſe fit toujours un devoir, en ſuivant les traces de ſon divin Maître, de rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar ; & voilà pourquoi S. Paul recommande à tous les Fideles de reſpecter toutes les Puiſſances, en déclarant qu'elles viennent toutes de Dieu : *Omnis poteſtas à Deo.* Voilà pourquoi il dit poſitivement qu'on fera des

(1) Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur.

prieres pour toutes les perſonnes conſtituées en dignité.

Ainſi l'Egliſe honore les Souverains d'une maniere toute particuliere, non par la crainte, mais pour obéir à Dieu, & par principe de conſcience. Auſſi la vit-on dans ſes Conciles généraux, toutes les fois que les Souverains y parurent, leur rendre les plus grands honneurs, & apprendre par cet exemple à toute la terre, que ceux qui en ſont les maîtres, repréſentent réellement la Divinité, & qu'ils ne tiennent leur pouvoir que du Ciel: *Omnis poteſtas à Deo* (1).

Elle paie le tribut à qui on doit le payer. Si elle oppoſa quelquefois aux Princes une fermeté qu'on prendroit pour déſobéiſſance, ce ne fut que dans les occaſions où l'on vouloit altérer la Morale, ou la Foi.

Le zele qu'elle témoigne pour conſerver les Immunités dont elle jouit, eſt un zele ſage & raiſonnable; parce que n'ayant que l'uſufruit des biens qu'on lui a donnés, elle eſt obligée d'en maintenir la jouiſſance pour ne pas laiſſer des Succeſſeurs ſans reſſource & ſans ſubſiſtance: mais ſi l'on veut employer la force pour lui ravir ſes domaines, c'eſt alors qu'elle

(1) Il n'y a point de Puiſſance qui ne vienne de Dieu.

n'oppoſe que des repréſentations, des prieres, & qu'elle doit, ſelon le conſeil de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement donner ſa robe, mais encore ſon manteau, plutôt que de ſe révolter contre l'autorité, ſe ſouvenant qu'elle n'a rien en propriété, afin de ne pas contredire ce que Dieu dit à ſes Diſciples : *Ne portez ni or, ni argent.*

J'ajoute à ces traits, que l'Egliſe eſt d'une extrême ſévérité pour tout ce qui concerne les reſtitutions, & qu'elle n'entra jamais en capitulation avec perſonne ſur cet objet, voulant que toute juſtice s'accompliſſe.

VI. Esprit de Desinteressement. Il eſt fâcheux que la cupidité de certains Miniſtres ait donné lieu de croire à ceux qui ne vont point à la ſource des choſes, que l'Egliſe étoit réellement intéreſſée, elle qui ne connoît d'autres tréſors que les bonnes œuvres & les richeſſes de la grace; elle qui s'eſt toujours contentée de recevoir, à titre d'aumônes, ce qu'on a bien voulu lui donner; & qui n'a ceſſé d'avertir dans tous les temps les Evêques & les Prêtres, qu'ils n'ont droit de prendre que le ſimple néceſſaire ſur les biens qu'ils poſſedent, & que le ſurplus appartient aux pauvres.

On voit par les actes des Apôtres, qu'on venoit leur offrir les fonds dont on vouloit les gratifier, mais que jamais ils ne firent la moindre démarche pour ſe les

TAYLOR INST. OXFORD

procurer. Tel eſt l'eſprit de l'Egliſe : elle reçoit quand on lui donne, & elle ſe fait une loi de ne rien demander. S'il faut que le Prêtre vive de l'Autel, comme dit S. Paul, il eſt juſte que les fideles lui fournissent de quoi ſubſiſter.

Ce n'eſt donc point l'Egliſe qui agiſſoit, quand certains Prêtres ou Religieux abuſerent de la bonne foi des Fideles, pour extorquer des Teſtamens en leur faveur, & quand ils montrerent une cupidité qui révolte tout homme qui connoît la Religion. On abuſoit alors de ſon nom, pour employer plus efficacement la ſéduction.

Si l'on veut voir à ce ſujet le véritable Eſprit de l'Egliſe, c'eſt dans la conduite que tenoit S. Auguſtin, qui offrit plus d'une fois à ſon peuple de lui remettre les biens en fonds que poſſédoit ſon Egliſe, & de vivre lui & ſes Clercs des oblations & contributions, comme c'étoit l'uſage chez les Lévites dans l'ancienne Loi.

On voit par ſes Sermons, qu'il refuſa ſouvent des legs qu'on lui avoit faits légitimement, ſoit parce qu'il ne vouloit point appauvrir les familles, ſoit parce qu'il ſavoit que les Miniſtres des Autels doivent ſe contenter de peu.

S'il arrivoit qu'un pere mécontent de ſes enfans les déshéritât à la mort, & donnât ſon bien à l'Egliſe, il le rejettoit avec une ſainte indignation, comme un fruit d'amertume & de colere, perſuadé

qu'il ne lui étoit pas permis de profiter d'un tort fait au prochain.

C'eſt ainſi qu'agiſſoit Aurele, Evêque de Carthage. Un homme ayant donné ſon bien à l'Egliſe, eut contre ſon attente des enfans; auſſi-tôt cet illuſtre & digne Prélat lui rendit le tout, penſant que la loi de Dieu l'y obligeoit.

S'il falloit entreprendre des procès pour jouir de ſucceſſions conteſtées, S. Auguſtin les abandonnoit ſur le champ, ne voulant pas que la Communauté qu'il avoit établie plaidât pour des biens périſſables. » Nous n'avons ni réſerves, ni coffre-» fort, diſoit-il; parce que s'il nous reſ-» toit du ſuperflu, il appartiendroit aux » pauvres.

Il n'y a pas de doute que l'Egliſe parloit alors par ſa bouche: & pour l'honneur de la Religion qui abhorre la cupidité, il ſeroit à deſirer que tous les Miniſtres du Seigneur euſſent toujours agi & penſé de même.

Eh! comment une ſociété fondée par un Légiſlateur qui naquit dans une étable, & qui, pendant les jours de ſa vie mortelle, n'eut pas où repoſer ſa tête, pourroit-elle avoir de l'attachement pour des biens périſſables? Elle ne deſire pour les ſiens que la vie & l'habit; & cela eſt ſi vrai, qu'elle ne demande tous les jours à Dieu que le ſimple néceſſaire: *Panem quotidianum*, (le pain de chaque jour).

C'eſt une choſe abominable que de voir un homme conſacré au Seigneur théſauriſer, & mourir environné d'or. Un Evêque eſt homicide, dit S. Bernard, toutes les fois que pouvant ſoulager un pauvre qui ſouffre la faim, il ne s'acquitte pas de cette importante obligation.

Il n'eſt point contraire à l'Eſprit de l'Egliſe qu'elle poſſede des biens, puiſque les Apôtres mêmes en recevoient ; mais elle en uſe comme n'en uſant pas, ſelon l'exemple que lui a donné ſon auguſte Chef. Elle a d'ailleurs toujours enſeigné que les poſſeſſions dont elle jouit, ne ſont que les aumônes des Fideles dans l'origine, & dans l'uſage, le patrimoine des pauvres.

VII. ESPRIT DE FORCE. Il ne s'agit point ici d'une réſiſtance téméraire aux Puiſſances que Dieu a établies, ni d'une ardeur profane à livrer des aſſauts & des combats, & à employer des armes qu'un eſprit de révolte met en main ; mais il s'agit d'une fermeté évangélique, qui, en repouſſant les erreurs, ménage ceux qui s'égarent ; & tonne contre les vices, en demandant pardon pour les coupables.

Ainſi quand on dit que l'Egliſe doit quelquefois employer la Force, il eſt queſtion d'une Force toute ſpirituelle ; & cela eſt ſi vrai, que les premiers Chrétiens ſe laiſſerent plutôt égorger, que de s'élever contre les Edits des Empereurs ; &

que les plus ſaints Evêques dans tous les temps ſollicitèrent la grace des Apoſtats ; ne deſirant que leur converſion.

C'eſt ſur-tout dans la prédication, que l'eſprit de Force, qui anime l'Egliſe, parut dans tout ſon éclat. Juſques dans les Cours des Rois, elle fit retentir avec une ſainte intrépidité les terribles vérités qui menacent les pécheurs ; & elle employa, mais toujours avec prudence, les armes ſpirituelles que Dieu lui mit en main, quand elle jugea ces moyens néceſſaires pour faire rentrer en eux-mêmes ceux qui ſe révoltoient contre ſon autorité ; car elle reconnut toujours qu'un zele indiſcret peut faire beaucoup de mal, & que le meilleur parti eſt le plus ſouvent de ſe taire & de ſouffrir.

VIII. ESPRIT DE VERITÉ. L'Egliſe ne peut ſouffrir l'erreur, quoiqu'elle tolere ceux qui en ſont imbus, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, qui pendant les jours de ſa vie mortelle, ſe vit patiemment environné de Saducéens, de Samaritains, de Publicains, qui étoient les Incrédules, les Schiſmatiques, & les Pécheurs publics de ce temps-là.

On ne peut citer dans la ſucceſſion des ſiecles un ſeul inſtant où l'Egliſe ait capitulé avec l'erreur. Elle oppoſa toujours un mur d'airain à toutes les héréſies que l'eſprit d'orgueil imagina, elle ſe conſerva toujours Vierge au milieu de la corrup-

tion, ſans redouter ni les menaces, ni les tourmens. L'Eſprit-Saint, en lui enſeignant toute vérité, lui donna la force de réſiſter à toutes les erreurs.

Rien de plus admirable que de voir tomber ſucceſſivement à ſes pieds toutes les Sectes, & de les voir diſparoître comme ces orages qui ſemblent devoir tout écraſer, & qui ſe diſſipent preſque en un clin-d'œil.

On a beau attaquer les grandes vérités que l'Egliſe enſeigna dans tous les temps, on ne fera jamais une démonſtration pour les renverſer. Auſſi voyons-nous que les Hérétiques & les Impies n'emploient que des ſophiſmes, & des ironies, quand il s'agit d'attaquer les dogmes & le myſteres de la Religion: c'eſt toute leur reſſource; & aux yeux de ceux qui jugent ſainement, c'eſt la meilleure preuve qu'ils n'ont pas de bonnes raiſons à donner.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique fait voir l'Egliſe dans tous les ſiecles, comme ayant toujours été intacte dans ſes mœurs & dans ſa foi. Plus elle a eu de Miniſtres qui n'avoient pas ſon eſprit, & plus elle a paru divine aux yeux de ceux qui voient les choſes ſans préjugé, comme ſans paſſion. Si elle n'eût été qu'une ſociété purement humaine, elle auroit naturellement dû ſe laiſſer entraîner par le torrent des vices & des erreurs: mais ſon incorruptibilité, malgré tant de ſcandales qui ou-

tragerent la vertu, annonce l'excellence de ſon origine, & les prérogatives dont Dieu l'a gratifiée. Elle eſt la même aujourd'hui qu'elle étoit du temps des Apôtres, quoique la foi s'éteigne tous les jours: elle enſeigne les mêmes vérités; & elle eſt toujours prête à ſouffrir le martyre, ſi l'on vouloit les lui enlever.

Ce ſont-là des vérités qu'il eſt très-facile de démontrer; & qu'il faut mettre en avant, quand on veut travailler à la converſion de nos Freres errans. Ils ont malheureuſement confondu l'Egliſe avec ſes Miniſtres, au point qu'ils la chargent de mille iniquités dont elle a horreur. Comme on auroit le plus grand tort d'attaquer la Puiſſance temporelle, ſous prétexte qu'il y a eu des Princes qui firent un abus énorme de leur autorité; ainſi, c'eſt violer toutes les regles de l'équité, que d'imputer à l'Egliſe les excès de quelques-uns de ſes Miniſtres.

La ſainteté de l'Egliſe, & conſéquemment ſa modération une fois prouvées, on s'attacheroit à démontrer qu'elle n'a ni innové, ni pu innover dans ſa foi; premiérement, parce qu'en qualité d'Epouſe de Jéſus-Chriſt même, elle ne peut errer; ſecondement, parce qu'on ſauroit le jour, l'heure & le moment où elle auroit erré; enfin, parce qu'il eſt impoſſible que dans une Société diſperſée par toute la Terre, il y ait des innovations, ſans aucune

réclamation ; enſuite on feroit voir quel eſt l'eſprit de douceur dont l'Egliſe fut toujours animée, & l'on prouveroit que, loin d'avoir horreur de la tolérance qui ſupporte les Hérétiques ſans tolérer les erreurs, elle l'a toujours enſeignée ; & que ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſes maximes, qu'on a pu les vexer.

Il faudroit ſur-tout montrer une grande charité à leur égard ; & par condeſcendance pour leur foibleſſe, & par amour pour la paix, leur accorder tout ce qui n'intéreſſe ni la morale, ni la foi.

La diſcipline étant ſujette à varier, on ne peut la changer ſur certains points, dans une circonſtance plus néceſſaire, que lorſqu'il s'agit de rappeller dans le ſein de l'unité une multitude innombrable qui s'en eſt éloignée.

Quelle richeſſe pour l'Egliſe, ſi les Proteſtans revenoient dans ſon ſein ! Ils mêleroient leurs lumieres avec les nôtres, & ce ſeroit le concert le plus admirable & le plus efficace pour terraſſer l'incrédulité ; mais il faudroit les recevoir avec une effuſion de tendreſſe qui leur prouvât qu'on les aime ſincérement, & ne leur faire jamais de moindre reproche ſur le paſſé.

C'eſt un événement que nous devons tous deſirer avec la plus vive ardeur ; car il n'y a rien de plus affligeant que de voir un mur d'airain entre des Chrétiens qui croient

croient également les grands myſteres de la Trinité & de la Rédemption, c'eſt-à-dire, les points fondamentaux du Chriſtianiſme.

L'Egliſe, comme une tendre Mere qui ſe ſouvient toujours des enfans que la ſéduction lui a enlevés, ne perd point de vue cette réunion. Si les Proteſtans connoiſſoient bien ſon eſprit, il n'y a pas de doute qu'ils ſeroient ſenſibles à ſa douleur, & qu'ils s'empreſſeroient de la calmer par un retour ſincere; mais ils ſe ſont fait malheureuſement le portrait le plus hideux de la Religion Romaine, en lui ſuppoſant un génie perſécuteur. Ils devroient cependant ſavoir que dans Rome même on uſe de la plus grande douceur envers les Proteſtans; & qu'à la maniere dont on les y reçoit, ils peuvent ſe perſuader qu'elle improuve réellement les peines que le fanatiſme leur ſuſcita dans les temps funeſtes où l'on n'écoutoit de part & d'autre qu'un zele vraiment impétueux.

Plût au Ciel qu'il nous fût donné de hâter par l'effuſion de notre propre ſang le retour de nos Freres pour qui nous reſſentons toute la tendreſſe poſſible! Malheur à ceux qui conſerveroient pour eux la moindre animoſité! La charité doit être la vertu ſpéciale des Catholiques; parce que la charité eſt inſéparable de l'unité, & qu'on ne la poſſede point lorſqu'on

n'aime pas ſincérement tous les hommes, & lorſque l'averſion naturelle qu'on doit avoir pour les erreurs, rejaillit ſur les perſonnes.

DE L'ESPRIT DES ORDRES RELIGIEUX.

SI les différens Inſtituts qui inſtruiſent ou qui édifient, & que la Religion regarde comme une milice deſtinée à groſſir un jour les armées céleſtes, avoient un eſprit qui leur fût particulier, ils devroient être retranchés du champ du Seigneur, comme des plantes paraſites, qui viendroient uſurper un terrein dont elles ne ſont pas dignes : mais tous les Ordres Religieux ont l'Eſprit de l'Egliſe, & ils ne peuvent en avoir d'autre, ſans être des prévaricateurs.

Ce n'eſt ni d'après les clameurs des Hérétiques & des eſprits-forts, ni d'après les abus, qui, par le laps des temps, s'introduiſirent dans les Cloîtres, ni d'après le deſpotiſme de certains Supérieurs, qu'on doit juger des Ordres Religieux; mais d'après les Regles données par les Fondateurs, & qu'il ne faut pas confondre avec des explications ou Conſtitutions, qu'on y ajouta par la ſuite : d'autant mieux que

ce n'eſt pas toujours l'eſprit de ſageſſe & d'équité qui interprete les premieres Regles, & qui les commente.

Il n'y a pas un ſeul Ordre Religieux qui ne puiſſe ſe montrer au milieu des hommes les plus critiques, s'il y paroît avec le texte de ſa Regle, telle qu'elle eſt émanée des Inſtituteurs.

J'ouvre la Regle de S. Benoît, qui ſe préſente avec douze ſiecles de date, & une exiſtence non interrompue, malgré l'ignorance & la corruption des différens âges où elle a paſſé pour arriver juſqu'à nous; & je la trouve remplie de ſageſſe & de diſcrétion. On n'y voit que la paix, la douceur, la charité, & une telle modération à l'égard même de ceux qui ſont transfuges, que le ſaint Fondateur ne veut pas qu'on les inquiete, & qu'on les pourſuive; penſant avec raiſon qu'un Moine ſcandaleux eſt un précipice ouvert dans une Communauté, où tous les autres peuvent ſe jetter; & que rien n'eſt plus à propos que de retrancher une brebis peſtiférée ou malade du troupeau, pour qu'il n'en ſoit pas infecté.

Auſſi les Conciles appellent-ils la Regle de S. Benoît, *la ſainte Regle*, ajoutant qu'elle a été compoſée avec le même eſprit qui a dicté à l'Egliſe ſes Canons. Parmi tous les préceptes qu'elle contient, elle renferme ſur-tout l'obligation de travailler des mains; car les premiers Fonda-

teurs d'Ordres deſiroient que leurs diſciples vécuſſent comme les Apôtres, en s'appliquant à des travaux qui leur procuraſſent les moyens de ſubſiſter.

S'ils ne firent pas toujours des ouvrages méchaniques, c'eſt, qu'encouragés par un plus noble objet, ils crurent devoir diſſiper les ténebres de l'ignorance qui couvroient preſque la Terre aux neuvieme & dixieme ſiecles, où, malgré les vérités de la Religion, qui ſont toujours les mêmes, la plupart des Eccléſiaſtiques croupiſſoient dans la plus honteuſe oiſiveté.

On vit alors les Bénédictins employer tout leur temps à faire reparoître la lumiere, & à la répandre eux-mêmes dans les villes comme dans les campagnes, qu'ils rendirent habitables par de continuels défrichemens. Il y a nombre de villes en Europe qui doivent leur exiſtence aux diſciples de S. Benoît, qui eurent un zele infatigable, quand il fut queſtion d'améliorer les terres & les eſprits.

Avec des points de vue différens, les Regles de S. Dominique & de S. François ne furent pas moins ſages. Ces illuſtres Saints qui vinrent ranimer l'eſprit de pénitence dans un temps où il ſembloit entiérement perdu, penſerent ſagement, que pour ſeconder le zele des Eccléſiaſtiques, ou pour ſuppléer à leur petit nombre, l'Egliſe avoit beſoin d'un corps de

réſerve, d'où l'on pût tirer des troupes auxiliaires, quand on le jugeroit à propos.

C'eſt ſous cet aſpect que les Souverains Pontifes approuverent l'Ordre des Freres Prêcheurs, & celui des Franciſcains; & il faut avouer que ces Religieux rempliſſent leur tache avec ſuccès; & qu'une multitude de Dioceſes, juſqu'aux extrémités du monde, ſont le théatre de leurs travaux apoſtoliques.

François d'Aſſiſe, cet homme pauvre & ſimple, dont pluſieurs eſprits-forts ont cru faire un objet de dériſion, en tâchant de ridiculiſer ſa ſimplicité, a compoſé une Regle pleine de ſageſſe, & dont tous les articles, qui ſe réduiſent à peu de mots, renferment un ſens admirable. Il ne falloit pas être un idiot, pour recommander à ſes enfans, comme il a fait, de vendre juſqu'aux vaſes ſacrés, pour ſoulager les malades, au cas que les facultés de la Communauté ne puſſent ſuffire à ce devoir; &, pour dire que Dieu étoit beaucoup plus ſatisfait de voir les pauvres aſſiſtés, que ſes autels parés.

Il n'y a rien d'outré dans les Loix qu'il établit, n'ayant jamais eu d'autre langage que celui de l'Evangile. Il connut les déſagrémens de la direction des Religieuſes: & dans un Chapitre général il prit le ton, les airs, la démarche du Frere Elie qui avoit des manieres affectées, afin d'en

faire connoître le ridicule ; quoique le Frere Elie fût un Religieux très-capable de gouverner.

Si, dans tous les Ordres, on ne s'eſt pas toujours tenu à la Regle, en donnant dans quelque excès de rigoriſme ou de relâchement, c'eſt qu'aucun Corps, excepté l'Egliſe, n'a le privilege de l'infaillibilité, & que les hommes ſont ſujets à varier. D'ailleurs eſt-il étonnant que les Chrétiens de ce ſiecle, étant ſi différens des premiers, les Inſtitutions Religieuſes aient décliné ? Je conviens qu'on les a trop multipliées, & que le Concile de Latran fit très-ſagement quand il travailla à en reſtreindre le nombre ; par la raiſon qu'il eſt fort difficile qu'une multitude de perſonnes ſe conſerve dans la ferveur ; & qu'on ne doit pas dépeupler un Etat, pour peupler des Communautés.

Je n'entre point ici dans le détail de toutes les Regles qui ſont la bouſſole des Monaſteres & des Couvens ; je deſire ſeulement qu'on les examine avant de faire le procès à aucun Ordre Religieux. Le monde ne juge que ſur les apparences ; autrement il ne crieroit que contre les abus clauſtraux ; &, loin d'attaquer l'eſſence des inſtitutions régulieres, il en approuveroit le but & les motifs.

Ce n'eſt pas ſeulement la Religion Catholique qui compte parmi les ſiens des enfans conſacrés à la retraite d'une ma-

niere toute particuliere : la Chine, qu'on cite ſans ceſſe comme le modele d'un excellent Gouvernement, a ſes Bonzes, & la Turquie ſes Derviches. Il ſeroit cruel qu'un Etat ne permît pas à ceux qui ont un goût tout particulier pour la ſolitude, de ſuivre un pareil attrait. Il eſt vrai que c'eſt aux Souverains à examiner ſi le nombre n'en eſt pas trop grand, & à le reduire, au cas que cela fût.

L'Inſtitut de S. Ignace n'auroit jamais été attaqué, s'il n'avoit été que l'ouvrage de ce pieux Fondateur qui ne reſpira que le ſalut des ames ; mais les Généraux qui lui ſuccéderent y mirent la main, & ils amalgamerent une politique toute humaine avec des réglemens très-édifians. On corrompt quelquefois le texte, en paroiſſant l'expliquer.

Il y eut ſans doute des Conſtitutions très-ſages qui ſuppléerent à tout ce que les Chefs d'Ordres n'avoient pas dit ; mais j'en connois qui ont plutôt obſcurci la Regle, qu'ils ne l'ont éclaircie, & qui ont fait diſparoître le véritable eſprit des Fondateurs.

L'homme, naturellement inquiet ou vain, veut toujours mettre quelque choſe de lui-même dans tout ce qui l'intéreſſe. Il n'aime pas qu'on le conduiſe par la main ; & cependant on ne peut rien deſirer de mieux qu'un bon guide.

Tous les Ordres Religieux furent fon-

dés ſur le déſintéreſſement ; & les moyens qu'ils ont pu employer pour ſe procurer des poſſeſſions, n'ont point été conſeillés par les Fondateurs. Cela eſt ſi vrai, qu'ils mirent pour baſe de leurs Regles le vœu de pauvreté. S. Auguſtin refuſa nombre de donations qu'on vouloit faire à ſon Monaſtere ; & ſi par la ſuite on en a reçu ſans difficulté, c'eſt qu'on a connu que la mendicité expoſoit à bien des inconvéniens, ſur-tout dans un ſiecle où l'on ne cherche qu'à ridiculiſer ceux qui portent les livrées de la pénitence, & qui retracent les Apôtres par leur grande ſimplicité.

C'eſt une injuſtice de prétendre que les Religieux qui poſſedent des fonds conſidérables, n'en devroient plus jouir, par la raiſon qu'ils ne rendent plus les mêmes ſervices qu'autrefois. On récompenſe tous les jours dans les fils les vertus de leurs aïeux ; & le privilege de la Nobleſſe dont jouiſſent les Gentilshommes, eſt une faveur accordée en mémoire de leurs Anceêtres.

Il ne doit y avoir qu'une ſeule & même maniere de juger ; mais, à l'égard de certaines perſonnes, il ſuffit d'être Religieux, pour avoir tort. On s'attache à quelques écarts particuliers, à quelques ſcandales inévitables dans des corps nombreux ; & l'on charge tout un Ordre des vices de quelques individus.

Quand la raiſon prendra la balance, & peſera les choſes avec impartialité, elle verra ſans doute des vices dans les Cloîtres; mais elle y verra en même temps la vertu ſurabonder : elle y verra des victimes qui gémiſſent ſous un engagement irréfragable ; mais elle reconnoîtra que c'eſt le monde qui les a ſacrifiés : elle y verra des jalouſies, des altercations ; mais elle ſe rappellera qu'il y en avoit parmi les Apôtres mêmes, parce qu'il eſt de l'eſſence de l'humanité de n'être pas parfait ; & que ſi dans la Compagnie de Jeſus-Chriſt même il y eut un Diſciple qui le trahit, un autre qui le renia, il n'eſt pas ſurprenant que les Fondateurs d'Ordres aient parmi leurs enfans quelques mauvais ſujets, & quelques Apoſtats.

Il en eſt de la Regle de chaque Ordre Religieux, comme de la Religion, qui n'autoriſa jamais ni les excès, ni les abus. Ce n'eſt qu'en faiſant courber la Regle, qu'on devient un mauvais Moine. Heureux celui qui voit les choſes comme elles doivent être apperçues, & qui ne parle que d'après l'expérience & la raiſon !

Il n'y a point d'établiſſement, de quelque nature qu'il puiſſe être, où l'on ne rencontre des abus ; & toute Inſtitution qui a plus d'avantages que d'inconvéniens, doit être conſervée.

Il y a ſi peu d'eſprits juſtes parmi les hommes, ſi peu de principes dans leur

conduite, comme dans leurs raiſonnemens, qu'on doit ſe tenir en garde contre la plupart des réflexions.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que les Colleges & tous les maîtres du monde ne ſauroient donner la juſteſſe d'eſprit : c'eſt une combinaiſon naturelle qui naît avec nous, une maniere de voir qui dépend de notre conſtitution. On peut rectifier les idées ; mais on ne peut pas les dénaturer pour les rendre meilleures, quand elles ſont eſſentiellement vicieuſes. Il en eſt chez tous les hommes, de leur eſprit comme de leur vue : s'il y a un vice radical dans les yeux, on verra toujours mal, ou du moins imparfaitement, quelques ſoins qu'on prenne pour ſe guérir.

Je ne prétends point ici qu'on n'a pas l'eſprit juſte, parce qu'on ne voit pas les Ordres Religieux ſous le même aſpect que je puis les appercevoir ; mais je crois avec fondement qu'on les juge mal, lorſqu'on s'éleve contre leur inſtitution. Ils ne s'engourdiroient ni ſur les études, ni ſur leurs devoirs, ſi l'on avoit ſoin d'entretenir chez eux l'émulation, & ſi les différens Gouvernemens les employoient à des travaux utiles ; ſoit à l'éducation de la jeuneſſe ; ſoit à la compoſition des Hiſtoires qui nous manquent ; ſoit à la perfection de la Philoſophie, qui eſt encore défectueuſe dans bien des Écoles.

Il y a des reſſources dans une Commu-

nauté nombreuſe où différens eſprits aſſujettis à des Regles ſages, concourent au même but. On s'éclaire les uns par les autres; & dans une communication de ſentimens & d'idées, l'homme trouve en ſociété ce qu'il ne trouveroit pas étant iſolé.

Il y a d'ailleurs des travaux qu'on ne peut entreprendre que dans une Communauté : je parle de ces Ouvrages de recherches & de patience qui exigent une parfaite ſolitude, afin de n'être point interrompus; & des aſſociés, afin d'être aidés.

J'ajouterai qu'une Communauté eſt un petit monde qui ſe renouvelle toujours, & qui ne tarit point, de ſorte qu'un Écrivain qui vient à mourir, eſt facilement remplacé par un autre.

L'illuſtre Muratori s'exprime ainſi dans une Lettre qu'il écrivoit à un Barnabite, ſon intime ami : " Je ſens que ſi j'avois » été parmi vous, j'aurois eu beaucoup » plus de reſſources pour mon travail; » que mon eſprit eût profité de bien des » ſecours qu'on ne trouve point étant » ſeul; & qu'en un mot j'aurois donné » des Ouvrages plus châtiés. Les diſtrac- » tions ſont inévitables lorſqu'on vit dans » le monde, au lieu que dans les Cloî- » tres on eſt preſque toujours à ſoi ". Ainſi penſoit ce grand homme, dont le jugement eſt ſi reſpectable aux yeux de tous

ceux qui ſavent apprécier le vrai mérite.

Si l'on donnoit au Public la liſte de tous ceux qui s'illuſtrerent dans les Ordres Religieux, ſoit par leurs éminentes vertus, ſoit par leur goût pour les Sciences & pour les Arts, on ne ſe plairoit pas à répéter continuellement que *les Religieux ſont inutiles.*

Le plus grand nombre ſans doute ne donne pas des Ouvrages au Public, parce qu'heureuſement chaque homme n'a pas le talent d'être Auteur.

Le débordement des Livres, & des Ecrivains, eſt certainement un fléau. Pour avoir de bons Auteurs, il n'en faut qu'une certaine quantité; par la raiſon qu'il y a plus d'eſprits faux que d'eſprits juſtes. Il faut s'attendre à voir imprimés tous les paradoxes & tous les ſophiſmes poſſibles, quand on écrit trop.

Lorſque les Auteurs n'ont d'autre défaut que celui de répéter, je les excuſe, pourvu que ce qu'ils remettent ſous les yeux du Public, ſoit bon. Il y a des vérités qui, pour être goûtées, ont beſoin d'un air de nouveauté. C'eſt un habit qu'on ne peut ſouffrir lorſqu'il eſt vieux, & qu'on porte volontiers quand on l'a fait retourner. C'eſt un vieux tableau qu'on rafraîchit.

D'après ces obſervations, je conclus que chaque établiſſement eſt reſpectable, quand il a le ſalut éternel & le bien public pour

pour objet ; & que tout Ordre Religieux n'ayant été inſtitué que pour cette fin, on ne peut en attaquer les inſtitutions primitives, ſans manquer à la vérité, & même à la raiſon.

Ce n'eſt pas ſur des répugnances, ou des antipaties particulieres que l'homme doit juger ; autrement, on décidera que les établiſſemens les plus ſages & les plus utiles doivent être ſupprimés. Il eſt une regle générale ſur laquelle nous devons aſſeoir nos jugemens ; & ſi nous n'avons pas ſoin de nous y conformer, nous ne prononçons que d'après des préjugés, dans le temps même que nous croyons les combattre.

Il n'eſt pas concevable combien la coutume influe ſur les jugemens des hommes. Dans un temps où l'on étoit paſſionné pour les Ordres Religieux, chaque Ecrivain prenoit la plume pour faire leur apologie ; & dans un ſiecle où l'on ne les goûte plus, chaque Livre qui paroît les attaque avec fureur. Entre ces deux extrêmités, il doit certainement y avoir une regle sûre pour bien juger.

Je ſais, car je me ſuis fait une loi d'être toujours impartial, que la multiplicité des Religieux peut être à charge dans certains Pays, & que c'eſt au Souverain à qui il appartient de juger des avantages & des inconvéniens, & à ré-

gler leur nombre, ſur-tout à l'égard de ceux qui vivent d'aumônes.

Il ſeroit à ſouhaiter que la plupart des Religieux fuſſent rentés, pour n'être pas aſſujettis à eſſuyer les caprices & les duretés du Public ; mais je ne deſirerois pour eux que la plus ſimple médiocrité, afin de ne pas nuire à leur travail. Il n'eſt que trop ordinaire de voir ceux qui ſont dans l'abondance, ſe complaire à demeurer oiſifs ; d'ailleurs, les richeſſes ne s'accordent point avec la pauvreté religieuſe ; & il n'eſt pas juſte qu'un homme qui a renoncé aux commodités de la vie, en jouiſſe comme un homme du monde.

Chaque Ordre Religieux doit travailler à ſe rendre utile ; car dans un Etat bien policé, il ne faut pas ſeulement des hommes qui prient, mais des hommes qui agiſſent. Un Empire qui n'auroit que des Etres ſpéculatifs, s'enſeveliroit bientôt lui-même. Il faut des têtes & des bras pour faire circuler le commerce & l'abondance ; tout homme naît Citoyen, & doit concourir au bonheur & à l'harmonie de l'Etat dans lequel il eſt né.

Si les Religieux, parmi les Ouvrages dont ils enrichirent le Public, donnerent des Ecrits qu'on n'a pas le courage de lire aujourd'hui, tant ils ſont remplis de queſtions abſurdes & ridicules ; ce fut bien moins leur faute, que celle des ſiecles où ils vécurent. Tel qui faiſoit un mauvais

Livre, il y a deux cens ans, en feroit un excellent aujourd'hui : auſſi peut-on dire que l'eſprit des hommes dépend beaucoup du temps où ils vivent. Un ſiecle qui n'a point de goût pour l'étude, n'inſpire point d'émulation ; de même qu'un ſiecle qui a une mauvaiſe philoſophie, fait ordinairement de mauvais Philoſophes.

Je ſuis toujours fâché, quand je vois des génies avorter, faute de reſſources & de moyens. L'Ordre de S. François, lui ſeul, a produit une multitude de Docteurs, qui ſeroient bien plus connus & bien plus eſtimés, ſi le temps où ils vécurent eût pu rectifier leur maniere d'écrire & d'enſeigner. C'eſt ainſi qu'on doit juger des hommes, & les plaindre, plutôt que de leur inſulter, quand ils ont eu le malheur de n'avoir pas les ſecours dont ils avoient beſoin. Il y a, je ne ſais combien, de queſtions que Scot, ſurnommé le Docteur ſubtil, n'eût certainement pas traitées, s'il eût été notre contemporain. Je ne crains pas même d'avancer qu'il ſeroit un de nos premiers Savans, parce que ſon génie auroit été tout différemment cultivé ; comme une plante qui n'a donné que des fruits médiocres, parce qu'elle végétoit ſur un ſol pierreux, hériſſé d'épines, & qui en auroit produit d'excellens, ſi elle eût été placée dans un terrein fertile.

Les hommes dépendent de tant de cir-

conſtances, qu'on doit examiner tous leurs alentours, avant d'eſtimer ce qu'ils ſont. La plupart de ceux qui ont écrit dans des ſiecles barbares, déchireroient leurs propres Ouvrages, s'ils revenoient aujourd'hui, pour nous en donner de plus excellens. C'eſt un grand véhicule pour un Ecrivain, qu'un ſiecle où il y a de l'émulation & du goût. Pour peu qu'on ait du talent, on acquiert inſenſiblement des lumieres & du goût, & l'on ſe trouve en état d'écrire avec une préciſion & une netteté admirables.

Peut-être ſerons-nous gothiques à l'égard de ceux qui viendront après nous: il ne faut pas croire qu'on ne puiſſe plus perfectionner. Il eſt très-poſſible qu'on s'exprime encore mieux par la ſuite, qu'on ne fait aujourd'hui, & qu'on découvre bien des choſes que nous ignorons. L'eſprit humain ne s'arrête jamais, il rétrograde plutôt que de reſter tranquille; & c'eſt ce que nous avons vu après le ſiecle d'Auguſte, où l'on oublia la mâle éloquence des plus grands Maîtres, pour courir après des jeux de mots.

Les ſiecles ont une marche tout-à-fait inégale; & voilà d'où vient que les Ordres Religieux ont été tantôt préconiſés, & tantôt dépriſés; mais c'eſt à la Religion, qui ne varie jamais, à les apprécier. Elle gémit ſans doute, quand elle

Secondons leurs intentions, en travaillant ſans relâche dans les fonctions du miniſtere qui nous a été confié. Telles ſont mes réflexions ſur les Inſtitutions Régulieres, & tels ſont mes ſouhaits.

DES DIVERSES NATIONS,

Et particuliérement des Italiens.

J'AI étudié, autant que le permettent la vie & les occupations d'un Religieux, les différens Peuples qui habitent l'Europe ; & d'après les échantillons que j'en ai vus, ſoit parmi les Etrangers que j'ai eu occaſion de connoître, ſoit dans les récits qu'en font les Voyageurs, ſoit enfin dans les tableaux que l'hiſtoire expoſe à nos yeux ; j'ai remarqué qu'il y a chez tous les hommes des rapports de convenance & de caractere, qui les rapprochent parfaitement ; & que c'eſt beaucoup moins le génie qui les différencie, que les nuances ſous leſquelles on les apperçoit.

Ainſi, ſelon ma maniere de voir, un Lapon auroit le même eſprit qu'un Italien, s'il étoit ſecondé par l'éducation & par le climat. De-là vient qu'on trouve dans quelque Pays que ce puiſſe être, des perſonnes qui diſcernent avec juſteſſe, & qui jugent avec équité.

On ne ſait pas tout ce que peut entreprendre l'ame d'un Païſan, parce qu'on la voit ſous des dehors agreſtes & ſous une groſſiere écorce. On juge même ordinairement que cette ame eſt moins que rien ; & cependant il y a lieu de croire qu'elle pourroit faire des prodiges, ſi on lui fourniſſoit les occaſions de ſe manifeſter.

Sixte-Quint, & dans ces derniers temps le Cardinal Albéroni, ſeroient reſtés enſevelis en eux-mêmes, ſi d'heureuſes rencontres n'avoient fait ſortir le feu du caillou. L'Univers eſt un vaſte champ, où les différens eſprits des hommes ſont autant de germes répandus, qui produiſent ou qui avortent, ſelon le vent qui ſouffle. S'il eſt favorable, ils deviennent des arbres auſſi magnifiques par leur feuillage, qu'excellens par leurs fruits ; s'il eſt contraire, ils ne montrent qu'une affreuſe ſtérilité.

L'ame, en s'uniſſant au corps, ſe trouve dans la dépendance des âges, des ſaiſons, des élémens. Chez les uns, elle eſt toujours dans l'enfance ; parce qu'elle ne trouve perſonne qui lui donne de l'accroiſſement & de la force : chez les autres, elle acquiert une parfaite virilité ; parce qu'on l'environne de tout ce qui peut la vivifier & l'éclairer.

D'après ces obſervations, on a tout lieu de conclure que l'Anglois tranſporté

en Eſpagne, & receyant l'éducation Eſpagnole, deviendroit beaucoup moins laborieux; & que celui au contraire qui, né à Madrid, ſeroit transféré & élevé à Londres, auroit toute une autre maniere de penſer.

Les divers Pays forment autant de points de vue différens, qui déterminent les opérations de l'eſprit. Le moral ici-bas eſt tellement joint au phyſique, qu'on voit ſouvent des actions admirables; mais qu'il ne faut attribuer qu'aux choſes extérieures qui influent ſur nous.

Un ancien Philoſophe avoit raiſon de dire, que nos ſens ſont autant de fenêtres par où nous recevons toutes ſortes d'impreſſions; & que notre ame, naturellement pareſſeuſe, ſe contente preſque toujours de regarder par ces ouvertures, au lieu de ſe replier ſur elle-même. Si elle ne regarde que du côté du Nord, elle n'apperçoit que des objets qui la refroidiſſent & qui l'attriſtent: ſi au contraire elle porte ſa vue vers le Midi, elle obſerve des choſes qui l'échauffent & qui la réjouiſſent.

L'homme d'un génie ſublime ne fait pas dépendre ſa façon de juger de cette maniere de voir; auſſi le range-t-on dans la claſſe des phenomenes, & avec d'autant plus de raiſon, que tout ce qui eſt ſenſible nous ſaiſit imperceptiblement. Nous avons des idées dès notre enfance,

qui nous ſervent de bouſſole dans le cours de notre vie, qui nous rendent fermes ou puſillanimes, téméraires ou ſuperſtitieux, & que nous devons aux plus petits incidens.

On peut donc dire que la plupart des hommes ne ſont qu'un aſſemblage de circonſtances. Les uns ne jugent mal, que parce qu'ils ont fréquenté des perſonnes qui avoient l'eſprit faux, les autres n'ont un eſprit ſain, que parce qu'ils ont eu le bonheur de lire un Ouvrage qui les a frappé, & qui leur a donné des principes. L'Anglois n'eſt enthouſiaſte de ſon Gouvernement, que parce que dès ſon bas âge, il entend bourdonner le mot de *liberté*: le Chinois ne ſe croit le plus grand des humains, que parce qu'on lui répete qu'il a plus d'invention, & plus d'induſtrie que tous les Européens enſemble.

Une cauſe eſt portée à un Tribunal; il ſeroit à préſumer, & même on devroit naturellement aſſurer que tous les Juges doivent la voir des mêmes yeux; & cependant elle engendre autant d'opinions qu'il y a de perſonnes; parce que celui-ci a entendu dire à ſon aïeul que telle choſe devoit être ainſi, & parce que celui-là s'eſt fait un eſprit de travers à force de vouloir ſe ſingulariſer par un orgueil mal-entendu.

J'ai, par exemple, remarqué pluſieurs

fois qu'un Livre qui emportoit le ſuffrage de tout le monde, avoit néanmoins quelques contradicteurs, uniquement parce qu'ils ne vouloient pas ſuivre le torrent, & qu'ils croyoient qu'il étoit de leur dignité de ne pas ſe laiſſer entraîner par le jugement du Public.

L'ame, pour conſerver ſa ſouveraineté, a mille choſes dont elle doit ſe garantir; il faut ſur-tout qu'elle ſoit en garde contre tous les préjugés dont les paſſions l'environnent, avant même qu'elle puiſſe réfléchir; & c'eſt qu'en interrogeant ſa raiſon, qu'en comparant une choſe avec une autre, qu'elle peut y réuſſir: elle doit tout ſoumettre au doute méthodique, ſelon le ſentiment du Philoſophe François (Deſcartes). Mais cette opération eſt beaucoup plus difficile qu'on ne ſe l'imagine; & de-là vient que tant d'ames qui avoient les meilleures diſpoſitions, reſtent, pour ainſi dire, en chemin: elles n'arrivent point à leur but, parce qu'elles en ſont empêchées par mille inconvéniens.

Il s'enſuit que quiconque trouve dans ſon climat, dans ſon éducation, dans la forme de ſon Gouvernement, de quoi s'élever au-deſſus des ſentimens vulgaires, doit beaucoup à la Providence. C'eſt une ſeconde vie mille fois plus précieuſe que la premiere, & ſur-tout ſi la vraie Religion a été la baſe des principes qu'on a reçus.

Je n'isole jamais l'homme de la Religion ; non parce que je suis Religieux, mais parce qu'il est constant, & d'après l'expérience, & d'après la raison, que nous ne sommes qu'une très-petite partie de nous-mêmes, si nous ne connoissons pas la vérité dans ce qu'il y a de plus essentiel pour ce monde & pour l'autre.

Mon ame, en avertissant mon corps à chaque instant qu'elle est sa souveraine, & en le faisant obéir à son gré, m'apprend qu'en moi tout n'est pas matiere, & qu'il y a sûrement quelque chose de moi-même qui doit survivre à mes muscles & à mes nerfs. Ma pensée est donc trop précieuse pour l'abandonner au hazard, & la substance qui la produit trop sublime, pour ne pas l'appliquer à des objets sérieux. Or il est incontestable qu'il n'y que ceux qui sont immortels qui doivent fixer nos desirs, & qui puissent les contenter.

Quand on dit que le hazard nous fait naître dans un climat plutôt que dans un autre, on parle comme un disciple de Lucrece ou d'Epicure. Une providence éternelle qui a tout réglé, a déterminé la naissance de celui-ci plutôt à Pékin qu'à Rome, par des raisons éternelles, mais qui nous sont inconnues, parce que c'est le secret de la Divinité. Aussi nous ne pouvons ni ne devons reprocher à personne l'état obscur dont il est sorti, ni l'infortune dans laquelle il est né. Irai-je

demander à un épi pourquoi il ſe trouve dans un champ ſtérile, plutôt que dans un terrein bien cultivé ? La main du Créateur a ſemé comme il a voulu, & il moiſſonnera comme il lui plaira.

C'eſt à la raiſon, comme étant de tous les climats, qu'il appartient de voir avec juſteſſe, & de combiner avec préciſion, ſi on ne lui tend pas quelque piege, & ſi on ne la trompe pas.

Les opinions des hommes, qui naquirent preſque toutes des préjugés de leur enfance & de leur pays, doivent ſe taire devant la vérité ; parce qu'elle eſt une lumiere qui, la même en Sibérie qu'en Hollande, exiſte dans tous les climats, ici plus concentrée, là plus répandue ; mais toujours exiſtante, & toujours ſurnageant ſur les crimes & ſur les erreurs dont le monde eſt rempli.

Les uns ne voient qu'obliquement cette vérité, les autres l'apperçoivent en droite ligne ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'on croit ſouvent l'avoir trouvée, lorſqu'on n'a découvert que des menſonges. Ainſi des Philoſophes, pendant des ſiecles entiers, ſe ſont ſucceſſivement trompés dans leurs recherches, & avec d'autant plus de mépriſe, qu'ils ſe croyoient les ſeuls oracles de l'Univers.

Quand l'impoſture oſe ſe donner pour la vérité, on ne voit plus que de faux principes qu'on prend pour les routes les mieux

mieux applanies, & l'on s'abyme dans un gouffre d'erreurs.

Lorſqu'on approfondit les Nations, on ne ſait à laquelle donner la préférence. Il y a toujours de grands défauts à côté de grandes vertus; & c'eſt pour apprendre à l'homme qu'il doit en même temps s'élever & s'humilier, pour le tenir entre la confiance & la crainte. Les Peuples qui donnent moins de ſignes d'eſprit, & qui ſont preſqu'oubliés, tant l'ignorance les abſorbe & les tient dans l'obſcurité, ne connoiſſent pas ordinairement les forfaits. Il ſemble que les plus grands crimes marchent à côté des actions les plus ſublimes. De-là vient qu'il n'y a guere d'héroïſme ſans atrocité; & que lorſqu'on décompoſe les hauts faits de tous ces Conquérans qu'on nous vante pour des prodiges de valeur & de génie, on y trouve ordinairement pour ombres, de véritables horreurs.

Auſſi peut-on dire que la Nation Italienne n'eſt plus redoutable pour ſes forfaits, parce qu'elle n'eſt plus célebre par de grands exploits. Morcelée en autant de parties qu'il y a de Gouvernemens dans ſon enceinte, elle ne peut ni s'étendre, ni s'élever comme dans le temps qu'elle étoit le fameux aſſemblage de toutes les vertus morales, & de tous les crimes.

Les Romains, dont nous ne ſommes

que de très-foibles rejettons relativement à leur puiſſance & à leur valeur, ne trouvant point de bornes à leur autorité, donnant même des loix à l'Univers, ſe ſignaloient par toutes ſortes de moyens, pour ſe rendre immortels. Ils étoient au comble de la joie, pourvu qu'on parlât d'eux, que toute la terre reconnût leur empire, & tremblât à leur nom.

Le Chriſtianiſme, qui les fit diſparoître, en reſſerrant leurs deſcendans dans le cercle de la vérité, ne permit plus ces fameux brigandages qu'on traitoit d'exploits; & des vertus ſans faſte prenant alors la place de ces traits ſaillans qu'on qualifioit de magnanimité, mais qui n'avoient d'autre principe que l'orgueil, on vit l'Italie décheoir totalement de tout ce qui lui avoit acquis le plus brillant éclat.

Il étoit tout naturel qu'une autorité auſſi vaſte qu'abſolue, venant à ſe diviſer, il n'y eût plus tant d'amour pour la gloire, ni tant d'occaſions de ſe diſtinguer. Un Pays devient néceſſairement pacifique, quand il ceſſe d'être puiſſant, ne pouvant être oppreſſeur, & ne voulant pas être opprimé: mais comme les hommes mêmes, en dégénérant, conſervent toujours quelque choſe de leur ancienne origine, les Italiens n'ayant plus occaſion de ſe diſtinguer par des victoires éclatantes, voulurent acquérir de la gloire par les Arts & par les Lettres. On voit de ſiecle en ſiecle,

depuis la décadence de Rome Païenne, que ce fut toujours leur paſſion. On aime à faire du bruit dans l'Univers, de quelque maniere que ce ſoit; & ſi l'on n'eſt pas Céſar, on veut être Sixte-Quint; ſi l'on n'eſt pas Virgile, on veut être le Taſſe.

Les mœurs ſe reſſentirent inſenſiblement du changement étrange qui arriva dans l'Italie, quand le Capitole s'abattant aux pieds des Diſciples de la Croix, le Chriſtianiſme triompha. Alors les vertus martiales diſparurent pour faire place à des vertus pacifiques; & comme tout s'altere, & que l'abus eſt toujours à côté de ce qu'il y a de plus excellent, la molleſſe s'empara des corps & des eſprits, & la Nation Italienne s'efféminа. Ce n'eſt pas que l'Évangile, ce livre vraiment divin, autoriſe la pareſſe & la ſenſualité, il en eſt même le plus grand ennemi, puiſqu'il recommande ſans ceſſe à l'homme de ſe mortifier; mais, comme ce monde viſible nous frappe malheureuſement plus que les choſes inviſibles, & que la pénitence qui nous eſt ordonnée dans les Livres ſaints, n'eſt pas célébrée comme les fatigues qu'on endure aux champs de Mars, les nouveaux Romains ne peuvent faire le même bruit que faiſoient les anciens.

Il n'y a que quelques ames vivement touchées du Ciel, que rien n'arrête dans

la carriere du ſalut ; mais le plus grand nombre s'abandonne à l'oiſiveté.

Ainſi, parmi les Italiens, ceux qui ne cultivent ni les Sciences, ni les Arts, & qui ne ſont pas animés de cet eſprit du Chriſtianiſme qui fait entreprendre les plus belles actions, demeurent dans l'oubli. Autrefois tous les Romains ne faiſoient qu'un ; les exploits d'un ſeul reflu roient ſur tout le Corps, chacun y participoit ; & voilà pourquoi ils devinrent ſi célebres.

Toutes les fois que les hommes n'ont pas de grands intérêts qui leur ſoient communs, & qu'ils ſe trouvent ſous différens maîtres, dont chacun a ſa maniere de gouverner, il n'y a plus que des actions iſolées ; & s'il naît un Héros, il ne l'eſt que pour lui-même, ſans que la Nation en ſoit enflammée.

Voilà préciſément notre poſition. Le Vénitien n'eſt nullement flatté de la gloire du Romain, ni le Milanois de celle du Napolitain. Sujets de différens Souverains, ils ſont beaucoup plus portés à ſe dépriſer réciproquement, qu'à ſe faire valoir.

De-là il doit néceſſairement arriver que l'émulation s'engourdiſſe, & que le grand mobile qui remue preſque tous les hommes, je veux dire la gloire & l'argent, manque aux Italiens pour ſe diſtinguer. Moins les États d'un Souverain ont d'é-

tendue, moins il a de commerce, moins il a de ſujets, & moins conſéquemment il peut récompenſer : d'ailleurs combien de perſonnes qui ne travaillent point, quand on ne les paie pas !

On voit par cet expoſé, que nous ſommes forcément pareſſeux, nos différens États ſe trouvant trop bornés pour avoir des guerres, ou pour exciter l'amour du travail.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt encore beaucoup, après tant de guerres & de révolutions, d'être ce que nous ſommes. Graces en ſoient rendues à la Religion Chrétienne, qui en nous fourniſſant les moyens de faire du bien ſans orgueil, & de nous ſanctifier, nous a mis à portée de mériter une gloire plus réelle & plus durable que toute celle des Romains.

Si ce monde étoit éternel, & qu'il n'y eût pas d'autre vie que celle dont nous jouiſſons ici-bas, ce ſeroit un déſavantage de n'être plus Romain ; mais le Chriſtianiſme, en nous uniſſant de la maniere la plus intime à Dieu même, en nous préſentant l'Univers entier comme une décoration de quelques momens, nous communique une grandeur infiniment ſupérieure à celle de tous les Païens. Ce n'eſt pas à l'homme qui ſait prendre des Villes & conquérir des Royaumes, que la Foi donne le titre d'immortel ; mais à celui qui, au milieu de toutes les créa-

tures, ne voit que le Créateur, & qui peut défier le monde entier de le ſéparer de ce grand objet.

Ainſi, les Italiens, conſidérés ſous cet aſpect, loin d'être inférieurs aux Romains, ont le plus grand avantage ſur eux; & s'ils ne portent plus les armes comme autrefois, il ne faut s'en prendre qu'à la nature de leur Gouvernement, & aux entraves qu'on leur a données, en ne les laiſſant plus les maîtres du monde.

Rien n'étend les idées comme un Empire immenſe, où l'on a droit de commander. Si les Romains qui ſe ſont le plus ſignalés, vivoient maintenant dans Rome, le germe de leur valeur s'étoufferoit dans leur propre ſein, parce qu'ils ne trouveroient pas d'occaſions pour la faire éclater. Il n'y a que les circonſtances qui font connoître les grands hommes. Chaque Pays en renferme qu'on ne verra jamais ſe produire, faute des ſecours qui les auroient placés avantageuſement ſur la ſcene du monde.

Ce ſont-là autant de réflexions qui doivent nous porter à excuſer je ne ſais combien de Peuples qui ne donnent aucun ſigne de vie. Il eſt certain, par exemple, qu'une Nation trop reculée du centre des Sciences & des Arts, ne peut acquérir des connoiſſances & du goût, comme un Peuple qui eſt à la ſource des belles choſes;

& que ſi Michel-Ange, avec tout ſon génie, & le Dante avec tout ſon feu, étoient nés dans la Finlande, ils n'auroient jamais été ni Peintre, ni Poëte auſſi fameux.

D'ailleurs, il y a une telle compenſation de biens & de maux, de bonnes & de mauvaiſes qualités chez tous les hommes, que celui qui n'eſt pas ſavant, en eſt dédommagé par un eſprit naturel; & que celui qui n'a point d'eſprit, a ſouvent beaucoup de jugement & beaucoup de raiſon. Ce ne ſont pas toujours les actions qui éclatent, qu'on doit le plus eſtimer. Un Peuple fidele à ſa parole, attaché à ſes devoirs, eſt ſans doute ſupérieur à un Peuple qui ſe diſtingue par la valeur, mais qui met en uſage la ruſe & la mauvaiſe foi. Des conquêtes ne ſuppoſent pas le bon droit; l'Hiſtoire parle d'une multitude de Héros, qui ne furent que de fameux brigands.

Ainſi, tout bien évalué, chaque Peuple doit être content de ſon ſort, du coin qu'il habite, & de la portion d'eſprit que la Sageſſe éternelle lui a départie. Celui qui a plus de connoiſſances, a plus de beſoins, & beaucoup plus d'ambition.

Les Peuples belliqueux ne furent pas les Peuples heureux. Outre qu'on ſe ruine ſouvent à gagner des batailles, on n'a pas toujours la fortune & la gloire à ſa diſpoſition. Un ſeul revers fait oublier pluſieurs victoires.

Voilà des vérités qu'on ne peut nier, quand on connoît la nature des choſes, ainſi que le cœur humain.

Il en eſt des Peuples, comme des Ouvrages peints & ſculptés; les uns ont du coloris, les autres du relief, & veulent être vus dans leur jour, pour qu'on en porte un jugement ſûr, & pour qu'on ne ſoit pas la dupe d'un coup-d'œil.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les vices, comme les vertus, entrent dans la maſſe de l'Univers, pour remplir les deſſeins de celui dont la ſageſſe eſt infinie. Ainſi les reptiles, comme les volatiles, les poiſons comme les meilleurs médicamens, le ciron comme l'éléphant, le chardon comme le jaſmin, forment un tout qu'on admire, & qui nous retrace ce mêlange de rayons & de nuages que le firmament préſente ſouvent à nos yeux.

Chaque individu eſt l'abrégé de la Nation dans laquelle il a été élevé. C'eſt l'échantillon d'une étoffe changeante, dont le tiſſu eſt plus ou moins fin, ſelon qu'on lui a donné plus ou moins d'apprêt. On pourroit dire, en ſuivant toujours la même comparaiſon, que les François comme les Italiens ont paſſé plus d'une fois ſous la calandre; & que c'eſt ce qui leur donne ce luiſant qui éblouit les Etrangers.

DISCOURS

SUR LA SUPERSTITION,

Prononcé devant le Tribunal du Saint-Office par le R. P. GANGANELLI, *Conſulteur, avant le rapport qu'il alloit faire d'une Cauſe préſentée à ce Tribunal, pour y être jugée.*

LES hommes, malgré la perverſité de leur cœur, n'oſerent paroître impunément vicieux; & pour ſe cacher en quelque ſorte, ils s'efforcerent de donner aux vices mêmes une apparence de vertu; de-là naquirent la fauſſe conſcience, la fauſſe modeſtie, le faux honneur, la fauſſe probité, enfin l'hypocriſie.

La Religion elle-même, toute pure & toute ſainte qu'elle eſt, ne fut pas à l'abri de ces perfides imitations, on vit marcher à ſa ſuite la ſuperſtition, qui, ſous prétexte d'étendre & de relever la piété, en ruina l'eſprit, & ne travailla qu'à la rendre ridicule & à la faire mépriſer. Il eſt inconcevable combien elle employa de ſubterfuges & de petits moyens pour y réuſſir. Plus la Religion eſt ſublime, & plus la ſuperſtition l'avilit: auſſi le Légiſlateur ſuprême ne ceſſa-t-il pas de ton-

ner contre les Phariſiens, qui faiſoient ſervir la dévotion à entretenir mille pratiques ſuperſtitieuſes, qu'ils ſubſtituoient à l'eſſence de la Loi. Ils s'imaginoient, par exemple, honorer Dieu, en affectant de prier publiquement pour être vus, & de ſe répandre dans de longues prieres, en ſe glorifiant de leurs aumônes & de leurs jeûnes, en prenant un air compoſé, & en ne permettant pas de faire le jour du Sabbat les œuvres les plus indiſpenſables.

Tels étoient les ſuperſtitieux de l'ancienne Loi, & auxquels ont malheureuſement ſuccédé les faux dévots, qui, par leur hypocriſie & par leur ignorance volontaire, déshonorent la Loi nouvelle. On a beau leur dire, avec le Concile de Trente, que la médiation des Saints n'eſt que bonne & utile, qu'il n'y a dans les Images les plus reſpectables aucune vertu : on a beau leur citer Dieu lui-même, qui nous déclare que tous ceux qui l'invoquent, ne ſeront pas ſauvés ; qu'on n'eſt qu'un ſépulcre blanchi, quand on n'a qu'une piété purement extérieure ; que ſi nos intentions ſont mauvaiſes, tout le corps de nos actions le ſera pareillement : ils oublient Jeſus-Chriſt pour ne s'occuper que de ſes ſerviteurs ; ils s'adreſſent à des ſtatues, dans la confiance qu'elles ont en elles-mêmes le pouvoir de les exaucer ; ils récitent une multitude de

prieres, ſans y donner aucune attention, & ils penſent que des pratiques, qui ne ſont que l'écorce de la Loi, ſuffiſent pour les juſtifier & pour les ſauver.

Ainſi la ſuperſtition, qu'on me permettra d'appeller le ſinge qui contrefait & qui joue la Religion, fait d'autant plus de mal, qu'elle endort les pécheurs dans une fauſſe ſécurité; qu'elle ſe ſcandaliſe de tout ce qui contrarie ſes préjugés; & qu'elle prend ſouvent en averſion les vrais ſerviteurs de Dieu, parce qu'elle ne les voit point aſſujettis à des minuties, & qu'elle apperçoit en eux cette joie & cette ſécurité qui caractériſent les vrais enfans de Dieu. Le ſuperſtitieux eſt cet homme qui voit une paille dans l'œil de ſon frere, & qui n'apperçoit pas une poutre dans le ſien; ce frere inique, qui s'offenſe de la joie d'un pere plein de tendreſſe, au retour de l'enfant prodigue; ce Juge prévaricateur, qui ne veut pas entrer au Prétoire dans l'appréhenſion de ſouiller la Pâque, & qui condamne à mort l'Homme-Dieu; ce Phariſien, qui ſe ſcandaliſe de ce que Jeſus-Chriſt guérit un Paralytique le jour du Sabbat; ce préſomptueux, qui ſe croit différent du reſte des mortels, parce qu'il jeûne deux fois la ſemaine; cet attrabilaire, qui murmure en ſecret contre la femme pécheresſe, parce qu'elle fait au Sauveur du monde le ſacrifice d'un par-

ſum, qu'elle auroit pu vendre en faveur des pauvres; cet hypocrite, qui ſcandaliſé de voir le Fils de Dieu manger avec les Publicains & les Pécheurs, le traite comme un mépriſable paraſite.

Tels ſont les effets de la dévotion mal entendue, ou plutôt de la ſuperſtition. C'eſt elle qui regarde avec une fureur qu'elle prend pour un vrai zele, tous ceux qui ont le malheur de ne pas croire les vérités révélées, ou qui ſont ſous le joug de l'héréſie, ſans vouloir compatir à leur ſituation. C'eſt elle qui ſe nourrit de faux miracles, de fauſſes légendes, & qui ſonne par-tout l'alarme, quand on ne les croit pas; c'eſt elle qui confond des opinions avec des dogmes; qui damne ſans rémiſſion quiconque n'eſt pas de ſon avis ſur des choſes étrangeres à la foi; qui prend les ténebres pour la lumiere, & qui craint qu'on ne la ſéduiſe, lorſqu'on veut l'éclairer; qui s'imagine enfin faire une œuvre agréable à Dieu, en perſécutant un innocent, ou en jugeant mal du prochain.

Il n'étoit pas ſurprenant que les Païens fuſſent ſuperſtitieux, puiſque leur Religion elle-même n'étoit que ſuperſtition; mais ce qui doit étonner, c'eſt que le Chriſtianiſme voie parmi ſes Diſciples des Illuminés qui négligent les devoirs les plus eſſentiels, pour révérer des fables & pratiquer des minuties. A Dieu ne plaiſe

plaiſe que je veuille confondre ici les cérémonies que l'Egliſe obſerve univerſellement, & qui ſont autant de ſymboles ſignificatifs, ni certaines obſervances, qui humilient notre raiſon & qui confondent notre orgueil ! je ne parle que de certains uſages, de certains préjugés, que des particuliers, victimes d'une imagination exaltée, ou d'une ignorance groſſiere, ajoutent à la croyance commune, & que tous les Conciles ont réprouvés.

Telle fut dans tous les ſiecles, avec plus ou moins d'obſtination, l'étrange crédulité de quelques perſonnes pour les Revenans, pour les viſions, pour les évocations. Il eſt de foi que les morts peuvent apparoître par une permiſſion expreſſe de Dieu, & qu'ils ont réellement apparu, ſelon le témoignage irréfragable de l'Ancien & du Nouveau Teſtament; que certaines ames privilégiées ont été favoriſées de révélations extraordinaires, qui leur découvroient l'avenir; que le démon fit agir les Magiciens qui faſcinerent l'eſprit de Pharaon; & que plus d'une fois il mit en œuvre ſa malice infernale, par des opérations ſurnaturelles dont il étoit le premier agent : mais il n'eſt pas moins certain que la plupart des apparitions, des viſions, des ſorcelleries, ne ſont que l'effet d'un cerveau troublé; & que lorſqu'on veut aller à la ſource

avec le flambeau de la vérité, on s'apperçoit de l'ignorance, de la ruſe, ou du fanatiſme de ceux qui ſe donnent pour Magiciens, ou pour inſpirés.

Je veux bien, par exemple, qu'on regarde les révélations de Sainte Théreſe comme ſurnaturelles, parce qu'elles portent avec elles le caractere même de la vérité, & parce qu'on les cite dans l'Egliſe comme faiſant autorité; mais je penſe tout différemment de celles de Marie d'Agreda, & de pluſieurs autres que des eſprits enthouſiaſtes prennent pour des merveilles.

On peut voir dans l'Ouvrage *de la Canoniſation des Saints* (*), ouvrage immortel de Benoît XIV, & auquel je puis me féliciter d'avoir eu quelque part, combien il faut être réſervé ſur l'article des viſions, & ſur-tout à l'égard de celles qui viennent des femmes. Plus l'imagination travaille, & plus on doit ſe défier de tout ce qui paroît extraordinaire. Nous aimons naturellement le merveilleux, comme on l'a dit bien des fois, & c'eſt l'effet d'une ame immortelle qui cherche à s'élancer

(*) M. l'Abbé *Baudeau*, connu par différens Ouvrages utiles, nous a donné un excellent Abrégé de ce ſavant Traité. Cette *Analyſe de l'Ouvrage du Pape* Benoît XIV, *ſur les Béatifications & Canoniſations, &c.* Volume *in*-12, ſe trouve à Paris, chez *Lottin le jeune*, Libraire, rue Saint-Jacques.

dans des choſes ſublimes, comme dans ſa ſphere & dans ſon élément.

D'ailleurs, il n'eſt pas ſurprenant, comme le dit Benoît XIV lui-même, que des Solitaires livrés à des jeûnes immodérés, & uniquement occupés du Ciel, aient cru voir la cour céleſte pendant leur ſommeil, & que remplis de cet objet, ils en aient parlé en s'éveillant, comme d'un fait miraculeux : dès que l'imagination s'exalte, on ſe perſuade mille choſes qui ne ſont pas. Toute perſonne enthouſiaſte prend des fantômes pour des réalités. J'ai connu dans ma jeuneſſe un homme fanatique du Taſſe, & qui vouloit me perſuader que toutes les nuits il le voyoit réellement, & l'entendoit lui dicter des vers. C'eſt bien autre choſe ſi l'on écoute le peuple ; il y a des miracles à toute heure & de tous côtés, comme ſi l'ancienne & la nouvelle Loi, confirmées par tant de prodiges, en avoient actuellement beſoin, pour prouver leur authenticité & la ſainteté de leur origine.

Ce qu'il y a de fâcheux, & ce qui doit nous humilier, c'eſt que dans toutes les différentes claſſes des hommes, on trouve des ſuperſtitions & des préjugés. Chacun paie un tribut à la foibleſſe : & celui même qui paroît aſſez téméraire pour braver tout, & pour douter de tout, eſt ſujet à des petiteſſes qui dégradent ſa raiſon.

D'où il faut conclure qu'on ne peut être trop en garde contre tout ce qui s'annonce pour prodige ou pour inſpiration. Les faux dévots trouvent leur compte à chérir leur ignorance, & à ſe rendre eſclaves d'un certain phariſaïſme ; parce qu'alors ils trouvent moyen de s'entretenir dans leur orgueil, qui ne veut pas céder, & de vivre ſans travailler à la réforme de leur cœur.

Appliquons maintenant les réflexions que je viens de faire à la cauſe qui ſe préſente, & que je vais expoſer ſous vos yeux. C'eſt le moyen de n'être point la dupe du merveilleux qu'on croit y trouver, & de reconnoître que la ſeule illuſion a été le principe de tous les faits qu'on rapporte comme des prodiges qu'on cite avec tranſport.

Plus la Religion eſt ſainte & vraie, plus elle exige qu'on détrompe les Fideles ſur tout ce qui tient à la ſuperſtition : c'eſt pourquoi S. Paul recommande expreſſément à Timothée de ne point écouter les contes & les fables. Il ſavoit que les hommes, naturellement portés à l'illuſion, adoptent facilement les choſes qui paroiſſent extraordinaires, & leur attribuent un merveilleux qu'elles n'ont pas.

Ces écarts prouvent la néceſſité d'une Religion qui faſſe autorité. Sans cela, il y auroit autant de ſuperſtitions que de perſonnes ; car chacun a une foi-

bleſſe, ou une folie qui lui eſt propre, & qui le livre aux plus grands égaremens, s'il n'eſt arrêté par un tribunal toujours ſubſiſtant, & qui lui en impoſe.

PREMIER DISCOURS

Sur la Fête de Noel, prêché à Aſcoli.

Adorabimus in loco ubi ſteterunt pedes ejus.

Nous l'adorerons dans le lieu qu'il vient d'habiter. *Pſ.* 131.

L'Homme n'eſt plus que le ſimulacre de lui-même; ſon ame enveloppée des plus épaiſſes ténebres, ſe diſtingue à peine de l'inſtinct des animaux; ſes paſſions déſordonnées conſpirent contre ſa perſonne; ſes ſens révoltés établiſſent l'anarchie dans ſon propre cœur; la vertu fait ſon tourment, le crime ſes délices; tout ce qui l'environne ne ſert qu'à le ſéduire, ou à l'égarer; il oublie ſon origine & ſa deſtinée, pour ſe confondre avec la terre qu'il foule aux pieds; le cri de ſa conſcience n'eſt plus qu'une voix éteinte: il érige des monſtres en divinités; & le vrai Dieu eſt à ſon égard, comme s'il n'étoit pas; enfin le Créateur lui-même ſe repent de l'avoir créé.

Quel tableau, Chrétiens Auditeurs ! quel aſſemblage d'erreurs & de forfaits ! Ce n'eſt plus cet homme formé dans la juſtice & dans la ſainteté, dont tous les deſirs étoient purs, & toutes les penſées céleſtes ; mais c'eſt l'eſclave des plus honteuſes paſſions, qui a perdu ſes prérogatives, ſes titres, ſa nobleſſe, pour s'être enſeveli dans les horreurs de l'idolâtrie.

Tels étions-nous ſans la grace du Rédempteur, qui eſt venu nous rétablir dans nos droits, & graver en nous-mêmes, avec des caracteres ineffaçables, le titre auguſte de Chrétien. Alors nous ſommes ſortis du ſein de la mort même, notre ame a repris une nouvelle vie ; & dans les tranſports de la plus vive admiration, & de la plus grande alégreſſe, nous avons vu le Verbe même de Dieu, le caractere de la ſubſtance, enfin ſon propre Fils engendré de toute éternité dans la ſplendeur des Saints, unir ſa nature à la nôtre, & par un prodige auſſi ineffable, relever notre humanité de la maniere la plus éclatante.

O terre arroſée depuis ſi long-temps du ſang des Juſtes & des Prophêtes, terre ſouillée depuis tant de ſiecles par une multitude de forfaits ; je vous vois purifiée, renouvellée, de maniere à pouvoir vous comparer au Ciel même. Le Juſte par excellence vient ſe repoſer ſur votre

limon, & en fait une matiere plus précieuſe que l'or & les pierreries; il vous rend l'habitation des Saints, & il imprime ſur votre ſurface ſes pieds ſacrés, de maniere que nous y reconnoiſſons ſes veſtiges, & que nous nous empreſſons de les adorer: *Adorabimus in loco ubi ſteterunt pedes ejus.*

Grand Dieu! l'homme étoit donc deſtiné à devenir votre frere & votre cohéritier. Par votre Incarnation, vous l'élevez au rang des Dieux, en vous abaiſſant juſques dans les entrailles de la terre, & en nous réconciliant avec votre Pere éternel.

Il me ſemble voir un combat entre la juſtice divine & la miſéricorde, & la victoire reſter à la miſéricorde. En effet, quelle plus grande marque de bonté de la part d'un Dieu, que celle de ſe dépouiller de toute ſa gloire, pour venir habiter parmi les hommes, après avoir pris leur nature & leurs infirmités!

Notre création, toute admirable qu'elle fut, quand le Tout-Puiſſant répandit ſur nous ſon ſouffle de vie, n'a rien de comparable avec la gloire où nous éleve le myſtere de l'Incarnation. Notre chair diviniſée, devient digne de reſſuſciter un jour glorieuſement, & nos corps ſont les temples de l'Eſprit-Saint.

Quelle révolution dans l'Univers! Jeſus-Chriſt par ſa naiſſance, efface la cé-

dule de mort qui nous condamnoit à des peines éternelles ; & le genre humain déchu de toutes ſes prérogatives dans la perſonne d'Adam, qui n'avoit plus pour apanage qu'un libre-arbitre plus enclin vers le mal que vers le bien, qu'une concupiſcence qui fait continuellement fermenter les paſſions, qu'un ſigne de malédiction écrit ſur le front, ſe réhabilite, rentre dans ſes droits, & ne trouve plus qu'un Dieu miſéricordieux dans le Dieu vengeur qui l'avoit proſcrit, & qui devoit l'exterminer.

Quelle époque dans la ſucceſſion des ſiecles que la naiſſance d'un Homme-Dieu ! Hiſtoriens, effacez dans vos Ecrits tout ce qui n'a point rapport à ce grand événement ; Orateurs, n'employez plus votre éloquence qu'à le célébrer ; Juſtes, treſſaillez d'alégreſſe, les cieux s'ouvrent à vos deſirs ; pécheurs, levez la tête, cette adorable Nativité devient votre pardon & votre guériſon.

La nature, attentive à contempler dans ce jour, ſon Auteur, ſous les enveloppes d'un corps mortel, apprend à tous les hommes quels doivent être leurs ſentimens. Mais, hélas ! tandis que les cieux témoignent leur joie par des Cantiques, & que ce divin Myſtere, ſi long-temps deſiré par les Patriarches, ſi long-temps prédit par les Prophetes, s'accomplit, Mortels, vous demeurez inſenſibles à

ce grand événement : la naiſſance d'un Prince de la terre vous affecte plus que la naiſſance du Fils de Dieu ; & ſi vous vous proſternez pour l'adorer, ce n'eſt qu'une cérémonie purement extérieure à laquelle le cœur n'a point de part.

Illuſtres Bergers de Béthléem, ſaints Mages de l'Orient, vous vous éléverez un jour contre cette génération coupable, qui s'occupe moins de la venue du Meſſie, que d'une gloire paſſagere, que d'un tréſor périſſable. Cependant, mes Freres, il n'y a de ſalut que par ce divin Meſſie ; & c'eſt lui-même que les David, les Salomon, deſirerent de voir avec la plus vive ardeur ; & c'eſt lui dont l'aſpect qui fait la félicité des Saints, ſera un jour la terreur des méchans. Sa miſéricorde le place aujourd'hui ſur la terre dans un berceau ; mais ſa juſtice, à la fin des temps, le placera ſur un trône de feu au milieu des nuées, afin de juger les vivans & les morts.

Rapprochons ces deux événemens, Chrétiens, pour ne pas avoir une téméraire préſomption, & pour ne pas nous abandonner au déſeſpoir.

Si l'homme connoiſſoit parfaitement tout l'honneur qu'il acquiert aujourd'hui, la terre ne ſeroit plus rien à ſes yeux. Il ne verroit que Jeſus-Chriſt, & il confeſſeroit avec l'Apôtre, que tout eſt renfermé dans ce divin Sauveur, que tout n'a été fait,

& ne ſubſiſte que pour lui : *Omnia per ipſum, & in ipſo conſtant.*

Nous n'étions pas encore nés, que nous ſubſiſtions dans ce nouvel Adam, qui, prédeſtiné de toute éternité, pour être notre Médiateur & notre vie, n'attendoit que le moment marqué dans les décrets éternels, pour s'incarner. Alors la plus pure de toutes les Vierges devint ſa Mere, par l'opération de l'Eſprit-Saint; & Jeſus, pour être notre Chef & notre Pere, devint l'humble Fils de Marie.

Que de miracles au moment, & après l'accompliſſement de ce divin Myſtere! Les prodiges couvrirent la face de la terre; & l'Incarnation confondit les Juifs, atterra les Païens, pour faire le bonheur & la gloire des Chrétiens.

Jéruſalem, Jéruſalem, as-tu donc oublié les prophéties qui t'annoncerent tant de fois la venue d'un Libérateur, & ſeras-tu aſſez malheureuſe pour méconnoître celui qui ne paroîtra au milieu de tes murs, que pour *annoncer l'Evangile aux pauvres, guérir les malades, & reſuſciter les morts?*

Hélas! mes Freres, hélas! cette Ville infortunée conſommera ſa réprobation; elle mettra à mort celui qui venoit lui donner la vie, & en punition de ſes crimes, il ne reſtera plus d'elle qu'une vaine pouſſiere, & ſa Synagogue s'anéantira, pour faire place à une Egliſe qui ne ſé-

rira jamais. Tel ſera votre ſort, lâches Chrétiens, qui méconnoiſſez le Meſſie, ou qui négligez d'obſerver ſa Loi. Les langes que vous voyez maintenant autour de lui, ſe changeront en flammes de feu pour vous dévorer ; la crêche où il eſt couché, ſe transformera en un trône formidable, dont vous ne pourrez ſoutenir l'aſpect ; & ſes foibles mains qui peuvent à peine s'ouvrir, lanceront la foudre de toutes parts pour vous exterminer. Ce ne ſera plus le temps de la miſéricorde, mais celui de la vengeance.

Grand Dieu ! quel malheur pour le pécheur, qui n'aura pas ſu profiter du myſtere ineffable de votre Incarnation ; qui n'aura point trouvé dans toute l'effuſion de votre ſang, dont une ſeule goutte ſuffit pour ſauver l'Univers entier, de quoi obtenir ſon pardon ; qui n'aura paru à la crêche où notre divin Sauveur eſt né, que pour y recevoir des anathêmes & des malédictions !

Que la Foi nous tranſporte maintenant dans ce ſaint lieu ; qu'elle ſupplée à tout ce que les ſens ne peuvent appercevoir. O lieu de délices, lieu mille fois plus admirable que tous les palais des Rois, faiſiſſez-moi d'un ſaint tranſport ; faites que je treſſaille d'alégreſſe en vous voyant, & que mon cœur ne veuille plus vous quitter.

C'eſt-là, mes Freres, que vous devez

être tous les jours en eſprit ; & non dans les palais des Grands, où l'on ne trouve que des injuſtices, que de l'inflexibilité, que de l'orgueil, & non dans ces lieux de malédiction, où vous déshonorez les membres de Jeſus-Chriſt ; & non dans ces maiſons criminelles où vous jouez le bien des pauvres, le ſalaire des ouvriers, la ſubſtance même de vos enfans ; & non dans ces écoles de perdition, où l'on n'apprend qu'une philoſophie toute païenne, ſelon les élémens du monde, & ſuivant la tradition des hommes : *Secundùm elementa mundi, & traditionem hominum.*

Je vous avoue, Chrétiens Auditeurs, qu'on ne peut s'empêcher de répandre des torrens de larmes, quand on fait réflexion au petit nombre de ceux qui profitent de la venue du Sauveur. Les uns rougiſſent de l'imiter, les autres de le reconnoître ; & il n'y a preſque perſonne qui ne trouve un prétexte en lui-même pour ne pas l'adorer.

Mais quel ſera donc ce Meſſie, s'il n'eſt pas Tout-Puiſſant, Eternel, Infini ? Quelle créature pourra faire ſa fonction ? Quel autre être qu'un Dieu pourra effacer la faute d'Adam, & ſatisfaire à la Juſtice divine griévement offenſée ?

Mon ame m'échappe malgré moi, paſſant d'un ſujet à l'autre avec une étonnante rapidité : mais comment contenir ſon eſprit dans de juſtes bornes, quand l'univers

l'univers entier s'abſorbe à la vue d'un ſi grand Myſtere ! Comment, au ſouvenir d'un Dieu fait homme, pouvoir ſe modérer ! Ah ! ſi David fit éclater les plus vifs tranſports devant l'Arche ſainte, qui n'étoit que la figure du Meſſie, quels doivent être nos raviſſemens ! Tout nous invite à bénir le Saint d'Iſraël, & à le bénir d'une maniere qui annonce toute notre alégreſſe, & tout notre bonheur.

Voûtes ſacrées, retentiſſez de la joie qui nous anime ; Miniſtres des autels, entonnez cet *Alleluia* éternel, que les Vieillards de l'Apocalypſe ne ceſſent de chanter autour du trône de l'Agneau ; imitez les Anges dans l'expreſſion de vos Cantiques & de vos ſentimens ! Fleuves, fontaines, cédres du Liban, béniſſez le Seigneur qui vient de naître. Il ne veut que l'indigence pour orner ſon berceau, afin que tout réponde à la croix ſur laquelle il doit un jour expirer. Quel contraſte entre l'étable de Béthléem, & les palais des Grands ! Ne croiroit-on pas voir d'un côté des Dieux, & de l'autre, abandonné & ſouffrant, le plus vil des eſclaves ? Mais que de vertus dans cet auguſte réduit, que la foi regarde comme le plus ſaint des Tabernacles ! Toutes les perfections de l'Eternel y ſont raſſemblées ; c'eſt-à-dire, comme s'exprime S. Chryſoſtome, que le fini y contient l'infini.

TAYLOR INST. OXFORD

O Myſtere incompréhenſible ! tout y paroît au-deſſous de l'homme même, & tout y eſt digne de Dieu. Abjurons nos honneurs, foulons aux pieds nos richeſſes, courons à Béthléem ſacrifier notre orgueil, notre molleſſe, & nous immoler avec Jeſus-Chriſt qui voile tout l'éclat de ſa majeſté, pour que le dernier des hommes puiſſe l'approcher.

Eſt-ce là votre conduite, vous qui, dirigés par la vanité, n'avez que des yeux de mépris pour l'orphelin & pour l'indigent ; vous qui ne voulez paroître que ſous des dehors brillans, & qui croiriez dégénérer ſi vous deſcendiez par hazard dans la foule des malheureux, qui ſont vos freres, malgré tout ce que vous faites pour en douter ?

O ſainte humilité de l'Homme-Dieu ! venez ſaiſir en ce jour ces pécheurs orgueilleux, qui, ſe croyant d'une autre origine que le genre humain, ne veulent pas reconnoître leurs égaux ; venez diſſiper les préſtiges qui les aveuglent, le criminel encens qui les offuſque, & placez-les aux pieds de ceux qu'ils ne daignent pas enviſager ; venez leur dire que leur fin approche, & que bientôt leurs cendres mêlées avec celles des plus miſérables, demeureront dans un éternel oubli ! Venez leur préſenter vous-même le Fils du Très-Haut ſans autre compagnie que celle des pauvres & des animaux,

& n'ayant pas où répoſer ſa tête ; venez confondre par ce ſpectacle, & leur raiſon, & leur orgueil.

Il n'y a que cette précieuſe humilité, mes Freres, qui puiſſe nous faire profiter du myſtere de l'Incarnation, d'autant plus qu'elle eſt la baſe de toutes vertus. C'eſt parce qu'on n'eſt pas humble, qu'on ſe ſcandaliſe de l'abjection apparente du Meſſie. Les hérétiques & les incrédules combattirent ce myſtere ineffable, parce qu'ils ne purent ſe perſuader qu'un Dieu s'étoit abaiſſé, juſqu'à paroître ſous la forme d'un eſclave : ce fut ce même principe d'orgueil qui ne permit pas aux Juifs de reconnoître le Meſſie, & qui les anima juſqu'à le crucifier.

Qu'il nous ſoit donc en horreur, mes Freres, ce malheureux orgueil, puiſque c'eſt lui qui s'éleve contre le myſtere de l'Incarnation, c'eſt-à-dire, contre ce qu'il y a de plus conſolant dans notre religion, contre ce qui eſt le fondement de toute vérité ; car le Meſſie, mes Freres, n'eſt point un être iſolé ; mais un Etre infini, qui ſe trouve par-tout, qui donne à tout la vie & le mouvement, & pour qui les choſes viſibles, comme les inviſibles, ſubſiſtent réellement.

Ne ſéparons donc jamais Jeſus-Chriſt de tout ce que nous faiſons ; qu'il ſoit l'ame de nos actions, car tout eſt défectueux ſans lui.

Autrement, mes Freres, le myſtere de l'Incarnation auroit été ſuperflu. Mais nous ne pouvions être ſauvés que par le ſacrifice d'un Homme-Dieu, qui, Prêtre & victime tout-à-la-fois, s'immole, & eſt immolé.

Vous le ſavez, Autels ſacrés, vous, ſur qui s'opere tous les jours ce prodige ineffable, vous, qui poſſédez réellement celui même qui naquit à Béthléem, & dont nous célébrons aujourd'hui la naiſſance : il eſt ſous la forme du pain, comme il parut autrefois ſous le voile de la chair ; mais toujours réellement homme, & toujours réellement Dieu.

Ce qui m'étonne, c'eſt que ce grand objet puiſſe s'effacer de vos cœurs & de vos eſprits, & que les moindres objets vous faſſent oublier un Dieu fait homme pour nous ſauver : un Dieu toujours ſubſiſtant au milieu de nous, pour être notre médiateur auprès de ſon Pere, & pour obtenir notre pardon.

" O charité immenſe de mon Dieu, qui » nous avez aimé juſqu'à nous donner vo» tre propre Fils pour interceſſeur, comme » s'écrioit S. Auguſtin, dans les vifs tranſ» ports de ſa reconnoiſſance, quand vous » rendrons-nous amour pour amour ? Le moins que nous puiſſions faire, c'eſt de nous ſacrifier pour lui, puiſqu'il s'eſt ſacrifié pour nous. N'agiſſons donc plus déſormais qu'en lui, qu'avec lui & par

lui, ſi nous voulons qu'il vive réellement en nous.

Seigneur, quand aurons-nous ce bonheur ! Quand nous ſéparerez-vous entiérement de nous-mêmes, de maniere à ne plus nous attacher qu'à vous ſeul ! Quand ſerons-nous transformés en vous, pour ne faire qu'une ſeule & même choſe avec vous !

Ce fut-là votre deſir, ô mon Dieu, comme vous l'avez ſi bien fait paroître dans la ſublime priere qui termine votre Sermon après la Cene ; & aujourd'hui c'eſt auſſi le nôtre. Non, nous ne voulons plus rien, nous ne demandons plus rien, que de nous unir intimement à vous, & pour toute l'éternité.

Ne vous ſentez-vous pas, mes Freres, enflammés de cet amour ? Ah ! qu'il ſeroit puiſſant en nous, ſi nous connoiſſions bien nos intérêts, & ſi nous étions parfaitement convaincus de toute la miſéricorde de Dieu. Il nous a créés deux fois ; car enfin comment ne pas nommer une ſeconde création, un myſtere qui nous tire du tombeau du péché, pour nous faire vivre d'une vie toute divine. La philoſophie du ſiecle a beau vouloir nier le péché originel, elle a beau répandre des doutes ſur le grand Myſtere qui fait l'objet de cette ſolemnité ; tout nous annonce que nous avons réellement hérité de la faute de notre premier Pere, & que le

Fils de Dieu eſt réellement venu pour l'expier.

Juſqu'alors, nous n'appercevions en nous, comme hors de nous, que la plus affreuſe miſere, & nous n'avions plus aucune eſpérance. Mais, Seigneur, vous ouvrîtes les cieux, quand la terre alloit nous engloutir; & comme nous n'avions pas en nous-mêmes le pouvoir d'aller vous chercher, vous deſcendîtes pour nous trouver. Graces éternelles vous en ſoient à jamais rendues. Oui, mes Freres, l'ancienne Loi fait place à la Nouvelle; & ce n'eſt plus la crainte, mais l'amour qui conſtitue le caractere dominant du vrai Chrétien. Comment ne vous aimeroit-on pas, ô mon Dieu, après tout ce que vous faites en notre faveur? Que pouviez-vous nous donner de plus, que de vous donner vous-même? Il faut que l'homme ſoit bien ingrat, pour n'être pas pénétré d'un bienfait auſſi extraordinaire: n'en cherchons pas la cauſe ailleurs que dans nous-mêmes, c'eſt que plus touchés des biens de ce monde, que du bonheur éternel qui nous eſt réſervé, nous vivons d'une vie toute terreſtre; & que tout ce qui a rapport à la Religion, à ſes myſteres, à ſes fêtes, à ſes ſolemnités, nous devient abſolument indifférent.

O verbe incarné! Vous, la lumiere de nos eſprits, vous, par qui les ſiecles ont été faits, vous, enfin, notre eſpérance,

notre vie, notre ſalut, daignez nous faire part des fruits de votre Incarnation, ſi vous voulez que nous ſoyons animés de votre amour; vous ſeul pouvez nous donner ce qui nous manque pour aller à vous. Ce n'eſt que par un effet de votre miſéricorde, & par une grace toute-puiſſante que les Saints vous furent agréables, & qu'ils ſurent profiter du myſtere ineffable dont toute votre Egliſe s'occupe en ce jour.

Il n'y a rien, Chrétiens auditeurs, qui doive fixer notre attention & notre cœur, comme ce Myſtere qui, tout incompréhenſible qu'il eſt, rapproche de nous la Divinité, de maniere à nous en rendre participans: *Divinæ conſortes naturæ.* A la clarté qu'il répand ſur ceux qui le méditent, nous verrons que ce qui nous a occupé juſqu'à préſent, n'eſt qu'illuſion & chimere, & que nous avons été trop long-temps les victimes de nos paſſions & de nos ſens. Que la foi ſoit donc déſormais notre lumiere & notre guide: alors ſon flambeau, tout obſcur qu'il paroît, nous rendra viſible le myſtere de l'Incarnation, non pour le comprendre, mais pour l'adorer & nous convaincre de ſa vérité.

Faſſe le Ciel, que le Verbe incarné devienne déſormais notre voie, notre vie, notre vérité; qu'il naiſſe dans nos cœurs, comme il naquit aujourd'hui dans Béthléem, pour nous incorporer avec lui

même, & pour nous rendre heureux dans le temps, & dans l'éternité.

" Le monde m'eſt odieux, diſoit S. Ber-» nard, ſi je n'y vois pas Jeſus-Chriſt : ce langage doit être celui de tous les Chrétiens, qui ne ſont ſur terre que pour exprimer dans leurs mœurs celui qui les a rachetés. Jeſus-Chriſt eſt notre lumiere, notre paix, notre conſolation, en un mot, notre félicité. C'eſt ce que vous devez méditer ſérieuſement toute votre vie, & ſur-tout dans ce temps, particuliérement deſtiné à honorer la Nativité de Notre Seigneur.

Dieu de toute miſéricorde, déchirez les voiles impoſteurs qui nous empêchent de vous contempler ; faites que la nature entiere, dont vous êtes le principe & la vie, ne nous parle que de vous ; & que toutes les créatures ſoient autant de miroirs qui réfléchiſſent à nos yeux votre ſageſſe & votre bonté. Ne conſidérez en nous, que la reſſemblance de votre divin Fils naiſſant dans ce jour, pour expier nos fautes, & pour mériter notre pardon. Elevez nos ames juſqu'au ſanctuaire que vous habitez, en les dégageant de tous les objets terreſtres auxquels la concupiſcence nous attacha dès le moment que nous vîmes le jour.

Si notre naiſſance eſt ſemblable à celle de J. C. à cauſe de la foibleſſe & de l'humiliation qui les accompagnent toutes

deux, quelle différence, ſi l'on oſe les comparer dans leur principe & dans leur effet ! L'une eſt ſouillée par la tache du péché originel, & l'autre eſt auſſi pure que la ſainteté même : l'une n'apporte avec elle que des miſeres & des malheurs ; & l'autre eſt la ſource du bonheur des hommes.

Ces grandes vérités devant être l'aliment de vos eſprits, je vous exhorte à vous en nourrir continuellement, afin que paſſant dans votre ſubſtance, elles vous transforment en celui qui eſt venu nous ſauver, & pour qui nous devons reſpirer à jamais.

SECOND DISCOURS

POUR LA FÊTE DE NOEL.

Verbum caro factum eſt.

Le Verbe s'eſt fait chair. *S. Jean, ch. 1, v. 14.*

LE Myſtere ineffable, profond, & à jamais adorable, qui fait avec raiſon parmi les Chrétiens le jour le plus auguſte & le plus ſolemnel, nous donne, chers Auditeurs, la plus haute idée de l'Être ſuprême, en nous apprenant que les voies de Dieu ſont vraiment incompréhenſibles. En effet, quel eſt l'homme qui ne ſoit

atterré, à la vue de l'Incarnation ? quel eſt le mortel qui oſera en ſonder les abymes ? Si l'on ne peut fixer le ſoleil, qui n'eſt cependant qu'un ouvrage périſſable, il n'eſt donc pas étonnant qu'on ne puiſſe comprendre un Être éternel ; un Être qui, n'étant limité, ni par les eſpaces, ni pas les temps, ne dépend que de lui ſeul ; & qui, toujours immenſe, infini, n'a rien acquis par la création de ce vaſte Univers, & ne perdra rien quand il ſera détruit. Comment pourrai-je donc aujourd'hui, bonté toujours ancienne, & toujours nouvelle, parler de votre Verbe, qui, auſſi ancien que vous, quoique né de vous, eſt le caractere de votre ſubſtance, & la ſplendeur de votre gloire ?

Faites taire ici mes ſens, ô mon Dieu ; impoſez ſilence à ma raiſon altiere & préſomptueuſe ; élevez mon ame juſqu'à vous, pour que je tire de la plénitude même de vos lumieres quelques rayons, que je puiſſe faire retomber ſur mes Auditeurs, afin qu'ils connoiſſent celui que vous nous envoyez, celui qui étant notre voie, notre vérité, notre vie, doit nous ſervir ici-bas de nourriture & de flambeau.

Je ne vous demande point, Seigneur, cette éloquence qui flatte les oreilles & les eſprits : le ſujet qui nous occupe eſt trop grand par lui-même, pour employer un langage humain. On n'oſe en parler,

dans la crainte de ne pouvoir s'exprimer ; & lorſqu'on y penſe, on appréhende de n'avoir pas des idées dignes d'un Myſtere auſſi ſublime que profond.

Auſſi, mes Freres, négligerai-je les phraſes & les mots, pour vous dire tout ſimplement, que l'Incarnation eſt tout-à-la-fois, l'humiliation du Verbe, & l'exaltation de l'homme. Admirez ici, Chrétiens, la miſéricorde infinie du Fils de Dieu, qui s'aſſujettit au plus profond abaiſſement, pour nous élever ; qui ſe réduit à la plus affreuſe indigence, pour nous enrichir ; qui ſe ſoumet au plus dur eſclavage, pour nous délivrer. Cette matiere abſorbe tellement mes penſées, qu'il ne me reſte en partage qu'un étonnement qui me tranſporte & qui me ſaiſit. Il faudroit pouvoir ouvrir le ſein de Dieu même, le Sanctuaire éternel de la Divinité, perdre de vue tous les ſiecles & tous les eſpaces, ſe répandre dans cette immenſité, parcourir cette éternité purement intellectuelle, qui conſtituent l'eſſence de l'Être ſuprême, pour avoir une juſte idée de ſes perfections & de ſes grandeurs. Il faudroit enſuite retomber ſur la petiteſſe de notre être, ſur les miſeres de notre condition, ſur les horreurs de notre néant, afin de connoître le contraſte qui ſe trouve entre un Dieu qui remplit tout de lui-même, & qui ſe réduit à prendre la forme & la nature d'un eſclave.

Cieux, ſi je vous interroge ſur ce Myſtere, vous me répondez que le Tout-Puiſſant qui vous a créés, qui vous appuya ſur le vuide, & qui vous étendit comme un manteau, eſt vraiment incompréhenſible dans ſes ouvrages, comme dans ſes opérations & dans ſes voies. Intelligences céleſtes, Anges qui formez la cour de l'Eternel, ſi j'oſe vous demander comment le Tout-Puiſſant a pu prendre un corps ſemblable au nôtre; vous vous proſternez, vous adorez, & vous m'apprenez par cette action, que toute créature doit ſe taire en préſence du Créateur, & que la naiſſance de l'Homme-Dieu eſt un myſtere de foi, & non le ſujet d'une vaine curioſité.

Dieu qui ne pouvoit croître en s'élevant, augmente en quelque ſorte ſa gloire en s'abaiſſant. Quel ſpectacle! quand j'apperçois ſous les voiles d'une chair mortelle, & ſous les apparences d'un pain terreſtre, l'Eternel lui-même, qui ſe réduit à une eſpece d'anéantiſſement. C'eſt alors que toutes les facultés de mon ame ſont comme ſi elles n'étoient plus, & qu'il ne me reſte de toute mon exiſtence, qu'un tranſport d'admiration.

Mais quand je viens à réfléchir que ce prodige ineffable s'accomplit pour moi, mon cœur s'embraſe de l'amour le plus ardent. Car le Verbe éternel, mes Freres, ne ſemble ſe dépouiller de ſa divinité, que pour

pour diviniſer en quelque ſorte notre humanité. Il vient mêler ſon éternité à notre courte durée, pour nous faire vivre au-delà des temps ; il vient unir ſa toute-puiſſance à notre foibleſſe, pour nous rendre invincibles ; enfin, il deſcend juſqu'à nous, pour nous élever juſqu'à lui, & pour nous placer à la ſource de toutes les lumieres & de tous les tréſors.

Cela eſt ſi vrai, que nul mortel, avant l'Incarnation, ne put pénétrer dans les Cieux, & que l'homme, accablé ſous le poids de ſes miſeres, n'avoit que ce moyen pour en ſortir. A peine le Meſſie eſt-il annoncé, que la terre, quoique couverte de ronces & d'épines, à cauſe du péché d'Adam, treſſaillit d'alégreſſe & qu'on vit une nuée de Patriarches & de Prophetes, prédire par leurs paroles & par leurs actions, la venue du ſouverain Libérateur. Dès qu'il paroît, les hommes ſe voient comblés des plus grands biens ; les fleuves d'une grace toute-puiſſante & toute miraculeuſe, les inondent de toutes parts ; la ſplendeur même de Jeſus-Chriſt devient celle des vrais Chrétiens. On les apperçoit revêtus de l'éclat de la juſtice, & de la ſainteté : & juſque dans les cavernes les plus profondes, juſqu'aux extrêmités du monde, juſque ſur les échafauds, ils font rayonner la gloire du Verbe incarné. C'eſt pour lui qu'ils ſouffrent, c'eſt pour lui qu'ils meurent ; & par ce double ſacrifice,

ils nous apprennent que nous devons réellement nous immoler au ſervice de l'Homme-Dieu, vivre comme il a vécu, & deſirer au moins de mourir comme il eſt mort. Nous ne ſommes ſortis de l'eſclavage du péché, que pour être aſſujettis en tout à la volonté de notre Libérateur. Car il ne nous a élevé au rang de ſes amis, de ſes freres, de ſes co-héritiers, qu'aux conditions d'accomplir en nous ce qui manquoit à ſa paſſion: *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti, in carne mea* (1).

C'eſt à vous, Myſtere ineffable, dont l'Egliſe nous retrace aujourd'hui la mémoire; c'eſt à vous que nous devons le bonheur inappréciable de notre délivrance & de notre élévation. Par vous nous ne ſommes plus ſous une loi de crainte & de terreur, mais ſous une loi d'amour; par vous, nous avons un interceſſeur tout-puiſſant auprès de Dieu, qui ſollicite continuellement notre converſion; par vous, nous devenons des tabernacles vivans, où Jeſus-Chriſt repoſe, & où il opere les plus grands miracles en notre faveur.

Faites, ô Verbe incarné, que nos adorations dans ces jours de ſalut & de bénédiction, ne ſoient pas ſimplement ex-

(1) J'accomplis dans ma chair ce qui reſte à ſouffrir à Jeſus-Chriſt.

térieures & paſſageres ; mais que ſemblables à celles des Bergers & des Mages, elles établiſſent pour jamais dans nos cœurs le regne de Jeſus-Chriſt, en qui nous avons le ſalut & la vie, & par qui ſeul nous pouvons les mériter. *Ainſi ſoit-il.*

PANÉGYRIQUE

De Ste REPARATE, *Vierge & Martyre.*

GENEALOGIES profanes, qui nourriſſez l'orgueil des mortels, naiſſances chimériques qui faites oublier le limon dont nous avons été tirés, & la tache originelle qui ſouilla notre ame dès le moment de notre conception ; vous ne viendrez point ici ternir l'éloge que je conſacre à la vérité. Tout ce qui tient à la terre, ne doit point entrer dans le Panégyrique d'un perſonnage tout céleſte ; le monde n'a rien de commun avec la ſainteté.

Il n'en eſt pas des Héros du Chriſtianiſme comme des Grands de l'univers : c'eſt dans le ſein de Dieu que naiſſent les élus. C'eſt-là que l'Eternel ébauche lui-même les grands modeles qu'il doit offrir à la terre, pour que nous les imitions ; qu'il forme & qu'il prépare ces ames ſublimes, qui, de ſiecle en ſiecle,

viennent éclairer le monde & l'édifier : & que, ſous le ſceau de la juſtice & de la miſéricorde, il tient en dépôt la ſource de toutes les graces, le germe de toutes les vertus, pour former, au beſoin, des Apôtres, des Martyrs, des Docteurs, des Anachoretes ; c'eſt-là enfin, Chrétiens auditeurs, qu'il prit plaiſir à créer ſainte Réparate, votre illuſtre patrone, à l'enrichir des dons les plus précieux, & à en faire un vaſe d'honneur & de prédilection.

Diſparoiſſez, hiſtoire profane, vous qui n'avez que de fauſſes vertus à nous préſenter ; vous dont les héros, mille fois moins dignes d'éloges que de commiſération, n'eurent pour principe de leurs exploits, qu'un mépriſable orgueil ; vous, ſur qui les Savans ne répandirent que des lueurs incertaines, capables d'égarer.

C'eſt ſur l'hiſtoire de l'Egliſe qu'il faut appliquer nos regards, ſi nous voulons appercevoir des lumieres ſans nuages, des vertus ſans fard ; cette hiſtoire, dont la ſucceſſion non interrompue des faits les plus mémorables, & les plus dignes de notre imitation, reſſemble à la continuité de ces jours ſereins, qui dans le temps de la plus riante ſaiſon, nous charment par leur pureté & par leur éclat.

Telles furent les excellentes qualités, les ſublimes actions de l'illuſtre Réparate, toujours au deſſous de tout le monde, par

ſa profonde humilité ; toujours au deſſus des créatures par ſa magnanimité ; toujours dénuée des richeſſes de la terre ; toujours riche des tréſors du Ciel ; toujours courageuſe au milieu des plus grands combats ; toujours victorieuſe des ſens, des paſſions, des tyrans ; elle parut plutôt un Ange, qu'un être mortel ; elle n'eut un corps que pour le ſpiritualiſer, une ame que pour la diviniſer.

Vous apperceviez ce ſpectacle, ô mon Dieu ! comme l'ouvrage de votre grace ; car c'eſt vous qui dirigez les pieds de vos ſerviteurs lorſqu'ils courent dans le chemin de la vertu ; qui déliez leurs langues, quand ils béniſſent votre ſaint Nom ; qui ouvrez leurs mains, lorſqu'ils répandent des aumônes ; qui rempliſſez enfin leurs cœurs de vous-même quand ils ſe conſument des ardeurs de la charité, & qu'ils ſe livrent, ſans pâlir, comme cette grande Sainte, à toute la fureur des bourreaux, & à toute l'horreur des tourmens.

Mais, comment, moi qui n'ai d'autre mérite que le ſimple deſir de pouvoir imiter les Saints, oſerai-je vous entretenir d'une ame toute céleſte, dont la ſociété fut toujours avec Dieu, & qui ſoupira toute ſa vie, pour ne poſſéder que lui ſeul ?

Cependant, pour ne pas tromper votre attente, & pour ſeconder votre zele dans ce jour ſolennel qui nous raſſemble, je

vous ferai voir que votre illuſtre Patrone, après avoir obtenu les plus grandes faveurs du ciel, mérite les plus grands honneurs ſur la terre, & que ſes vertus ne ſerviront qu'à nous condamner, ſi nous n'avons ſoin de les imiter.

Eſprit-Saint, je ne puis ni commencer, ni achever un tel tableau, ſi vous n'en tracez vous-même le deſſein, ſi vous ne conduiſez vous-même la main & le pinceau qui doivent l'exécuter. Les paroles de tout Miniſtre évangélique ne ſont que des ſons, ſi vous ne les rendez efficaces; & toute l'éloquence humaine, qu'une ſtérile abondance de mots, ſi vous ne la féconde z, & ſi vous ne la vivifiez. O vous qui inſpirez les Prophetes, & qui conduiſez la langue des Orateurs ſacrés, je vous demande cette grace, au nom de la plus excellente créature, au nom de Marie, dont l'interceſſion eſt ſi puiſſante auprès de Dieu.

Premiere Partie.

La Religion, vraiment incompatible avec tout ce qui eſt terreſtre & charnel, ne connoît de richeſſes & de grandeurs, que celles qui ſont toutes ſpirituelles, & qui n'ont que Dieu lui-même pour objet. De-là vient que la nature eſt toujours en contradiction avec la grace, & que les deſirs des Chrétiens n'ont nul rapport avec ceux des mondains,

Réparate en fut un exemple frappant : étrangere à ſa famille ſur la terre, elle n'exiſta que pour détromper les hommes, & pour leur apprendre qu'il n'y a rien de deſirable, rien de grand, ni de parfait que les tréſors de la grace.

Ah ! s'il étoit poſſible d'évoquer ici les ames de tous ceux qui la connurent, & qui vécurent avec elle, ce ſeroit autant de témoins qui vous apprendroient que ſon eſprit fut toujours attaché à celui de la Religion, que ſon cœur fut toujours uni à celui de Jeſus-Chriſt, & que toute ſa perſonne fut la plus vive expreſſion de la charité : on eût dit qu'elle n'exiſtoit que par cette vertu.

Ainſi, ne vous étonnez pas ſi l'univers n'étoit à ſes yeux qu'un grain de ſable, dont les vents ſe jouent à leur gré ; s'il falloit à l'immenſité de ſes deſirs un monde tout intellectuel & tout divin, pour les contenter ; ſi ſa commiſération s'étendoit ſur tous les hommes, ſans en excepter un ſeul.

En vain on lui propoſe des établiſſemens, on lui étale des richeſſes, on lui montre la gloire de ce monde avec tout ſon éclat : tout ce qui n'eſt point Dieu ne peut la fixer ; elle n'apperçoit que ſa providence ; elle n'entend que ſa voix ; & en cela, mes Freres, elle nous reproche de la maniere la plus forte notre malheureuſe indifférence pour les biens

céleſtes : car hélas ! vous le ſavez, preſque toutes nos affections ſont purement charnelles; & s'il nous arrive d'invoquer Dieu, ce n'eſt ſouvent que par routine, & non par amour. Nous éloignons de nous le plus qu'il eſt poſſible, cet Etre ſuprême, en qui nous reſpirons, & par qui nous exiſtons, en courant avec impétuoſité vers les objets qu'il défend, en nous faiſant autant de dieux qu'il y a de créatures, & en ne penſant point au Créateur.

Que ne puis-je vous déployer ici les richeſſes infinies dont ce Dieu, que vous oubliez, eſt le diſpenſateur ; vous détailler les conſolations immenſes qu'il donne à ſes Elus, vous montrer tous les biens dont il eſt la plénitude & la ſource ; alors vous connoîtriez qu'il n'y a de bonheur qu'à le ſervir avec fidélité.

L'homme deſcend d'abyme en abyme, dit S. Auguſtin, quand il s'écarte du vrai Dieu ; ſes lumieres ne ſont plus que ténebres, ſa vie qu'une véritable mort, ſon exiſtence qu'un néant.

Votre glorieuſe Patrone en fut ſi fortement convaincue, qu'elle s'appliqua à pénétrer de ces grandes vérités tous ceux qui l'approchoient. On ne pouvoit l'aborder ſans s'édifier & ſe pénétrer de ſa piété, ſans reconnoître que Dieu étoit vraiment l'élément de ſon eſprit & de ſon cœur.

Que ne vivez-vous encore, ô bienheureuſe Sainte, & ſur-tout dans ce ſiecle

corrompu, où Dieu lui-même ne ſemble plus qu'un Être idéal; vous ranimeriez la foi, preſqu'entiérement éteinte, & l'on verroit les beaux âges de l'Egliſe ſe renouveller. On iroit avec empreſſement vous entendre; & quels efforts ne feroit-on pas pour imiter des exemples auſſi perſuaſifs que les vôtres!

Cependant, mes Freres, ſi vous aviez de la foi, vous enviſageriez votre glorieuſe Patrone, comme toujours vivante; vous ſeriez convaincus que tous ces Saints qui paſſent ſucceſſivement dans ce monde pour le purifier & pour l'édifier, ſont toujours préſens devant Dieu, toujours prêts à vous ſecourir, quand on les invoque avec un cœur contrit & humilié.

C'eſt par leurs ſuffrages que les éclairs perdent leur activité; que les foudres s'éteignent dans la main de l'Éternel, que nos maux ne parviennent point à leur comble, & qu'il nous reſte encore l'eſpérance de revenir ſincérement à Dieu.

L'honneur que nous rendons aux Saints, n'eſt point une ſtérile apothéoſe ſemblable à celle des Païens. Nous ſommes aſſurés, ſur le témoignage de l'Egliſe, qui ne peut nous tromper, que leur interceſſion eſt une ſource de graces pour tous ceux qui y ont recours. Eh! comment ne ſeroient-ils pas puiſſans, comment ne ſeroient-ils pas bienfaiſans, eux qui diviniſés en Jeſus-Chriſt même, participent d'une ma-

niere ineffable à ſon pouvoir & à ſa bonté ? Il eſt une vigne féconde dont ils ſont les branches, un arbre de vie dont ils ſont les rameaux, & dont ils reçoivent la nourriture & la vigueur.

Ce n'eſt donc qu'en Jeſus-Chriſt qu'il faut conſidérer votre illuſtre Patrone, ſi l'on veut la trouver toute-puiſſante, & recourir à ſa médiation, ſans compromettre celle du Rédempteur par excellence. Quelle perſpective aux yeux de la Foi, qu'un Etre immenſe, éternel, infini, qui s'identifie avec les Elus de tous les temps, pour les faire vivre à jamais d'une vie toute miraculeuſe & toute divine, pour les montrer un jour, à la face de toute la terre, rayonnans de gloire & de majeſté !

C'eſt alors que vous verrez cette Protectrice même que vous invoquez ſolemnellement aujourd'hui, s'élever contre vous, ſi vous ne faites pas vos efforts pour imiter ſes vertus. Mais n'obſcurciſſons point la gloire d'un ſi grand jour, par des réflexions affligeantes. J'aime à me perſuader, d'après les excellentes qualités qui vous caractériſent, que vous vous rendrez dignes de l'interceſſion de la Bienheureuſe Réparate, & que plus vous avancerez en âge, & plus vous travaillerez à imiter ſon amour pour la pénitence.

Il n'y a que ce moyen d'implorer utile-

ment le ſecours des Saints ; car ce ne ſont ni les louanges qu'on leur prodigue, ni un éloge comme celui que je prononce, qui peuvent les glorifier : la ſeule imitation de leurs vertus eſt le panégyrique qui leur ſoit agréable ; autrement, ils reſſembleroient aux Grands de la terre, qui n'aiment à ſe repaître que d'un vain encens, ſans faire attention comment il leur eſt offert. Si je ne ſuis pas ici l'hiſtoire de la Sainte que nous célébrons, c'eſt dans la crainte de mettre ſous vos yeux, des faits qui ne ſont point aſſez prouvés. On n'honora jamais la vérité par des menſonges. La Religion n'a beſoin, ni de fauſſes légendes, ni de ſuppoſitions ; & il ſuffit de ſavoir que c'eſt l'eſprit de pénitence, & l'amour de Dieu qui ſanctifierent votre glorieuſe Patrone, pour que vous ſoyez inſtruits & édifiés.

Dieu fit un ſanctuaire de ſon cœur, pour y dépoſer toutes ſes richeſſes ; & dès-lors une force vraiment céleſte s'empara de ſon ame ; & on la vit pleine d'un courage héroïque, braver la fureur des tyrans qui vouloient corrompre ſa Religion.

Dieu l'a deſtinée de toute éternité à ſervir de ſpectacle aux anges & aux hommes, par la grandeur de ſa foi ; & pour obéir à ſes décrets, dans les tranſports d'une joie inexprimable & d'un amour tout divin, elle brûle de mêler ſon ſang

avec celui de Jeſus-Chriſt même, afin de régner éternellement avec lui. La nature vaincue s'étonne de ſon courage, & n'a pas le temps de ſe plaindre & de parler. Le corps de notre illuſtre Sainte s'unit parfaitement à ſon ame, & il gémit, pour ainſi dire, de n'avoir pas la faculté de deſirer la gloire du martyre. Enfin, elle arrive au lieu de ſon ſacrifice, elle embraſſe l'échafaud où elle doit être immolée, elle baiſe affectueuſement le glaive qui va lui ôter la vie. Déja elle a reçu le dernier coup; & tandis que ſon corps eſt étendu ſur la terre, l'ame s'envole dans le ciel pour y vivre à jamais. Identifiée avec Jeſus-Chriſt, bienheureuſe Sainte, obtenez-nous de Dieu, quoiqu'indignes de ſouffrir le Martyre pour conquérir le Ciel, de faire au moins le ſacrifice de nos ſens & de nos paſſions, & d'aimer la pénitence & ſes ſaintes auſtérités: obtenez-nous par le ſecours des mérites de Jeſus-Chriſt, de pouvoir imiter votre zele pour la Religion, votre charité pour le prochain, enfin votre exemple en toutes choſes. Nous promettons aujourd'hui à Dieu qui nous voit, & qui nous entend, de faire tous nos efforts pour ne pas donner dans les illuſions du malin eſprit, & de ſupporter avec patience & réſignation, tous les mots de ce monde trompeur.

La ſeconde Partie manque.

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé en 1741, *au Chapitre Général des Freres Mineurs Conventuels, par le R. P.* GANGANELLI, *à la louange de* BENOIT XIV, *qui y préſida.*

TRÈS-SAINT PERE,

QUAND je conſidere la ſuprême dignité dont vous êtes revêtu, les belles actions dont vous êtes environné, la multitude de bienfaits que vous ne ceſſez de répandre, la gloire enfin dont vous jouiſſez, qui brille autant que votre diadême, & qui vous aſſure l'immortalité; j'avoue que je n'oſe proférer une ſeule parole, & que j'aimerois beaucoup mieux conſerver dans mon cœur tout ce que ces grands objets ſont capables d'inſpirer, que de produire au dehors la maniere dont j'en ſuis affecté.

Ma crainte augmente bien davantage, lorſque je fais attention, que tout ce que je pourrois dire deviendra bientôt public, dans une Ville qu'il eſt très-difficile de contenter; & qui, ayant vu, pour ainſi dire, naître & ſe perfectionner dans ſon ſein la véritable éloquence, regarde avec une eſpece de dédain, un panégyrique qui ſort de

l'obſcurité du cloître, & qu'elle jugera d'autant plus médiocre, qu'il ne répondra point aux grands ſentimens qu'elle éprouve pour le plus grand des Pontifes.

Comment ai-je été choiſi de préférence, après que tant de perſonnages célebres, des différens Ordres Religieux, ont employé les plus ſublimes penſées, ainſi que les plus riches expreſſions, & avec le plus grand ſuccès, Très-Saint Pere, pour vous exprimer tout leur amour & toute leur admiration!

Au reſte, je ne prétends point fixer ici le ſoleil; & quoique j'aie été découragé, en me rappellant les difficultés que j'éprouvai autrefois, lorſqu'il me fallut rendre des hommages publics à un Prince de l'Egliſe (1), je n'ai pu me refuſer aux deſirs de mon Supérieur Général, qui a cru devoir ſe ſervir de mon organe pour célébrer une infinité de bienfaits répandus par l'immortel Benoît XIV, ſur ſon Ordre & ſur ſa perſonne. Sa vive reconnoiſſance ne pouvoit plus ſe contenir, il falloit qu'elle éclatât en actions de graces; & tout ce qu'on pourra lui reprocher, c'eſt d'avoir choiſi pour ſon interprete, un homme encore tout couvert de la

(1) Le P. *Ganganelli* parle du Panégyrique du Cardinal *Stampa*, qu'il fut chargé de prononcer à Milan quelques années auparavant.

pouſſiere des claſſes, & qui n'a, ni l'uſage, ni les talens pour parler en préſence des Souverains Pontifes.

Mais il eſt du devoir d'un Religieux d'obéir; & plutôt que de manquer à une telle obligation, je m'expoſe à devenir l'objet de la cenſure de ces hommes qui, ſelon les paroles de Ciceron, s'érigent en critiques au milieu des cercles & des feſtins.

Mais banniſſons toute crainte; & entraînés par la fécondité du ſujet, ne nous occupons plus que de la gloire & du plaiſir de célébrer la nobleſſe, la ſcience, la ſageſſe, la généroſité, le génie du grand Pontife, qui daigne être aujourd'hui parmi nous, comme un d'entre nous.

Si je ne mets point dans cet éloge la grandeur qu'il mérite, j'emploierai du moins toutes mes forces, pour prouver le deſir que j'ai de le rendre tel qu'il doit être. Mais comme je ne puis ſortir des bornes qui me ſont preſcrites, je m'appliquerai beaucoup moins, Très-Saint Pere, à préconiſer la réputation immenſe que vous vous êtes acquiſe, par vos Ouvrages immortels dans l'Egliſe, comme dans la République des Lettres, qu'à rappeller les bienfaits dont vous nous avez ſi ſouvent & ſi magnifiquement enrichis, & auxquels vous mettez le combie, en daignant préſider à une aſſemblée générale

de notre Ordre, avec un amour & un zele vraiment paternels.

Si, comme dit Xenophon, on ne doit pas meſurer un bienfait, par ce qu'il eſt en lui-même, mais par la dignité de celui dont il émane, je dois particuliérement m'occuper de ce grand objet.

Faſſe le Ciel, que ce diſcours réponde aux vertus & aux libéralités de l'immortel Lambertini, & à toute l'étendue de notre reconnoiſſance ! Toutes les fois que j'ai réfléchi ſur l'ancienne ſplendeur des Congrégations Religieuſes, auxquelles ni la ſucceſſion des ſiecles, ni les révolutions des temps n'ont pu ôter leur éclat, je me ſuis élevé juſqu'à l'Être ſuprême, comme à la premiere ſource de cette glorieuſe prérogative. C'eſt lui ſeul que j'ai entrevu, dans l'honneur que s'eſt acquis l'Ordre de S. François, en produiſant un Paravinus, dont le mérite extraordinaire n'a pu, malgré la caducité des choſes humaines, ni s'altérer, ni vieillir : en mettant au jour un Bonaventure, dont la merveilleuſe douceur répondit à l'élocution, & qui, par l'excellence & la profondeur de ſes connoiſſances, mérita d'être appellé le Docteur Séraphique ; en formant un Sixte-Quint, dont la mémoire ſurvit à toutes les générations, comme celle d'un Prince qui eût gouverné le monde entier, avec autant de ſagacité que de fermeté ; en peuplant enfin les dif-

férens Royaumes d'une multitude de perſonnages illuſtres, auſſi recommandables par leur ſcience, que par leur ſageſſe. Mais ce qui acheve d'honorer notre Ordre, c'eſt, ô Très-Saint Pere, l'empreſſement avec lequel vous avez daigné venir préſider à cette aſſemblée, & nous dire avec des paroles dignes d'être écrites en lettres d'or : *que malgré les affaires & les embarras, dont un Souverain Pontife eſt continuellement accablé, vous vous rendriez à nos deſirs, afin de vous occuper de nos avantages & de notre tranquillité.*

Il n'y a pas de plus grands bienfaits, que l'affection d'un Prince qui ne cherche qu'à manifeſter ſes libéralités ; alors les Sujets pénétrés de reconnoiſſance pour le paſſé, ſont encouragés par l'eſpoir d'un heureux avenir.

C'eſt ainſi, Très-Saint Pere, que vous vous êtes ſignalé à notre égard, & d'une maniere d'autant plus éclatante, que pour vous donner à nous, vous vous arrachez aux occupations les plus importantes.

A peine avez-vous été reconnu pour Souverain Pontife, que vous nous avez témoigné le deſir que vous aviez de préſider à notre aſſemblée, & que, malgré votre empreſſement à vous y rendre, vous avez daigné vous prêter à nos délais, ſans vouloir rien précipiter, & ſans changer vos bonnes intentions pour nous. Bonté mémorable, dont nous connoiſſons tout

le prix, & que nous ne pourrons jamais oublier !

Que ne dirois-je point ici de l'attention avec laquelle vous avez vous-même prévenu nos vœux, en traitant nos propres affaires comme ſi elles vous étoient perſonnelles, & en préférant à tous les autres Chapitres, celui de notre Ordre, pour l'honorer de votre auguſte préſence. Ce qui nous rend encore plus reconnoiſſans, c'eſt que vous y paroiſſez dans tout l'éclat de la majeſté Pontificale, & avec une tendreſſe qui n'a pas d'exemple. En effet, afin de nous preſſer, pour ainſi dire, entre vos bras paternels, & nous réjouir de votre préſence, vous conſentez à ſuſpendre les affaires les plus importantes, & à nous donner une partie de votre temps précieux.

Quel triomphe pour l'ordre de S. François, qui a le bonheur de voir dans ſon ſein, en qualité de ſpectateur, de Préſident & de Pere, un Souverain Pontife qui donne un nouvel éclat à la tiare, par la nobleſſe de ſes Ancêtres, dont quelques-uns ſont inſcrits au catalogue des Saints, & ſur-tout par ſes propres vertus !

Comment en faire l'énumération ? Que de veilles paſſées dans l'étude ! que de travaux apoſtoliques, que d'ouvrages lumineux ! Dès le temps même que Lambertini prenoit ſes grades, on ne trouvoit point d'Étudiant qu'on pût lui com-

parer, tant il étoit ſupérieur à tous ſes condiſciples, tant ſon génie l'élevoit au deſſus de tous les autres.

Auſſi méritâtes-vous, Très-Saint Pere, l'eſtime de Clément XI, qui, parfaitement habile à diſcerner les talens & les vertus, ſut apprécier les vôtres, & à qui vous témoignâtes une reconnoiſſance éternelle, en lui dédiant un ouvrage immortel. Tout le monde ſait combien Benoît XIII, ce ſaint Pontife, vous affectionna, & l'honneur qu'il fit au Sacré College, ainſi qu'à lui-même, en vous décorant de la pourpre Romaine. C'étoit dans le temps que la Religion ſe félicitoit déja de trouver en vous un modele, la Science un maître, la Littérature un Juge, Bologne un Citoyen & un Protecteur; en un mot, l'Univers un prodige.

Auſſi n'a-t-on pas attribué aux jeux de la fortune, la haute élévation à laquelle vous êtes parvenu; mais à vos ſublimes & rares qualités qui vous en rendoient digne, & qui vous font comparer à l'aſtre du jour, dont la bienfaiſance égale la clarté.

Vous dédommagez le monde entier, Très-Saint Pere, du malheur qu'il éprouve, en voyant tous les jours monter aux dignités, des hommes, auſſi ineptes que dépourvus de vertus; hommes qu'on peut comparer à ces vapeurs que le ſoleil éleve, & qui ne cauſent que de

l'obſcurité ; & dont Boëce diſoit qu'ils couvrent de déshonneur les dignités auxquelles ils parviennent. Plût au ciel qu'on cherchât les hommes pour les grandeurs, & non les grandeurs pour les hommes !

Mais après avoir effleuré les merveilleuſes qualités qui vous ont placé ſur le trône Pontifical, qu'il me ſoit permis, Très-Saint Pere, de retracer ici la joie que répandit ce grand événement dans cette Ville, & dans toute l'Égliſe.

Je me le rappelle ce jour heureux & à jamais mémorable où nous apprîmes votre exaltation. Une joie générale ſe peignoit ſur tous les viſages ; on liſoit dans tous les yeux ce qui ſe paſſoit dans tous les cœurs. L'alégreſſe qui ne pouvoit s'y tenir plus long-temps renfermée, cherchoit, en éclatant de toutes parts, à faire comprendre qu'elle n'avoit jamais eu d'occaſion plus favorable de ſe manifeſter. Ce fut alors que le nom de Lambertini volant de bouche en bouche, excita les plus heureuſes ſenſations, & qu'on ne s'apperçut point que la nuit ſuccédoit au jour, tant les feux que la joie publique avoit allumés, étoient brillans & multipliés.

Quel mouvement, quel tableau, que cette multitude innombrable de ſpectateurs qui accouroient en foule pour voir conſacrer le Pontife le plus vénérable & le plus aimé ! Nous vîmes alors les mai-

ſons prêtes à crouler, ſous le poids de ceux qui s'attroupoient juſque ſur les toits. Il n'y avoit pas un ſeul eſpace qui n'y fût occupé, & qui, peu aſſuré, chancelant, & allant en pente, ne mît ceux qui s'y étoient expoſés, au riſque de tomber & d'être écraſés. Toutes les rues étoient remplies; le Vatican lui-même étoit trop étroit; & preſque perſonne n'auroit ſatisfait ſa curioſité ſans les pénibles efforts des gardes que l'on craignoit à chaque inſtant de voir enſevelis ſous la foule qu'ils vouloient contenir.

Aucun âge ne put tenir au deſir qu'on avoit de jouir du ſpectacle d'un pareil triomphe. Les enfans ſe précipitoient pour vous appercevoir les premiers; les jeunes-gens pour vous montrer, les vieillards pour vous admirer, les étrangers pour vous connoître; & les malades même, indociles aux ordres des Médecins, ſe traînerent, comme ſi en vous voyant, ils euſſent été aſſurés de recouvrer la ſanté. Auſſi entendoit-on les uns dire hautement qu'ils avoient aſſez vécu, puiſqu'ils vous avoient vu; & aux autres que c'étoit de ce moment qu'il falloit deſirer de vivre.

L'alégreſſe, ſemblable à des flammes rapides, mais inégales dans leur mouvement & leurs ondulations, ſembloit quelquefois ſe ralentir pour ſe reproduire enſuite avec plus d'éclat; & ſi par intervalles

on ceſſoit d'applaudir, c'eſt qu'on cherchoit à rendre les applaudiſſemens dignes des vertus de Benoît XIV. Les meres ſe félicitoient de leur fécondité, en voyant avec joie ſous quel Prince & avec quel Pere auroient à vivre les citoyens & les hommes qu'elles mettroient au monde.

Rome, tu contemplois ce ſpectacle du haut de tes ſuperbes collines, & tu ſemblois t'élever encore plus par la joie qui te tranſportoit, que par la magnifique prérogative qui te rend la Métropole du monde entier. Tu eſpérois dans ce moment d'alégreſſe & de paix, recouvrer ce qui t'a été enlevé dans différens ſiecles, par la diſſention des Grands; & tu prévis dès-lors que la concorde qui s'étoit ſouvent altérée, ſeroit rétablie; & que ſi les diverſes Nations ne s'accordoient pas à te reconnoître pour le centre de la vraie Religion, elles s'uniroient au moins pour bénir, & pour admirer ſon nouveau Chef.

Il étoit juſte que la dignité Pontificale, qui ne vous donnoit, ni la diſtinction de la naiſſance, ni les qualités du cœur, ni les avantages de l'eſprit, ni la renommée dont vous jouiſſez dans la République des Lettres, ni toutes les vertus que vous poſſédez, vous procurât de tels honneurs; & que votre exaltation devînt une époque de gloire & d'alégreſſe pour l'univers entier.

Il n'y avoit que le rang de Souverain Pontife qui pût vous convenir, tout autre vous déplaçoit ; & vous nous en donnez, Très-Saint Pere, une preuve bien authentique, en daignant deſcendre juſqu'à nous avec tant de bonté. C'eſt une faveur dont chaque Province, chaque Royaume, enfin le monde entier ſe glorifieroit ; & c'eſt un acte d'humilité qui, en même temps qu'il releve notre Ordre avec le plus grand éclat, donne un nouveau luſtre à vos éminentes vertus.

Que cette époque eſt glorieuſe pour nous ! que la joie qu'elle nous cauſe eſt vive & ſera durable ! Vous avez dû vous en appercevoir, Très-Saint Pere, dans ce moment où nos députés de France, d'Eſpagne, de Pologne, d'Allemagne, enfin de toutes les contrées de l'Univers eurent le bonheur de vous être préſentés. On eût dit que tout ce qui les environnoit, même les choſes inanimées, prenoient part à leur alégreſſe ; c'eſt alors que chacun d'eux s'écria : Voyage heureux ! combien ne ſommes-nous pas dédommagés de nos peines & de nos travaux : de quelles faveurs ne ſommes-nous pas témoins ! que de grandes choſes nous ſont préparées ! que de merveilles nous aurons à raconter à nos Concitoyens ! Quand nous ſerons de retour dans notre patrie, quelle ſera la foule, & quel ſera le ſilence des auditeurs, quand nous leur

dirons : Oui, nous l'avons vu lui-même, cet homme admirable, ce Pape ſi chéri ; & nous avons eu le bonheur de le contempler, comme notre Préſident, comme notre Pere !

O mon Ordre ! eſtime, ſi tu peux, un ſi grand bienfait.

Tu aimois à te rappeller avec complaiſance, que pluſieurs illuſtres Pontifes avoient préſidé à tes aſſemblées, que des Rois les avoient auſſi honoré de leur auguſte préſence : car à peine ſorti de ton berceau, tu vis Grégoire IX, de l'ancienne & illuſtre famille des Contis, préſider ſucceſſivement à l'élection de quatre Généraux ; Innocent IV, aux aſſemblées de Gênes & d'Avignon ; Alexandre IV ſe trouver à celle où fut élu Général S. Bonaventure, ce grand perſonnage, auſſi utile à toute l'Egliſe, qu'aux Religieux de S. François.

Tu ne peux oublier le nombreux Chapitre général de Rieti, où Nicolas IV, où pluſieurs Cardinaux, où Charles II lui-même, Roi de Sicile, & la Reine Marie, voulurent bien ſe rendre ; ni l'aſſemblée d'Anagni, où parut la bienveillance de Boniface VIII, & où, ſuivant ſes deſirs, il vit élire pour Général le Cardinal Minius de Piſe.

Tu prends un nouveau plaiſir à rappeller en ta mémoire le Chapitre général de Mantoue, préſidé par Martin V, Prince

iſſu

iſſu de la famille des Colonna ; & l'élection d'un Général à Barcelone, où Pierre, Roi d'Arragon aſſiſta.

Enfin, tu peux te vanter d'avoir eu à Naples, pour ſpectateur de tes aſſemblées, le Roi Ruper avec la Reine Sencia ; & que Nicolas V, le Mécene des Gens de Lettres, que Sixte IV, qui étoit un de tes enfans, & Benoît XIII, de l'Ordre illuſtre des Freres Prêcheurs, préſiderent à tes Chapitres généraux.

Mais, malgré tous ces glorieux avantages qui t'immortaliſent, celui de poſſéder Benoît XIV, aujourd'hui dans ton ſein, eſt infiniment plus précieux ; en ce qu'il a daigné s'inviter lui-même à cette aſſemblée ; qu'il a déclaré par ſa propre bouche, le deſirer ardemment, afin de nous donner toutes les conſolations & tous les ſecours dont nous pouvions avoir beſoin.

Si les Princes, à cauſe de leur dignité, ne peuvent trouver de retraite, ni fuir le public ; ſi tous les endroits où ils s'arrêtent, l'intérieur même de leurs palais, ſont expoſés à tous les regards ; ſi, à l'exaltation d'un Pape, les uns ſont tourmentés par la crainte de perdre leurs places, ou de n'en point obtenir, & ſi les autres conçoivent un ferme eſpoir de les conſerver ou d'en acquérir ; ſi enfin, un Corps, quel qu'il puiſſe être, eſt expoſé aux éloges ou aux mépris, ſuivant que le Souve-

rain en paroît ſatisfait ou mécontent ; quelle conſidération, Très-Saint Pere, ne vont pas faire rejaillir ſur nous la faveur dont vous nous honorez aujourd'hui en paroiſſant parmi nous, & la bienveillance diſtinguée que vous nous témoignez !

Bien-loin que votre ancien zele pour nous ait été altéré ou éteint par votre nouvelle & ſuprême dignité, il a au contraire éclaté plus que jamais, d'une maniere ſi ſupérieure à nos idées, & telle que nous n'oſions pas nous en flatter.

La reconnoiſſance qu'on vous doit, ne commence pas ſeulement à l'époque de vos bienfaits ; mais du moment même où vous les promettez, parce qu'ils nous ſont dès-lors vraiment aſſurés. Auſſi l'Ordre dont je ſuis l'organe fait-il remonter la bienveillance que vous nous accordez aujourd'hui, au jour heureux où vous daignâtes nous aſſurer que vous nous gratifieriez d'une pareille faveur.

Et quelle faveur ! ſes affaires rétablies, ſes enfans conſolés, & ſa gloire plus éclatante que jamais ; la préſence de Lambertini, lui méritant l'attachement & l'eſtime de tous les Citoyens. Que pouvoit-il ambitionner de plus ?

Mais ce qui excite nos raviſſemens, c'eſt la modération avec laquelle, ô Saint Pere, vous daignez nous préſider, vous contentant d'indiquer celui que vous de-

ſirez pour Général, ſans contraindre nos volontés.

Auſſi, comme vos vues embraſſent l'avenir & le préſent, & que les deſirs d'un Pontife qui ne veut que le bien, & qui n'aime que le vrai, ſont des ordres impoſans, nous n'avons pas héſité à régler notre choix ſur celui de votre Sainteté; d'autant mieux que la bienveillance que vous nous témoignez, eſt une ſuite de celle dont votre illuſtre famille nous honora, dès le moment même de notre création.

Je parle ici de faits conſignés de la maniere la plus authentique & la plus ſolemnelle, & dont on voit la preuve ſur une pierre gravée du temps de S. François même, où il eſt atteſté que la peſte exerçant les plus terribles ravages dans la ville de Bologne, & ayant enlevé toute la famille Lambertini, il n'en reſta qu'un ſeul rejeton, qu'on dut aux prieres efficaces de notre glorieux Fondateur.

Monument précieux que j'admirai, lorſque je profeſſois à Bologne, & que j'ai fait apporter en cette Ville, comme ſi j'avois dès-lors prévu que j'aurois occaſion d'en parler dans la conjoncture préſente. Époque précieuſe, que nous n'oublierons jamais, & qui, aſſurant la conſervation de votre illuſtre Maiſon, à la priere de François d'Aſſiſe, nous a procuré par la ſucceſſion des temps, le plus

ſavant des Pontifes, & le plus zélé pour notre Ordre.

Pardonnez, Très-Saint Pere, ſi ce Diſcours ne répond, ni à l'éclat de vos vertus, ni à l'immenſité de vos bienfaits; mais qui pourroit vous louer dignement, même parmi les Orateurs les plus éloquens & les plus ſublimes?

Malgré ma ſtérilité, je croirai avoir rempli mon objet, ſi j'ai parlé d'une maniere qui put être agréable à votre Sainteté. Mais ce qui nous intéreſſe beaucoup plus que l'honneur d'avoir compoſé un magnifique Diſcours, c'eſt que vous viviez, Très-Saint Pere, auſſi longtemps que nous le deſirons; ce qui ne peut manquer d'arriver, ſi le nombre de vos années égale celui de vos vertus. L'Egliſe, Rome, & j'oſe dire, mon Ordre, jouiront alors du plus grand bonheur.

Daignez agréer la reconnoiſſance que nous conſerverons à jamais pour tous vos bienfaits, & qui ſe trouve encore plus fortement imprimée dans nos cœurs que ſur l'airain, où nous l'avons fait graver. « Il n'eſt pas moins honorable, dit Plu» tarque (1), pour un Roi comme pour » un Particulier, de recevoir de petits » préſens, que d'en faire de grands.

(1) *Nom enim eſt minùs regium atque adeò humanum parvula accipere, quàm magna largiri.*

DISCOURS

De CLEMENT XIV, *au Chapitre des FF. Mineurs Conventuels, aſſemblés pour l'Election du Général, le* 18 *Mai* 1771.

C'EST aſſurément avec la plus vive ſatisfaction que nous nous trouvons aujourd'hui au milieu de vous, nos chers enfans: votre préſence nous rappelle l'agréable ſouvenir de la vie tranquille & privée que nous avons paſſée au milieu de vous depuis notre plus tendre jeuneſſe; de ces jours heureux, où rien ne nous empêchoit de fréquenter avec vous le ſanctuaire du Dieu vivant, & de marcher avec vous ſur les traces de votre pieux Inſtituteur. Toutes les fois que l'ancienne union qui régnoit entre nous vient ſe retracer à notre eſprit, nous ſentons renaître cette tendre amitié que nous avons toujours eue pour vous. Auſſi, n'en doutez pas, votre aſpect eſt pour nous le principe d'une joie inexprimable; en ce moment ſur-tout où nous vous voyons aſſemblés au nom de l'Eſprit-Saint, & occupés de l'affaire la plus eſſentielle d'un Ordre qui nous eſt ſinguliérement cher.

En effet il s'agit de choiſir entre vous un homme qui, par l'univerſalité de ſes

vertus ſoit le modele du Corps entier, & qui ſache en maintenir es membres dans les meilleures pratiques, toujours conformément à la ſageſſe de vos Regles : action importante, dont nous concevons toute la difficulté, pour laquelle en conſéquence il faut toute l'attention, tout le déſintéreſſement & tout le diſcernement poſſibles : mais ce qui nous tranquilliſe, c'eſt que nous connoiſſons vos diſpoſitions pour le bien-être de l'Ordre : & la ſageſſe qui vous a dirigés dans les élections précédentes, nous fait bien augurer de l'application que vous allez donner à celle d'aujourd'hui ; enfin ce qui nous le perſuade, c'eſt la connoiſſance que nous avons de la vertu de chacun de vous : car, pour découvrir le plus homme de bien, il n'eſt rien de plus ſûr, de plus infaillible que le coup-d'œil des gens de bien. Unis entr'eux par les liens de la charité, ils joignent au mérite de penſer modeſtement d'eux-mêmes & d'être ſans prétentions, le talent d'appercevoir facilement le mérite des autres. Ainſi ni l'intérêt particulier, ni la prévention, ni l'eſprit de parti, rien ne peut vous éloigner de votre véritable gloire, ni de vos plus chers intérêts.

Vous penſez avec raiſon que c'eſt travailler pour les Particuliers, que de pourvoir au bien général ; que votre Ordre ne ſera heureux & floriſſant, que quand la

piété & la ſcience y ſeront en vigueur ; & qu'il ne parviendra à ce ſublime degré de vertu, que lorſqu'il aura trouvé un Chef en qui l'on voie briller l'intégrité, la ſcience, la fermeté, la piété. Il n'eſt réſervé de porter les autres à toutes ſortes de vertus, qu'à celui qui le premier aura fait ce qu'il exige d'eux ; qui aura donné des preuves manifeſtes d'obéiſſance & d'humilité ; qui joint la ſimplicité à la prudence, la douceur à la ſévérité, la religion & la piété à une charité tendre & compatiſſante ; qui ſait à propos réprimander & prier, encourager & inſtruire ; qui enfin a le don d'exciter & de nourrir la piété, la ferveur, & de faire paſſer dans les enfans l'eſprit de ſainteté qui animoit leur illuſtre Pere.

Nous ne l'ignorons pas ; c'eſt quelque choſe de grand & même d'extraordinaire, que de réunir en ſoi tant & de ſi excellentes qualités ; mais votre Ordre peut en fournir des exemples remarquables. Sans parler de ceux qui autrefois vos chefs, mériterent toutes ſortes d'éloges, celui qui juſqu'à ce moment leur a ſuccédé dans cette importante fonction, & que nous voyons ici préſent, vient de s'en acquitter de maniere à ne jamais perdre notre eſtime & notre amour.

Tels ſont les modeles du nouveau Général que vous allez vous donner. Revêtu de leur dignité, qu'il repréſente leur

mérite ; qu'il ſe propoſe ſans ceſſe, qu'il ait toujours devant les yeux les actions & les conſeils de votre premier Fondateur, comme le flambeau lumineux qui doit diriger ſa marche ; mais par-deſſus tout, qu'il recherche & implore le ſecours du Ciel : qu'il s'adreſſe à l'Auteur de la ſainteté & de toutes les vertus, à Dieu dont il va être le ſerviteur & le miniſtre : qu'il ſe mette ſous la protection de celui qui donne ſans meſure les forces pour exécuter ce qu'il demande, quand on place en lui ſeul ſa confiance.

Oui, nos chers enfans, celui que vous connoiſſez capable de ſuffire à tout cela, croyez que c'eſt-là celui que le Seigneur vous montre, & qu'il veut choiſir. Faites voir que vous n'avez d'autres penſées & d'autres volontés que celles qui vous ſont inſpirées par l'Eſprit-Saint, dont la deſcente ſur les Apôtres occupe ſi heureuſement pour vous (1), dans le moment actuel, le ſouvenir de l'Egliſe entiere. Dans vos ſuffrages, n'écoutez que ſes mouvemens & ſes conſeils : accordez-nous cette conſolation ; & par une preuve auſſi authentique de votre vertu, faites croître dans notre eſprit la bonne opinion que nous avons conçue de vous, & l'affection ſinguliere que nous vous portons.

Quelque ancienne que ſoit cette affec-

(1) C'étoit la veille de la Pentecôte que ce Diſcours fut prononcé.

tion, nous la ſentons ſe ranimer de plus en plus dans notre cœur, & y prendre de nouvelles racines : mais ce qui la fortifie encore davantage, c'eſt la facilité que nous avons de pouvoir illuſtrer votre Ordre, & de vous être utiles, depuis que, malgré notre indignité, nous avons été élevés ſur la Chaire de Saint Pierre. Faites-nous donc comprendre, par le choix que vous allez faire, que l'attachement & la tendreſſe de notre cœur paternel ne pouvoient être mieux placés que ſur vous : c'eſt la ſatisfaction que nous attendons de votre zele filial. En récompenſe nous vous promettons de faire trouver à votre Général, dans notre protection & dans celle du Siege Apoſtolique, tous les ſecours néceſſaires pour donner de l'éclat à votre Ordre, & y faire fleurir la ſcience & la piété.

BULLE

Pour le JUBILÉ UNIVERSEL qui fut accordé au commencement du Pontificat de CLEMENT XIV.

CLEMENT XIV, à tous les Fideles en Jeſus-Chriſt qui ces Préſentes verront, Salut & Bénédiction Apoſtolique.

En nous voyant élevés par un décret impénétrable de la ſageſſe & de la bonté de Dieu, au ſublime degré de l'Apoſtolat, ſans aucun mérite

de notre part, nous reconnoiſſons la grandeur de ſes dons, & nous ſommes ſaiſis en même temps de la crainte de ſes jugemens. Toutes les fois que nous faiſons de ſérieuſes réflexions ſur la charge qui nous a été confiée, la peſanteur du fardeau nous effraie, la connoiſſance de notre foibleſſe nous trouble; notre cœur ne peut ſuffire aux ſoupirs qui lui échappent, ni nos yeux aux larmes qu'ils répandent; nous tremblons à tout inſtant; nous ſerions même près de perdre entiérement courage, ſans l'eſpérance du ſecours de celui qui nous a impoſé ce poids ſi redoutable. C'eſt ce qui nous fait recourir aux vœux ardens de tous les Fideles du Monde Chrétien, à leurs prieres publiques & ferventes, à leurs jeûnes, à leurs aumônes & à toutes leurs autres bonnes œuvres; pour ſupplier la miſéricorde divine de vouloir bien confirmer ce qu'elle a commencé en nous; de nous remplir de la connoiſſance de ſes volontés; de répandre ſur nous l'eſprit de ſageſſe & d'intelligence, l'eſprit de ſcience & de piété, l'eſprit de prudence & de force, afin que nous puiſſions, au milieu des devoirs innombrables de notre miniſtere, prendre le meilleur parti, & exécuter toujours en la préſence de Dieu le bien qu'il nous preſcrit. Conjurons donc tous enſemble le ſouverain Pere de famille de veiller ſur la vigne qu'il a choiſie & plantée, de ſoutenir dans cette terre étrangere, par les dons de ſa grace, le peuple qui marche dans la voie de ſes commandemens, & de le conduire heureuſement au terme du bonheur éternel qu'il lui a promis.

Pour obtenir ces faveurs avec plus de ſuccès, nous avons réſolu, conformément à l'ancien uſage de nos Prédéceſſeurs les Souverains Pontifes, d'ouvrir le tréſor des graces divines, afin d'attirer les Bénédictions du Ciel ſur le commencement de notre Pontificat.

C'eſt pourquoi, nous confiant en la miſéricorde de Dieu tout-puiſſant & en l'autorité des bienheureux Pierre & Paul, ſes Apôtres, en vertu du ſouverain pouvoir de lier & de délier que nous avons reçu du Très-Haut, malgré notre indignité, nous accordons par ces Préſentes, ainſi qu'on a coutume de l'accorder dans l'année du Jubilé, à ceux qui viſitent certaines Egliſes à Rome ou hors de Rome, l'indulgence & la remiſſion pléniere de tous leurs péchés, à tous les Fideles chrétiens de l'un & de l'autre ſexe, en quelque partie du monde qu'ils ſe trouvent, qui dans l'eſpace de quinze jours conſécutifs, ou de deux ſemaines, à compter de la déſignation qui ſera faite par les Ordinaires, leurs Vicaires, Officiaux, &c.....
.....*(ce qui ſuit eſt de formule.)*

Que les Apôtres S. Pierre & S. Paul, ſur le pouvoir & l'autorité deſquels nous nous appuyons, intercedent pour vous tous auprès du Seigneur. Que ce même Dieu tout-puiſſant & tout miſéricordieux vous accorde l'abſolution & la remiſſion de tous vos péchés, le temps de faire une pénitence ſincere, un cœur toujours repentant, une vie ſans tache, la grace & la conſolation du Saint-Eſprit, & la perſévérance finale dans les bonnes œuvres : &, en vertu de ſa clémence & de ſa miſéricorde, nous vous donnons la Bénédiction Apoſtolique avec une ſinguliere affection.

Nous voulons auſſi qu'en tout lieu, &c.

Donné à Rome à Sainte-Marie Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 12 Décembre 1769, la premiere année de notre Pontificat.

PARTICOLARITA

Della vita privata di Papa CLEMENTE XIV, ſomminiſtrate dal Fra FRANCESCO.

CLEMENTE XIV, fatto Papa, reſtò, ad abitare il palazzo del Vaticano per quindici giorni, e poi ſi portò ad abitare quello di Monte-Cavallo.

Dove avendo trovato la ſua camera da dormire, ed il letto apparato di damaſchi cremeſi, ordinò di levarli, dicendo che i muri nudi baſtavano per un ſemplice Religioſo, e benche Pontefice non ſdegnava votare lui ſteſſo il vaſe di notte, non volendo dar queſto incommodo à neſſuno.

La ſua cioccolata, la matina era una piccola chicchera da ragazzo, e prima, e dopo queſta, beveva due bichieri di aqua.

Nel principio che andiede in Monte Cavallo, prendeva una tazza di brodo; ma quando ſeppi che per queſta ſi prendeva una gallina che coſtava venticinque baiochi, ordino ſi laſciaſſe queſta ſpeſa che li pareva ſuperflua, ed era meglio ſervirſene in vantaggio de poveri che a lui; e che bevere l'aqua pura, li faceva l'iſteſſo effetto.

Nel ſuo pranſo era riſtrettiſſimo, perche ſe li dava una polancha leſſa, e di queſta non mangiava ne meno due oncie, e queſte conſiſte vano nella carne la più magra, e la più inſipida.

Le ſue mineſtre ordinarie erano paſta, riſo, e rare volte l'erbe; nel pranſo beveva due ovi freſchi,

come

PARTICULARITÉS

Touchant la vie privée du Pape CLEMENT XIV, *données par le Frere* FRANÇOIS *lui-même.*

DÉs que Clément eut été élu, il habita pendant quinze jours le Palais du Vatican, d'où il ſe rendit à Monte-Cavallo, pour y faire ſa réſidence ordinaire.

Ayant trouvé ſa chambre à coucher tapiſſée de damas cramoiſi, ſon lit de même étoffe, il les fit détendre, ne voulant d'autre parure que les murailles toutes nues, afin de vivre toujours en ſimple Religieux; & il ne dédaignoit pas, quoique Souverain Pontife, de vuider lui-même tous les jours ſon vaſe de nuit dans un endroit voiſin de ſon appartement, afin de n'être à charge à perſonne.

Il prenoit tous les matins une petite taſſe de chocolat entre deux verres d'eau.

Quand il ſe rendit à Monte-Cavallo, il prit l'habitude de déjeûner avec un léger bouillon; mais ayant ſu qu'on employoit à cet effet une poule qui coûtoit environ vingt-cinq ſols, il dit que cette dépenſe étoit ſuperflue; qu'il valoit mieux donner cet argent aux pauvres; & qu'un verre d'eau lui ſeroit auſſi bon.

Il étoit extrêmement ſobre à ſon dîner; on lui ſervoit une poule bouillie, dont il mangeoit environ deux onces; & c'étoit toujours ce qu'il y avoit de plus maigre & de plus ſec.

Les deux potages qu'on mettoit ſur ſa table étoient toujours de riz ou de vermicelli, & preſque jamais aux herbes: il prenoit régulièrement deux œufs frais, & il étoit dans cet uſage dès le

come lo ſteſſo faceva nel Convento di S. Apoſtoli, da Cardinale.

Il ſuo arroſto era un polaſtro, quatro uccelletti de più piccoli, come Cardellini, petti roſſi e ſimili, e queſti li voleva magri.

Non mangiava mai tordi, lodole, beccacie, ed altra qualità di ucelli fini, dicendo che queſti cibi erano troppo delicati per lui.

Ne tanto poco mangiava mai fromaggio di neſſuna ſorte, ne voleva nelle mineſtre.

Il ſervizio di credenza era un tondino d'alcune ſpume di mandole amare, e di cioccolata, e tre cialdoni piccoli. Li frutti ordinari e continui erano tre finocchi freſchi.

Non beveva mai vini foreſtieri, ne liquori di veruna ſorte, ma poco vino di Monte-Porcio, caſtello vicino Freſcati; e di queſto ne metteva due detti nel biecchiere, ed il reſto riempiva con aqua.

La cena poi della ſera era quatro fette numero di pane, in una tazza, dove ſi gettava ſopra il brodo bollente, laſciato la matina, non volendo che la ſera, ſi provedeſſe altra carne. Se le dava ancora quatro picooli ucelletti come quelli del pranzo; e per frutto, poche volte l'inſalata, ma una radice della quale ne mangiava due pezzetti. E ſiccome è ſtile che li avanzi delle tavola del Papa reſtano a li homini che ſervono in credenza, ordinò ſua ſantità, che ſi daſſe à queſti alcuni pauli da dividerſi inſieme per li avanzi che pochi avevano della ſua tavola.

Il ſuo veſtire era molto ordinario, perche alle volte portava anche le veſti ſtracciate, e rotte.

In ogni ſtagione ſi facevano li abiti di quella roba che era ſolito farſi alli altri Papi, cioè due zimarre, due ſotane, una veſte di camera. La pre-

temps même qu'il étoit Cardinal, au Couvent des SS. Apôtres.

Le rôti consistoit dans un poulet & quatre petits oiseaux, connus sous le nom de gorges rouges, des plus maigres qu'on pouvoit trouver.

Il ne mangeoit jamais ni grives, ni allouettes, ni bécasses, ni perdrix, disant que c'étoit trop délicat pour lui.

Il n'usoit jamais d'aucune sorte de fromage, ne voulant même pas qu'on en mît dans la soupe (selon la coutume du Pays).

On ne lui donnoit pour entremets qu'un petit plat où il entroit quelques amendes ameres & du chocolat, avec trois petits échaudés. Tout son dessert consistoit dans trois ou quatre morceaux de fenouil (espece de légume qu'on mange en Italie).

Il ne buvoit jamais ni vin étranger, ni liqueur. Son vin ordinaire étoit celui de Monte-Porcio, vignoble dans le voisinage de Frescati, il n'en mettoit que la hauteur de deux doigts dans son verre, qu'il rempliſſoit d'eau.

Quant au souper, il se réduisoit à quatre petits morceaux de pain que l'on couvroit d'un bouillon gardé du matin, pour ne pas augmenter la dépense; & en quatre petits oiseaux, comme au dîner; & en place du fruit, quelquefois de la salade, mais toujours du fenouil. Comme il est d'usage, que ce qui reste de la table du Pape, appartient aux Officiers de bouche, il leur faisoit donner chaque jour quelques paules pour les dédommager. (Le paule vaut dix sols).

Ses habits étoient des plus communs, & quelquefois même il les portoit déchirés.

Dans chaque saison on lui faisoit des habits de la même étoffe que les Papes ont coutume de se servir; savoir, deux simarres, deux sou-

ſente non volle mai ſi faceſſe, perche di continuo portava la zimarra, dicendo ſempre, che non voleva ſpeſe ſuperflue in danno de poveri.

Siccome nel iverno ſentiva freddo ne piedi, quando era corricato, fu conſigliato farſi uſo di quei cuſcini grandi, fatti con le penne del petto delle oche, come ſuol praticarſi da molti, e ſi chiamano ſofà; non volſe, dicendo che baſtava un cuſcino di lana, come fece.

Ero faciliſſimo rilaſciare à nuovi veſcovi le ſue proprie; e del danaro che teneva preſſo di ſe, ne faceva limoſine con le ſue proprie mani ſegretamente.

Di molta conſolazione l'era trattare perſone povere; e quando ſtava nel meſe di Ottobre alla villegiatura in Caſtelgandolfo, in tempo che i ſuoi famigliari erano à pranzo, e che reſtava ſolo in camera, molti poveri venivano in uno vicolo laterale del palazzo, e lui loro gettava gia continuamente del danaro.

Nella feſta di S. Franceſco il 4 Ottobre, faceva diſpenſare il pane à poveri nel noſtro Convento di Albano dove ſi portava a celebrare la Sta Meſſa, e vi concorrevano più di quatro mille poveri.

Lo ſteſſo faceva alli Padri Capuccini di Albano e i Padri Reformati, ogni ſettimana.

Mi parlava con la più grande affabilità come quando era ſemplice Religioſo, del quel ſtato ſi ricordava ſempre.

Continuò, eſſendo Pontefice, ſempre di ſcrivere, e di carteggiare come faceva di prima, ſenza traſcurare le ſue ſolite preghiere.

Tutti i regali che li venivano da perſonnaggi

tanes, & une robe de chambre ; mais il ne voulut jamais qu'on lui fît cette derniere, ſe contentant de porter ordinairement la ſimarre ; diſant qu'il ne vouloit point d'un ſuperflu qui fît tort aux pauvres.

Ayant ſenti pendant l'hiver un froid extrême aux pieds, lorſqu'il étoit couché, on lui conſeilla de ſe faire faire un couſſin de plumes ; mais il dit qu'il ſuffiſoit qu'on le fît de laine, comme étant beaucoup moins cher.

Il remettoit très-facilement aux nouveaux Evêques ce qu'ils devoient payer ; & de l'argent qu'il avoit en main, il en faiſoit des aumônes ſecretes.

Il n'avoit pas une plus grande conſolation que de s'entretenir avec les pauvres ; & lorſqu'il étoit à Caſtelgandolfe, pendant que ſon monde dînoit, il reſtoit ſeul dans ſon appartement, d'où il jettoit continuellement de l'argent aux malheureux qui venoient en foule pour recevoir ſes largeſſes, dans une petite rue voiſine du Château.

Le 4 Octobre, jour de S. François, il faiſoit diſtribuer du pain à tous les Pauvres, dans notre Couvent d'Albano ; & leur nombre excédoit quatre mille.

Il étendoit ſes libéralités ſur les PP. Capucins, & ſur les PP. Réformés, leur faiſant donner chaque ſemaine des aumônes abondantes.

Il me parloit toujours avec la même affabilité que lorſqu'il étoit ſimple Religieux, n'ayant jamais oublié cet état.

Quoique Pape, il continua toujours comme auparavant, d'écrire & d'entretenir des correſpondances, ſans interrompre pour cela ſes prieres.

Tous les préſens qu'on lui fit, ſoit en mé-

TAYLOR INST. OXFORD

grandi, di medaglie d'oro, e d'argento, ed altre coſe di valore conſiderabile, tutto mandava nel Muſeo eretto da fondamenti per ſuo ordine.

Si confeſſava ſpeſſo, e diceva la Meſſa ogni giorno; ſe giocava alcune volte al bigliardo, e ſe montava a Cavallo, lo faceva per puro conſiglio del Medico, e per ſollevarſi delle ſue fatiche.

Tanto la ſua morte, che la ſua vita, fù un compleſſo di virtù.

dailles d'or ou d'argent, ou d'autres choſes infiniment précieuſes, il n'en garda jamais rien pour lui ni pour les ſiens : il en fit préſent au Cabinet des Curioſités qui a été bâti par ſon ordre.

Il ſe confeſſoit ſouvent, & il célébroit la Meſſe tous les jours ; s'il jouoit quelquefois au billard, & s'il montoit à cheval, il le faiſoit par conſeil du Médecin, & pour ſe diſtraire de ſes occupations.

Sa mort, comme ſa vie, fut l'aſſemblage de toutes les vertus.

Voilà, Monſieur, tout ce que l'on a pu avoir du Frere François ; *je l'ai écrit mot à mot, avec les fautes qui peuvent s'y trouver.*

C'eſt ainſi que s'exprime celui qui nous a fait paſſer cette Relation. Les ANECDOTES qui ſuivent ſont traduites ſur l'original Italien, envoyé de Rome.

ANECDOTES

Relatives à la famille & à la perſonne de CLEMENT XIV.

IL eſt certain que la famille *Ganganelli*, originaire de *Sto Angelo in Vado*, petite Ville Epiſcopale de l'Etat Eccléſiaſtique, étoit noble depuis long-temps, comme cela eſt atteſté dans les archives du pays; quoique l'arbre généalogique qu'on en a fait, & que j'ai ſous mes yeux, ne remonte qu'à l'année 1610.

La famille *Maſſa*, originaire de *Peſſaro*, & d'où eſt ſortie la mere de Clément XIV, n'eſt pas moins ancienne; & l'on ſeroit en état de produire toutes les pieces qui le juſtifient.

Clément fut le dernier de ſa branche, ayant perdu ſon frere aîné à l'âge de dix-neuf ans. Il eut deux ſœurs, *Alexandrine*, mariée en 1711 avec *Jérôme Fabri*, d'une noble & ancienne famille de *Veruchio*, qui ſubſiſte aujourd'hui dans trois enfans mâles, dont deux Eccléſiaſtiques demeurent maintenant à Rome; & *Porzia*, qui fut établie avec *Jean-Baptiſte Tebaldi*, d'une famille noble de *Peſſaro*.

Quant aux anecdotes qui concernent l'enfance & l'éducation de *Ganganelli*, il faut conſulter ſa Vie. On ſait qu'il perdit ſon pere, lorſqu'il n'avoit encore que trois ans; & que ſa mere, après lui avoir donné pour premier Inſtituteur *Jérôme Fanti*, qui vit encore actuellement, & qui eſt âgé de quatre-vingt-dix ans, elle le mit chez les Jéſuites au College de Rimini, d'où elle le retira au bout de trois ans, pour le confier aux Peres des

Ecoles Pies de la Ville d'*Urbino*, où il conçut le deſſein de ſe faire Religieux, & où il prit l'habit de S. François, le 17 Mai 1723 (le P. *François Paolini* étant alors Gardien).

On ſait que lorſqu'il eut fait Profeſſion le 18 Mai 1724, il fut envoyé à *Pezzaro*, pour y étudier en Philoſophie, ſous le P. *Joſeph Donati*, qui, charmé de ſes talens, ne voulut point paſſer à *Recanati*, ſans l'emmener avec lui, comme un jeune homme de la plus grande eſpérance. On ſe ſouvient encore que dans cette Ville il ſoutint une theſe avec le plus grand éclat ; qu'il ſe prêtoit volontiers à toucher des orgues ; & que ſon Supérieur diſoit à ce ſujet, *que les facultés de ſon ame étoient dans une ſi parfaite harmonie, qu'il n'y avoit rien d'étonnant, qu'il fût naturellement Muſicien.*

Je ne répéterai point ici qu'il ſe rendit à *Fano* le 25 Mai 1727, pour y prendre des leçons de Théologie, du P. *Erci. Montalto ;* que le Cardinal *Proſper-Mareſoſchi*, oncle de celui qui brille aujourd'hui par ſon érudition & par ſa piété, l'appella à Rome en 1728, de concert avec le R. P. *Baldrati*, pour lors Général ; qu'il y ſubit un rigoureux examen qui lui mérita les plus grands éloges, & l'honneur d'être aggrégé au College de S. Bonaventure ; & que c'eſt-là qu'il eut pour Profeſſeur le P. *Lucci*, mort en odeur de ſainteté.

Après avoir reçu le bonnet de Docteur des mains du P. *Vincent Conti*, alors Général, le 29 Mai 1731, il fut envoyé à Aſcoli profeſſer la Philoſophie, où, ſelon le récit du ſieur *Battaroli*, Curé du lieu, & encore plein de vie, il fit ſoutenir des Theſes, & il prononça pluſieurs Diſcours, les uns ſur la Religion, les autres ſur la naiſſance du Meſſie, avec un applaudiſſement

univerſel ; d'où il paſſa à Milan, où il eut l'avantage de voir l'Impératrice Reine de Hongrie, & d'être choiſi pour faire l'éloge du Cardinal *Stampa*.

Le Cardinal *Annibal Albani*, conjointement avec ſes Supérieurs, lui donnerent la Régence de S. Bonaventure, qui vaquoit à Rome, par l'abdication du P. F. *Zampetti ;* & le 5 Mai 1741 il fut élu Définiteur perpétuel de la Province.

C'eſt dans cette même année qu'il prononça le Panégyrique de Benoît XIV, en préſence de ce grand Pape, qui vint préſider en perſonne, au Chapitre général des Mineurs Conventuels.

En 1745 il fut Adjoint du P. *Innocent Belleſtracci*, Conſulteur du Saint-Office ; & en 1746 il devint lui-même Conſulteur en chef.

Il avoit projetté, comme étant fort ami du travail, de garder pendant quelque temps la Régence de S. Bonaventure, avec la place de Conſulteur, pour y faire enſuite nommer le Pere *Joſeph Donelli*, célebre par ſes talens ; mais le Pere *Charles-Dominique Moïa*, Milanois, employa pour l'obtenir, l'autorité du Cardinal *Annibal Albani*, ce qui lui réuſſit.

Ganganelli eut ſans doute ſujet d'être mécontent ; mais en grand homme il n'en témoigna pas la moindre peine, & avec la plus grande indifférence, il laiſſa ſon concurrent jouir de ſon triomphe.

Ayant pris des vacances, & s'étant rendu à Jéſi, il communiqua au Pere *Antoine Sandriani*, qu'il vouloit quitter Rome, & ſe retirer à Aſſiſe, pour y vivre ignoré ; ce fut alors que ce Religieux, dont on inſtruit la Cauſe à deſſein de le béatifier, lui dit en termes précis : *Dieu vous veut à Rome, & il vous y deſtine à de grandes choſes.*

Ganganelli auroit été élu Général en 1753 à la place du P. *Jean-Baptiſte Coſtanzo*, & en 1759 à la place du P. *Jean-Baptiſte Colombi*, mort Archevêque de Bénévent ; mais il ne voulut jamais accepter aucune dignité dans ſon Ordre ; & s'il n'avoit pas été forcé par Clément XIII lui-même à prendre le Cardinalat, il reſtoit toute ſa vie ſimple Religieux, plus content de cultiver les Sciences, & quelques amis, que de monter aux plus grandes dignités. Devenu membre du Sacré College le 24 Septembre 1759, Souverain Pontiſe le 19 Mai 1769, il conſerva toujours la même modeſtie, la même affabilité, la même douceur, la même gaieté, & toujours les mêmes amis.

Il diſoit quelquefois qu'il étoit parvenu, comme un grain de blé qu'on jette au hazard, qui prend de la racine, de l'accroiſſement & de la force.

Tout vif qu'il étoit, il ne connut jamais la colere, & il diſoit qu'*il ne ſavoit comment s'y prendre, quand il vouloit paroître fâché.*

M. le Cardinal de Bernis, dont le témoignage eſt du plus grand poids, diſoit qu'il n'avoit connu perſonne *dont les qualités ſociales & les vertus chrétiennes fuſſent dans un degré auſſi éminent que chez* Ganganelli.

Etant Cardinal, il courut avec la plus grande précipitation chez un de ſes Domeſtiques malade, quoiqu'à l'entrée de la nuit ; & après lui avoir donné tout l'argent qu'il avoit ſur lui, il s'écria : *Il n'y a pas d'autre grandeur que celle de faire du bien.*

Un homme richement vêtu, s'étant préſenté chez lui ſans ſe faire annoncer au moment qu'il prenoit le chocolat, & ayant oſé lui dire qu'il venoit de la part de Dieu, pour lui dire de ſe

conformer à la volonté de Clément XIII, touchant l'affaire de Parme, &c. Le Cardinal lui répondit froidement : *Prouvez-moi votre miſſion par quelque miracle. Celui dont vous vous dites l'Envoyé, fait toujours connoître ſes Ambaſſadeurs par quelques ſignes éclatans ; ſans cela chacun fera parler Dieu comme il lui plaira.* L'inconnu, tout étonné de cette réponſe à laquelle il ne s'attendoit pas, diſparut, marmotant quelque choſe entre les dents, & très-convaincu que *Ganganelli* n'étoit pas un perſonnage à donner dans les viſions.

Ayant un jour apperçu le P. *Richini* (actuellement Maître du Sacré Palais) il s'écria : *Voilà celui qui devroit être Cardinal*, & *non* Ganganelli ; *mais il a la tête, & je n'ai que le Chapeau.*

Il diſoit *que l'ame aimoit à entendre diſcourir les Eſpagnols ; l'eſprit les François ; la mémoire les Allemands ; le bon ſens les Anglois ; l'imagination les Italiens ;* & que pour bien profiter de la ſociété, il falloit pratiquer ces différentes Nations.

Un jour que ſon Maître de Chambre l'avertiſſoit qu'il manquoit au cérémonial, en reconduiſant un homme ordinaire juſqu'à l'eſcalier : *Enchaînez-moi plutôt*, repliqua-t-il, *ſi vous ne voulez pas que j'accompagne ceux qui me font la grace de venir me voir.* Une autre fois il dit à ſes gens qui ne vouloient pas laiſſer entrer une perſonne, parce qu'il étoit à dîner : *Sachez que je ne ſuis pas Cardinal pour avoir de la vanité ; & qu'il n'y a rien de plus preſſé que de ſecourir ſon prochain :* auſſi-tôt il ſe leva de table, & il vint au-devant de celui qui le demandoit, en lui tendant la main de la maniere la plus obligeante.

Il faiſoit ſes délices de la lecture, ainſi que de ſes devoirs. *Ce ſont de bons amis que je dois chérir*,

chérir, disoit-il, *& des sages Maîtres que je dois écouter.*

Dans le moment que le bruit des cloches & de l'artillerie annonçoit son exaltation, le Général des Jésuites dit en soupirant : *Voilà notre agonie qui sonne*, non que *Ganganelli* fût ennemi des Jésuites, mais parce qu'il étoit d'avis qu'on devoit écouter les plaintes des Souverains.

En définissant *Benoît XIV* & *Clément XIII*, il disoit : *Le premier a beaucoup écrit, & le second beaucoup prié.*

Comme on l'assuroit un jour que M. le Cardinal *de Bernis* lui étoit extrêmement attaché, il répondit : *Je serois bien fâché s'il m'aimoit plus que je l'aime ; il vaut lui seul par son esprit, toute une Académie ; & il est un Ministre des plus pénétrans.*

Lorsqu'il eut nommé Mgr *Pamfili Doria* Nonce extraordinaire en Espagne, pour y porter les langes bénis, il dit : *Je l'aime comme mon propre fils, & je le respecte déja comme un personnage qui sera très-célebre dans l'Eglise.*

Dès qu'il sentit la maladie cruelle dont il est mort, il dit au Cardinal *Stoppani* : *Quand on est à la tranchée, on doit s'attendre au boulet de canon.*

Nous sommes deux Lauréats, disoit-il un jour, en parlant de lui-même, & du Général des Jésuites, *qui sommes sur le gril.* Il faisoit alors allusion aux douleurs qu'il enduroit, & à la captivité du P. *Ricci.*

S'étant apperçu qu'un Médecin, qu'il avoit fait appeller, ne connoissoit rien à son mal : Vous le trouverez indiqué, lui dit-il, au Pseaume 90, où il est parlé d'un mystere qui se trame dans les ténebres, *negotio perambulante in tenebris.*

Il s'écria, en apprenant que *Louis XV* venoit de mourir : *Sa mort me fait verſer des larmes ; mais la maniere dont il eſt mort les eſſuie.*

Voyant les libelles qu'on répandoit contre lui, loin d'en être ému, il s'écria : *On me feroit preſque croire, en voulant me noircir, que je ſuis un grand homme ; car les ſatyres n'attaquent le plus ſouvent que le mérite.*

Comme on lui demandoit s'il ne ſoupçonnoit perſonne d'avoir attenté à ſa vie, il dit : *Ne ſavez-vous pas qu'on m'appelle* Silence Ier.

Une Princeſſe s'étant montrée curieuſe de ſavoir s'il n'avoit rien à craindre de l'indiſcrétion de ſes Secretaires : *Non*, répondit-il ; *j'en ai cependant trois*, en montrant ſes doigts.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il fut impénétrable dans toutes les affaires, & que ſon plaiſir étoit d'inquiéter les curieux.

Toutes les fois qu'on lui parloit de ſes parens, il diſoit que pour ne pas rendre le népotiſme odieux, *il avoit choiſi* Benoît XIV *pour ſon modele.*

Il employa tout le temps de ſa maladie à prier, à faire des actes de réſignation ; & quelquefois il diſoit : *La mort m'a tellement pris en affection, qu'elle ne me quitte point : ſi cela n'eſt pas bon pour le corps, cela eſt excellent pour l'ame.*

Nous ne pouvons mieux faire que de terminer ce Volume par un Eloge Latin, en ſtyle lapidaire, qui a été imprimé à Rome. La traduction qu'on y a jointe, a été faite d'après la ſeconde Édition qu'on en a donnée dans les premiers mois de l'année dernière. Les deux courtes Inſcriptions qui ſuivent, avoient paru d'abord, & ſéparément, dans la même Ville.

GESTORUM

Pontificis Optimi, Maximi, CLEMENTIS XIV Sinopſis.

CLEMENTI XIII, 14 *Kal. Junias Anni* 1769, *ſucceſſit* CLEMENS XIV, *ſpectatæ Doctrinæ ſummæque prudentiæ Pontifex. Is erat Laurentius* Ganganelli, *Ordinis Minorum Conventualium* (1).

Regularis unus communi Cardinalium conſenſu, plaudentibus omnibus & admirantibus, ad ſupremum Sacerdotium evectus eſt, quò ſe jampridem dignum reddiderat muneribus præclarè geſtis.

V. Kal. Jun. conſecratus eſt, prid. non. Menſis ejuſdem coronatus. Difficilia Chriſtianæ Reip. tempora animi conſtantiâ æquavit. Pontificatu vix inito, de ſuâ electione certiores fecit Epiſcopos Catholicæ communionis, per Epiſtolam ſapientiæ pietatiſque pleniſſimam.

Permiſit ut Ferdinandus Primus, Parmenſis Dux, & Maria-Amelia, Archidux Auſtriæ, Matrimonio jungerentur, Eccleſiaſticis impedimentis ſublatis.

In graviſſimis expediendis negotiis, ac Regibus ſibi conciliandis, mirâ dexteritas. Luſitaniæ

(1) *Quis tamen, quantuſque ille extiterit, & ſi cuncta ſilerent, palàm faciunt editæ ſuper in Gallia, ac duobus comprehenſæ voluminibus, nonnullæ oblivioni ereptæ ejuſdem Epiſtulæ.*

ABRÉGÉ DES FAITS

Concernant la vie du Pape CLÉMENT XIV.

L'AN 1769, le 19 Mai, à Clément XIII ſuccéda CLEMENT XIV, Pontife vraiment célebre par ſa ſcience éclatante, & par ſa prudence conſommée; LAURENT GANGANELLI, de l'Ordre des Mineurs Conventuels (1).

Il étoit le ſeul Régulier dans le Sacré-College, lorſque les Cardinaux, d'un conſentement unanime l'éleverent au ſouverain Pontificat, avec un applaudiſſement & une admiration univerſelle; depuis long-temps il s'en étoit montré digne dans les différentes charges qu'il avoit remplies avec éclat.

Sa conſécration ſe fit le 28 Mai, & ſon Couronnement le 4 Juin. Les temps les plus orageux de la République Chrétienne céderent à ſa fermeté. Au commencement de ſon Pontificat il fit part de ſon Election aux Evêques Catholiques, par une Lettre remplie de ſageſſe & de piété.

Il leva les empêchemens Eccléſiaſtiques qui arrêtoient le Mariage de Ferdinand Ier, Duc de Parme, avec Marie-Amélie Archiduceſſe d'Autriche.

Il réuſſiſſoit autant à terminer les affaires les plus épineuſes, qu'à gagner la confiance des

(1) Mais ſi l'on veut ſavoir tout ce qu'il a été, il faut conſulter deux volumes de ſes Lettres imprimées en France, & arrachées à l'oubli; monumens qui publient à jamais ſa gloire, quand même tous les autres ſe taiſoient.

Regem summâ celeritate & omnium admiratione ad concordiam cum Sede Apostolica reduxit ; hujus confirmandæ gratiâ, Innocentium de Comitibus Romanum ad eum legavit, à quo perhonorificè exceptus est. Mox duos potentissimos Borbonios Reges sibi conjunctissimos reddidit, Christianissimum scilicet & Catholicum, apud quem Matriti Apostolicam Nuntiaturam restituit, non sine ingenti Sedis Apostolicæ honore & utilitate.

Primogenitum Asturiæ Principis ex sacro fonte suscepit, ac splendidissimis transmissis fasciis decoravit. Mariam Antoniam Valburgam, Caroli VII Imperatoris primogenitam, ac duos alios nobilissimos Principes, Fratres Anglorum Regis comiter excepit atque munificè. Cum Mariâ Theresiâ, magnâ Pannoniæ ac Bohemiæ Reginâ, cum Josepho II, Romanorum Imperatore, atque adeo cum omnibus Catholicæ Religionis Principibus ac Regibus mutuum erat illi Epistolarum commercium ; quorum omnium studia atque venerationem in se excitavit, vel ab ipsis Ecclesiæ Romanæ hostibus magni factus.

Suam erga Rempub. Venetam propensionem ostendit, ortâ inter Capitulum S. Marci de urbe (1), *& Legatum Venetum controversiâ.*

Sustulit Societatem Jesu, *re non solùm maturius, ut ipse fatetur, expensâ, sed etiam fervidis pre-*

---

(1) *De quadam parte Ædis Marcianæ, utrùm illa contineretur in Donatione à Pio IV Venetis facta. Quæstionem Pontifex ad se vocavit, itaque eam datis Literis IX Kal. Sept. ann. M. DCC. LXX. definivit : Si continetur, Donationem confirmo : sin minus, ego illam Venetæ Reip. dono.*

Rois. Il rétablit la concorde entre le Roi de Portugal & le Saint-Siege avec une célérité qui ſurprit l'Univers ; &, pour la conſolider, il lui députa Mgr Conti, Prélat Romain, qui en fut reçu avec la plus grande diſtinction. Peu de temps après il s'attacha les deux plus puiſſans Princes du Sang Bourbon, le Roi Très-Chrétien & le Roi Catholique, dans la Capitale duquel il rétablit la Nonciature Apoſtolique ; époque auſſi honorable qu'avantageuſe pour le Saint-Siege.

Il tint ſur les Fonts de Baptême le premier enfant du Prince des Aſturies, pour qui il envoya les magnifiques préſens d'uſage. Il reçut avec magnificence la Princeſſe Marie-Antoinette Valburge, Fille aînée de l'Empereur Charles VII, ainſi que les deux Freres du Roi d'Angleterre. Il entretint une correſpondance réguliere avec l'Impératrice-Reine de Hongrie, avec l'Empereur & les autres Rois & Princes Catholiques, dont il ſe fit autant chérir que reſpecter : il fit plus, il ſut ſe gagner l'eſtime & la vénération des ennemis de l'Egliſe Romaine.

Ses bonnes intentions pour la République de Veniſe parurent à l'occaſion d'un différend entre le Chapitre de S. Marc (1) & le Légat de Veniſe.

Il ſupprima *la Société de Jeſus*, après avoir examiné cette affaire, comme il le dit lui-même,

(1) Il s'agiſſoit d'une partie de l'Egliſe de S. Marc, de laquelle on conteſtoit, ſi elle étoit contenue dans la Donation de Pie IV aux Vénitiens. Clément XIV évoqua l'affaire à lui, & la termina ainſi par ſes Lettres du 24 Août 1770 : *Si elle y eſt contenue, je confirme la Donation : ſi elle n'y eſt pas, je la donne à la République de Veniſe.*

cibus explorandi. Monachos Cœleſtinos in Gallia, & Congregationem Canonicorum Regularium S. Rufi, petente Rege, abolevit. Ibidem Minores, Obſervantes *dictos, ut etiam in Sabaudiâ, revocavit ad Ordinem Conventualium; quos cum Romæ ad S. Petrum, tum Laureti Pœnitentiarios conſtituit. Congregationem SS. Crucis & Jeſu Chriſti Paſſionis probavit, eique Baſilicam SS. Johan. & Pauli ædes & hortos conterminos ad S. Andræam in Quirinali alumnis Congregationis Miſſionis inde tranſlatis perpetuò addixit.*

Alias Eccleſias ſimul junxit, alias in Epiſcopatus erexit, inter quas unam in Hungariâ, Catholici Græci Ritûs. Epiſcopo & Canonicis Genevenſibus jamdiu à Calvinianis de ſuis ſedibus exturbatis cùm ſacras, tùm profanas ædes Anneſii ultrò providit.

Virtutis meritique æſtimator ſeverus, Paulum à Cavallo, Joannem Coſmum de Cunha, Scipionem Burgheſium, Joannem-Baptiſtam Rezzonicum, Marcum Marefoſcum, Joannem de Roche-Aymon, Leopoldum Erneſtum de Firmian, Antonium Caſali, Paſchalem Aquaviva, Januarium de Simeonibus, Antonium-Eugenium Viſconti, Bernardinum Giraud, Innocentium de Comitibus, Franciſcum Caraffa, Franciſcum-Xaverium de Zelada, Joannem-Angelum Braſchium, Franciſcum Delcium; omnes numero ſexdecim, plures cùm poſſet purpurâ donavit.

Veræ Religionis ſollicitudine incenſus, Aſſyrios, Perſas, Tranſylvanos, Ancyranos, abjuratis priùs erraribus & ſchiſmate, in Catholicæ Eccleſiæ gremium recepit.

avec le plus grand ſoin, & après avoir employé le ſecours des plus ferventes prieres. En France, à la ſollicitation du Roi, il abolit l'Ordre des Céleſtins, & la Congrégation des Chanoines Réguliers de S. Ruf. Dans le même Royaume, comme en Savoie, il rappella les Freres Mineurs, dits *Obſervantins*, à l'Ordre des Conventuels, & il leur conféra la Pénitencerie de S. Pierre à Rome, & celle de Lorette. Il approuva la Congrégation de la Croix & de la Paſſion de Jeſus-Chriſt, & lui donna à perpétuité l'Egliſe de S. Jean & S. Paul, avec les maiſons & jardins qui en dépendent, après en avoir transféré les Membres de la Congrégation de la Miſſion, à S. André ſur le Mont-Quirinal.

Il fit la réunion de pluſieurs Evêchés, & il en érigea de nouveaux, dont un, en Hongrie, du Rit Grec Catholique. Il pourvut à Annecy d'Egliſe & de maiſons l'Evêque & les Chanoines de Geneve, enlevés depuis long temps à leurs places, par les Calviniſtes.

Juſte appréciateur du mérite & de la vertu, il ne créa que ſeize Cardinaux, quoiqu'il en pût faire davantage; Paul de Cavallo, Jean Côme de Cunha, Scipion Borgheſe, Jean-Baptiſte Rezzonico, Marius Mareſcoſchi, Jean de la Roche-Aymon, Léopold-Erneſt de Firmian, Antoine Caſali, Paſchal Aquaviva, Janvier de Simone, Antoine-Eugene Viſconti, Bernardin Giraud, Innocent Conti, François Caraffa, François-Xavier de Zelada, Jean-Ange Braſchi, François Zelo.

Enflammé du zele de la vraie Religion, il reçut dans le ſein de l'Egliſe Catholique les Aſſyriens, les Perſes, les Tranſylvains, les Ancyriens, après qu'ils eurent abjuré leur ſchiſme & leurs erreurs.

Beatorum honore condecoravit Franciſcum Caracciuli, Clericorum Minorum Fundatorem, & ex Clericis Regularibus Paulum Burali, priùs Epiſcopum Placentinum, poſteà Archiepiſcopum Neapolitanum.

Jubilæum Magnum decimum octavum indixit; ſed non celebravit, morte præreptus.

Neque ſolum Pontificem, ſed etiam virum Principem egit præclariſſimè Vectigalium onera levavit, annonam providit, commercium extendit, ac duos præcipuè portus in oculis habuit, Anconitanum ſcilicet, ac Centumcellenſem. Apoſtolicum ærarium auxit parcimoniâ. In piorum hominum cœtus ac præſertim in ampliſſimum S. Spiritûs Xenodochium pecuniam ſuam erogavit. Sibi parcus, liberalis in omnes, præterquam in ſuos.

Agrum Avenionenſem & Venuſinum, Ducatum Beneventanum, ac Pontem curvum recepit, luculentum benevolentiæ Principum teſtimonium.

Converſus hinc ad Litterarum cultum, & Urbis decus augendum, decreta Ferrarienſis Academiæ ad meliorem formam redegit. In Collegio Romano publicum Gymnaſium, præſtantiſſimis diſciplinarum omnium Profeſſoribus à ſe conductis, inſtituit, annuiſque reditibus ſtabilivit. In æde Vaticana magnificentiſſimum Muſæum, quod ab illo dicitur Clementinum, *Eruditorum commodo erexit, ac de ſuo pulcherrimis monumentis locupletavit.*

Ipſe propenſus in pauperes, laborum patientiſſimus; juſtus in pœnis inferendis, ſed non ſevérus; in ſuprema auctoritate ſine faſtu; in rerum humanarum varietate ſemper idem ac ſibi conſ-

Il mit au nombre des bienheureux François Caraccioli, Fondateur des Clercs Mineurs, & Paul Burali, d'abord Clerc Régulier, enſuite Evêque de Plaiſance, & mort Archevêque de Naples.

Il indiqua le dix-huitieme grand Jubilé ; mais la mort l'empêcha de l'ouvrir.

Chez lui le Prince parut avec autant de gloire que le Souverain Pontife. Il diminua les impôts, pourvut à la ſubſiſtance de ſon peuple, étendit le commerce, & il s'occupa ſpécialement des Ports d'Ancône & de Civita-Vecchia. Il augmenta de ſes épargnes le Tréſor Apoſtolique, & répandit ſes largeſſes ſur pluſieurs établiſſemens de piété, particuliérement ſur le vaſte Hôpital du S. Eſprit, établi pour recevoir les étrangers. Econome pour lui-même, il étoit libéral pour les autres, excepté pour ſes parens.

Il recouvra les territoires d'Avignon, du Comtat Venaiſſin, le Duché de Bénévent & Ponte-Corvo ; preuve éclatante de la bienveillance des Princes à ſon égard.

Il s'appliqua à faire fleurir les Arts, & à décorer ſa Capitale. Il donna une meilleure forme à l'Académie de Ferrare. Dans le College Romain, il érigea & dota une Maiſon publique d'Education, qu'il pourvut des plus habiles Profeſſeurs en tout genre.

Dans le Vatican, il établit pour la commodité des Savans un ſuperbe Muſée, appellé *Clémentin*, qu'il enrichit des plus précieux Monumens.

Ami des pauvres, infatigable dans le travail, juſte ſans ſévérité, grand ſans faſte & ſans vanité, il fut toujours ſemblable à lui-même au milieu des révolutions & des revers, tou-

tans ; in audiendis & admittendis omnibus facilis & humanus.

Nihil in hoc Pontifice non eximium, animo volutabat ingentia, eaque plerumque tanto ſilentio, cujus erat amantiſſimus, expediebat, ut eadem alii perfecta priùs noſcerent, quàm ſuſcepta.

Tandem paulatim viribus deſtitutus, x. kal. Octob. anno 1774. extinctus eſt, nono & ſexageſimo ætatis anno nondum expleto, ſolida pietatis editis argumentis.

Eccleſiam adminiſtravit annos quinque, menſes quatuor ; ac dies tres, Pontifex verè dignus imperio, & maximè memorabilis.

Fidelement collationné ſur l'original imprimé le 30 Août 1776.

jours

jours affable & populaire envers ceux qui l'approchoient.

Il n'y eut rien que de grand dans la perſonne de ce Pontife ; ainſi que dans ſes opérations ; & elles furent toujours ſi ſecretes, qu'on n'en étoit inſtruit qu'au moment de leur exécution ; tant il étoit ami de la diſcrétion.

Enfin s'étant inſenſiblement affoibli, il mourut avec toutes les preuves de la plus ſolide piété, le 22 Septembre 1774, vers la fin de ſa ſoixante-neuvieme année.

Il gouverna l'Egliſe cinq ans, quatre mois & trois jours, comme un Pontife vraiment digne de régner, & ſûr de vivre à jamais dans l'Hiſtoire.

CLEMENS XIV, P. M.

Ex Evangelica paupertate, mundique
contemptu,
Ad Petri Cathedram,
Afflante Numine evectus,
Idem eſt qui erat.
In ipſo non ipſius mutatio eſt:
Amicus amicis, omnibus omnia,
Sibi nihil, præter onus & laborem.
Non ſollicitudo Eccleſiarum
Tranquillitatem,
Non irrequieta Principatûs cura
Leporem,
Non ingruentium procellarum nimbi
Fortitudinem adimunt.
Turbato mari ſerenus,
Trepidis addit animos, mœrentes exhilarat,
Circumſtantium ventorum
Contractis velis vim temperat,
Poloque defixus,
Clavum moderatur impavidus,
Expectans meliora.

CLEMENT XIV, très-grand Pontife.

De la pauvreté évangélique & du mépris du monde,
Elevé à la Chaire de Saint Pierre,
Par l'inſpiration divine ;
Toûjours le même,
Il ne montre de changement que celui de ſa dignité :
Bon ami, & ſe faiſant tout à tous,
Il ne ſe réſerve que la fatigue & le travail.
Maître de lui-même,
Au milieu de toutes les ſollicitudes paſtorales,
Il ſait conſerver ſon enjouement
Malgré les ſoins inſéparables de la Papauté,
Et oppoſer un ferme courage
Aux plus affreuſes tempêtes.
Tranquille au milieu des flots irrités,
Il donne du courage aux foibles,
De la conſolation aux affligés ;
Il ſait à propos plier les voiles
Pour modérer la violence des vents conjurés :
Et les yeux fixés vers le Ciel,
Il continue de tenir le gouvernail d'une main aſſurée,
Dans l'eſpérance d'un temps plus heureux (1).

(1) Cette Inſcription a été faite du vivant de *Clément XIV.*

CLEMENS XIV, P. M.

Ex inclita divi Franciſci
Ordinis Minorum Conventualium
Familia,
Nullo humano favore,
Sed peculiari divino conſilio,
Ad regendam & gubernandam
Petri Navim,
In medio mari, aquarum impetu
Diu concuſſam,
Cunctis ſuffragiis evectus
Pietate, doctrinâ, prudentiâ, dexteritate,
Ab imminenti periculo
Liberavit:
Ac ſolus, ſuper frementes undas
Incedens,
Suis ipſe manibus,
Salvam & incolumen,
In portum veritatis & unitatis
Reduxit.
Fluctuum inde ventorumque ingentem vim
Ita compoſuit,
Ut facta ſit tranquillitas magna,
Perpetuò duratura.

CLEMENT XIV, très-grand Pontife.

MINEUR Conventuel,
De l'Ordre célebre de S. François,
Elu d'une voix unanime,
Sans aucune protection humaine,
Mais par la ſeule inſpiration du Ciel,
Pour conduire & gouverner
La Barque de S. Pierre,
Depuis long-temps battue de la tempête :
Par ſa piété, ſa ſcience, ſa prudence, ſon habileté,
Il la préſerva
Du péril qui la menaçoit ;
Et ſeul, ſur le flots frémiſſans
Qu'il parcouroit avec aſſurance,
De ſes propres mains,
Il la ramena entiere & ſans dommage,
Au port de la vérité & de l'unité.
Enfin, il appaiſa tellement
La fureur des flots & des vents déchaînés ;
Qu'il ſe fit un grand calme
A jamais durable.

SI, malgré les recherches faites en Italie & en France, pour ſe procurer des Lettres de CLEMENT XIV, il y avoit des Perſonnes qui en euſſent, dont l'authenticité fût conſtatée de la maniere la plus évidente, elles ſont priées de vouloir bien les communiquer.

On donnera ces Lettres par ſupplément, avec la plus grande exactitude, & telles qu'on les aura reçues.

Il faudra les adreſſer à Paris, au Libraire LOTTIN le jeune, Rue St Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

TABLE

Des Matieres contenues dans les troiſieme & quatrieme Tomes.

La lettre [*a*] déſigne le Tome premier ; [*b*] indique le ſecond.

ABUS (les) : c'eſt le comble de l'injuſtice de vouloir, à raiſon des abus, improuver l'Evangile & la conduite de l'Egliſe, *b*, 37. Imputer à l'Egliſe les excès de quelques-uns de ſes Miniſtres, c'eſt violer toutes les regles de l'équité, 47

Académiques (les ouvrages). Leur ſtyle eſt brillant *a*, 65

Accuſateurs (les). La religion peut ſe glorifier de n'avoir eu pour accuſateurs & pour adverſaires, que des hommes ſcandaleux ou prévenus, *b*, 7 *& ſuiv.*

Accuſations (les) : c'eſt chez les ennemis de la Religion Catholique, que l'on puiſe les accuſations qu'on lui impute, *b*, 37.

Actions. Voyez *Œuvres.*

Adam : nul autre être qu'un Dieu ne pouvoit effacer ſa faute, & ſatisfaire à la juſtice divine griévement offenſée, *b*, 96

Agreda (Marie d'). Voyez *Sainte Thérèſe.*

Albacina (le monument de). Voyez *Bianchi.*

Ambition (l'). Il n'y a pas de ſiecle, d'année & de jour, que l'Egliſe ne tonne contre elle, *b*, 38

Ame (l'). Dieu eſt le créateur de l'ame, *a*, 22. Preuves de ſa ſpiritualité, 21. Toute ſpirituelle & toute ſimple qu'elle eſt, elle ſe multiplie comme ſi elle étoit diviſible, 10. Elle eſt la mere de nos penſées, de nos raiſonnemens & de nos affections, 21. Elle eſt le germe de nos connoiſſances, & de nos idées, 10. Elle cherche à s'étendre dans une autre région que l'univers, 43. Les ames qui languiſſent ſont celles qui ne ſe nourriſſent que de riens : on remarque de l'embonpoint & de la vigueur chez celles qui cultivent les bons livres, 55.

L'ame environnée des ſens eſt comme un Roi environné de ſes gardes : ſi cette ſentinelle ſe laiſſe forcer, quel malheur pour l'homme ! 20. Ce qu'opere ſur l'ame l'éducation, le climat, les bons livres, *b*, 66 & *ſuiv.* Voyez *Dieu.*

Amis (les). Dieu doit être le principe & le lien de tous les vrais amis, *a*, 133

Amour divin (l'). La Religion chrétienne eſt l'effuſion de cet amour, *b*, 27. Effet de cet amour, 27 & 29

Amuſemens (les). Il faut ſavoir trouver de l'utilité juſques dans nos amuſemens, *a*, 58

Ange (un). Anathême à un Ange qui apporteroit un nouvel Evangile, *b*, 37. Lorſque Jeſus-Chriſt paroît dans le monde, les Anges n'ont rien de plus preſſé que d'annoncer aux hommes la paix, 38. Ce qu'ils nous apprennent en adorant Jeſus-Chriſt naiſſant, 108

Anglois (l') eſt enthouſiaſte de ſon gouvernement, *b*, 68 : pourquoi, *ibid.*

Apocalypſe (le Livre de l') eſt une mine d'or & de diamans pour quiconque en auroit la clef, *a*, 96. Les Apôtres & les Peres ont levé quelques coins du voile myſtérieux qui la couvre, *ibid.*

Apôtres (les) : on venoit leur offrir les fonds de terre dont on vouloit les gratifier ; mais ils ne firent jamais la moindre démarche pour ſe les procurer *b*, 41

Armes (les) de l'Egliſe : elle n'a d'autres armes que la parole, l'exemple, les larmes, les prieres, les cenſures purement ſpirituelles, les peines canoniques, quand les pécheurs ſcandaliſent, *b*, 28 & *ſuiv.* 38 & *ſuiv.* Pour ramener les hérétiques un Prédicateur ne doit employer d'autres armes que la douceur, le raiſonnement & la force des autorités, 33

Arioſte (l') & le Dante font alternativement paſſer leurs lecteurs dans les champs les plus fleuris & les campagnes les plus arides, *a*, 8

Arius (Héréſiarque) : il eſt étonnant comment lui & ceux de ſa ſecte, oſerent paroître, après la maniere avec laquelle le grand Apôtre & l'Evangéliſte par excellence, prouvent la divinité de Jeſus-Chriſt, *a*, 35, 36

Arts, voyez *Sciences*.

Avarice (l') : c'eſt une choſe abominable que de voir un homme conſacré au Seigneur, théſauriſer, *b*, 44. Quand des Miniſtres de l'Egliſe montrerent de la rapacité, ils abuſoient du nom de la Religion, pour employer plus efficacement la ſéduction, 41, 42. Voyez *Miniſtres de Dieu*.

Auguſtin (Saint) ne crut valoir quelque choſe, que lorſqu'il revint à la vérité ſuprême, *a*, 74. Il connut par l'agitation de ſon eſprit & de de ſon cœur, qu'il falloit ſe placer ſur la montagne ſainte pour bien apprécier toutes choſes, *ibid.* A fourni d'excellens matériaux ſur l'Egliſe, 99. Eſt, ſur les matieres de la grace, & de la prédeſtination, un Auteur approuvé par l'Egliſe qui ne peut errer, *a*, 36, 37. Paroles admirables de ce Saint au ſujet de ceux qui s'égarent, *b*, 35. Il offrit ſon ſiege aux Donatiſtes, & engagea les Evêques à en faire autant, au cas que ces hérétiques conſentiſſent ſincérement à abjurer leurs erreurs, *ibid.* Son déſintéreſſement au ſujet des biens fonds que poſſédoit ſon Egliſe, 42, au ſujet des biens légitimement à lui légués, *ibid. & ſuiv.* au ſujet des biens donnés à l'Egliſe par des peres mécontens de leurs enfans, *ibid.* au ſujet des donations que l'on vouloit faire à ſon monaſtere, 56, au ſujet des ſucceſſions, s'il falloit que ſa Communauté plaidât pour en jouir, 42
Voyez *Baptême*, *Charité*, *Monique*, *Ganganelli*, *Grace*, *Prédeſtination*, *Thomas*.

Aumône (l'). L'Egliſe s'eſt toujours contentée de recevoir à titre d'aumône, ce qu'on a bien voulu lui donner, *b*, 41. Ces poſſeſſions dont l'Egliſe jouit, ne ſont que les aumônes des Fideles dans leur origine, & dans l'uſage le patrimoine des pauvres, 44

Aurele (Evêque de Carthage). Grand exemple de ſon déſintéreſſement, *b*, 42

Auteur (un). En ſe hâtant d'être Auteur, on ne donne à ſes penſées, ni le temps de mûrir, ni celui de germer, *a*, 44 & 45. Ne doit jamais perdre de vue qu'il écrit ſous les yeux d'un Etre incompréhenſible, toujours préſent & agiſſant, &c. 50. Réflexions que les Auteurs devroient faire ſur les ſuites funeſtes & durables d'un ouvrage cou-

traire à la Religion & aux mœurs, 42 *& ſuiv.* Les Auteurs comparés aux Sculpteurs & aux Peintres, 63. Pour avoir de bons Auteurs il n'en faut qu'une certaine quantité, *b*, 64: pourquoi, *ibid.* Les Ecrivains qui n'ont d'autre défaut que celui de répéter ce qui a été dit par d'anciens Auteurs, ſont excuſables, pourvu que ce qu'ils remettent ſous les yeux du public ſoit bon, 65. Voyez *Siecles paſſés. Style.*

Baptême (le). L'exemple d'un enfant qui meurt après avoir reçu le Baptême, & d'un autre qui expire ſans avoir eu ce bonheur, prouve, ſelon S. Auguſtin, de la maniere la plus ſenſible, la vérité de la prédeſtination, 37

Belles-Lettres (les). Différence entre les Belles-Lettres & les Sciences ſublimes, *a*, 55

Bénédictins (les Religieux) employerent tout leur temps à faire reparoître la lumiere dans les ſiecles où les ténebres de l'ignorance couvroient preſque la terre, *b*, 52. Rendirent les campagnes habitables par de continuels défrichemens, *ibid.* Nombre de villes doivent leur exiſtence aux Religieux de Saint Benoît, *ibid.* Pourquoi ces Religieux ne s'appliquerent pas toujours à des ouvrages méchaniques, 51 *& ſuiv.*

Benoît (Saint). Quelques-uns de ſes Moines ont voulu l'empoiſonner, *b*, 65. Ce Saint Fondateur ne veut pas qu'on inquiete les transfuges, ni qu'on les pourſuive, 51: pourquoi, *ibid. & ſuiv.*

Benoît (Regle de Saint) eſt appellée par les Conciles *la Sainte Regle*, une Regle *compoſée par le même eſprit qui a dicté à l'Egliſe ſes Canons*, *ibid.* Elle eſt remplie de ſageſſe & de diſcrétion, 51. On n'y voit que la paix, la douceur & la charité, &c. *ibid.*

Benoît XIV (Lambertini) avoit le talent d'écrire une Lettre avec tant de préciſion, qu'il ſembloit qu'il n'y avoit que des penſées & point de mots, *a*, 68. Il eſt illuſtre par ſa ſcience, ſa ſageſſe, ſa généroſité, ſon génie, *b*, 123. Par ſes ouvrages immortels dans l'Egliſe comme dans la république des Lettres, *ibid.* 86. Témoigne dès ſon exaltation au ſouverain pontificat, le deſir qu'il

à d'aſſiſter au Chapitre général des Mineurs conventuels, 126. Donne un nouvel éclat à la thiare par la nobleſſe de ſes Ancêtres, dont quelques-uns ſont inſcrits au Catalogue des Saints, & ſurtout par ſes propres vertus, *ibid.* Ses travaux apoſtoliques, ſes veilles, ſes ouvrages lumineux, *ibid.* Dès le temps qu'il prenoit ſes grades, ſon génie l'élevoit au deſſus de tous ſes Condiſciples, 127. Eſtimé de Clément XI, *ibid.* Affectionné & décoré de la pourpre Romaine par Benoît XIII, *ibid.* Joie que répandit dans Rome ſon exaltation au ſouverain Pontificat, 128 & *ſuiv.*
Voyez *Berti*, *S. François*, *Muratori*.

Berti (le Pere), Auguſtin, Docteur éclairé, qui connoiſſoit parfaitement les Conciles, les Peres & toute la chaîne de la Tradition, *a*, 33. Benoît XIV étoit plein d'eſtime pour lui, & le regardoit avec raiſon comme *un des Théologiens qui honorent le plus l'Italie*, *a*, 32
Voyez *Ganganelli*.

Bethléem. La foi nous y doit tranſporter, *b*, 95 & *ſuiv*. Quels ſacrifices nous devons y offrir, 98 & *ſuiv*. Contraſte entre l'étable de cette ville où Jeſus-Chriſt naît, & les palais des grands, 96 & *ſuiv*. Nos Egliſes poſſedent réellement celui même qui naquit à Bethléem, 100 & *ſuiv*.

Bianchi (M. l'Abbé Iſidore) : ſes ſavantes obſervations ſur le monument d'Albacina, *a*, 80. Il a déterminé, d'une maniere triomphante, l'ancien territoire de Tufico, *ibid.* N'a employé dans ſon Apologie contre M. Vannozi que l'honnêteté & la vérité, *ibid.* Son excellente Diſſertation ſur le monument tout récemment trouvé Pompéio, 81

Aibliothécaire (un) : il eſt à propos qu'il ſoit attentif à ne pas prêter tous les livres indiſtinctement *a*, *ibid.*

Bibliotheque publique (une) : eſt un de plus beaux monumens qu'on puiſſe laiſſer après ſoi, ſur-tout lorſque le choix des livres eſt fait avec goût, & d'une maniere profitable à la Religion & à la patrie, *a*, 40. Pourquoi les Bibliotheques ſont remplies de répétitions, d'inutilités, d'inepties, d'abſurdités, d'erreurs, *ibid. & ſuiv.* 48 & *ſuiv.* A quoi on peut les comparer, 42, 45, 52 & *ſuiv.* On

ne peut mieux faire que d'élaguer d'une Bibliotheque les ouvrages inutiles & dangereux, 43. Pourquoi, *ibid. & ſuiv.* Une bibliotheque publique eſt un tréſor pour un pays, 45. Il ſeroit à ſouhaiter que les Religieux qui ont d'excellentes Bibliotheques, les ouvriſſent aux curieux, *ibid.* Biens qui en réſulteroient, 46. Les bonnes Bibliotheques ſont une table délicieuſe où l'ame ſavoure, le génie des plus fameux Ecrivains, & où elle s'en pénetre, 55

Bledowski (le R. P.), Provincial des Freres Mineurs conventuels de la province de Cologne. Voyez *Ganganelli.*

Bonaventure (Saint) : ſa merveilleuſe douceur répond à l'élocution ; & par l'excellence & la profondeur de ſes connoiſſances, il mérita d'être appellé le *Docteur ſéraphique*, *b*, 124

Canons (les Saints) de l'Egliſe ne reſpirent que la ſageſſe & la modération, *b*, 37

Carlos (Dom), Roi de Naples, maintenant d'Eſpagne, fait régner avec lui toutes les vertus par ſon eſprit d'ordre, de clémence & d'équité, *a*, 117

Cauſe (une) : raiſon pour laquelle une cauſe portée à un Tribunal, engendre autant d'opinions qu'il y a de perſonnes, *b*, 69, 70

Charité (la) ne ſubſiſte réellement que dans la vraie Religion, *a*, 83. Nous rend, elle ſeule, bons parens, bons amis, bons citoyens, bons ſujets, *ibid.* & 84. Doit être la vertu ſpéciale des Catholiques, *b*, 49 : pourquoi, *ibid. & ſuiv.* On trouve dans les Lettres des SS. Peres de l'Egliſe, & ſur-tout dans celles de Saint Auguſtin, qu'il faut toujours conſerver la Charité, même à l'égard de ceux dont la doctrine & les mœurs ſont les plus corrompues, 30 & 31. La Religion de Jeſus-Chriſt embraſſe dans ſa charité tous les hommes de quelque communion qu'ils ſoient, 10. Vit paiſiblement avec eux & ne les vexe pas, 23. Prie pour le Juif comme pour le Païen, 10. Exerce l'hoſpitalité envers le Turc comme envers l'Indien, 27

Charles (Saint) Borromée. Voyez *Mort*, *a*, 29, 30

Chinois (le) ſe croit le plus grand des humains, *b*, 69 : pourquoi, *ibid.*

Choix d'un état (le). Les différens états ſont autant de moyens d'arriver à la perfection ; mais il s'agit de bien choiſir, *a*, 18. Maux qui réſultent d'un mauvais choix, *ibid.* & 19

Chrétiens (les premiers) ſe laiſſèrent plutôt égorger, que de s'élever contre les Edits des Empereurs, *b*, 44 & *ſuiv.*

Chryſoſtome (Saint), ſon portrait, *a*, 66

Chriſtianiſme (le). Sublimité des vérités qu'il propoſe, *a*, 76. Ces vérités ont toujours été combattues ; mais toujours elles ont été victorieuſes, *ibid.* & *ſuiv.*

Ciel (le), à qui il eſt promis, *a*, 72 & *ſuiv.*

Colere (la), jamais l'Egliſe ne connut cette colere qui naît de la haine & de la prévention, *b*, 35

Commentateurs (les) & les Interpretes : ſe tenir en garde contre la plupart, *a*, 32. Ils font quelquefois plier au gré de leurs opinions le texte des Auteurs, *ibid.* Néceſſité de confronter leurs citations, *ibid.*

Conſcience (la) eſt un fidele moniteur, 20. Il eſt indubitable que la conſcience nous fait ordinairement des reproches, quand nous craignons ſi fortement la mort, *a*, 30. Il n'eſt jamais permis de vexer les conſciences, *b*, 25. Si l'on force un homme à adopter malgré lui une religion qu'il rejette, on ſe rend coupable aux yeux du Seigneur, *ibid.* Explication de ces paroles de Jeſus-Chriſt, *forcez-les d'entrer*, *ibid.*

Conſtitutions (les) ou explications ajoutées aux Regles données par les Fondateurs, ne doivent pas être confondues avec ces premieres Regles, 50. Il y en a qui ont obſcurci la Regle, & qui ont fait diſparoître le véritable eſprit des Fondateurs, 55. Voyez *S. Ignace.*

Contradicteurs (les). Quand un ouvrage ne contient que des idées nettes, des principes clairs, des conſéquences juſtes, il ne faut point répondre aux contradicteurs, *a*, 13, 14. Il y a parmi les Ecrivains des aboyeurs qu'il faut ſavoir laiſſer crier, *ibid.*

Créateur (le) en ne faiſant pas deux choſes qui ſe reſſemblent, a voulu que chaque eſprit portât une empreinte différente, *a*, 63, 64. Preuve de la fé-

qu'ils ont commis, *a*, 36. C'eſt dans le ſein de Dieu qu'ils naiſſent, *b*, 111. C'eſt là que l'Eternel ébauche lui-même ces grands modéles, les forme, &c. *ibid.* Voyez *Prédeſtination.*

Epiſcopat (l'), par les graces qu'il confere, unit le Ciel à la terre, *a*, 101. Il a Jeſus-Chriſt l'Auteur de toute Sainteté pour inſtituteur & pour chef, *ibid.* Voyez *Evêque.*

Equivoques (les), la Religion condamne juſqu'aux moindres équivoques, *b*, 13

Erreurs (les), quel eſt l'eſprit de l'Egliſe, de la loi nouvelle, de la Religion contre les erreurs & au ſujet de ceux qui les ſoutiennent, *b*, 14, 45 & *ſ.* Il faut tonner contre les vices, contre les erreurs, mais il faut épargner les perſonnes, 14, 33

Eſpagnols (les), leur profondeur & leur élévation, *a*, 138. Leur magnanimité répond à leur équité, 135. Il y a beaucoup d'analogie entre eux & les Italiens, 138. Leur éloge par le Cardinal Portocarréro, *ibid.*

Eſprits (les), leurs différences, *a*, 65. V. *Créateur.*

Eternité (l'), c'eſt un ſpectacle plus beau que le Firmament, de voir l'homme paſſer en un clin-d'œil, juſque dans le ſein de Dieu, au moment qu'une vie temporelle lui eſt ôtée pour faire place à une vie toute divine, *a*, 26. Il eſt étonnant que l'homme né pour un ſi grand bonheur, ſoit auſſi peu curieux de le connoître, *ibid. & ſuiv.* Les Philoſophes ne ſe ſont point aſſez occupés de cet objet, 27. Malgré tout ce que la foi nous a révélé de certain ſur cet article, nous ferons dans la derniere ſurpriſe en entrant dans l'éternité, *ibid.* Différence entre cette vie & l'éternité, 28. V. *Mort.*

Evangéliſtes (les ſaints) emploient la plus grande modération dans le récit qu'ils font de la Paſſion de leur divin Maître, *b*, 32. Leur ingénuité, 65

Evangile (l') eſt le plus beau préſent que Dieu ait fait aux hommes, *a*, 150. Voy. *Auge.*

Evêque (un), honneur que dans tous les temps on leur a rendu, *a*, 101. Le meilleur moyen que doit employer un Evêque, pour venger l'Epiſcopat des outrages que lui fait l'impiété, *ibid.* 102. S. Paul exige qu'il ne ſoit pas porté à la colere, *b*, 36. Ses devoirs à l'égard des mécréans, 28 & *ſ.*

Regles qu'il doit ſuivre pour ne pas donner dans un faux zele, 27. & *ſ.* Les plus ſaints Evêques ſolliciterent dans tous les temps la grace des Apoſtats, ne deſirant que leur converſion, 45. Un Evêque eſt homicide toutes les fois que, le pouvant, il ne ſoulage pas un pauvre qui ſouffre la faim, 43. & *ſuiv.* Les Evêques & les Prêtres n'ont droit de prendre que le ſimple néceſſaire ſur les biens qu'ils poſſedent, 41, 42. Voyez *Miniſtres.*

Excès (les), on ne doit point imputer à l'Egliſe certains excès dont l'Hiſtoire a conſervé la mémoire, *b*, ... 36, 37

FANATIQUES (les), ne point juger de notre ſainte Religion par les portraits qu'en ont tracé les Fanatiques ou les impies. *b*, 6. On ne peut attendre aucune humanité d'un Fanatique, & pourquoi, 20. Voy. *Hypocrite*, *zele*, *Lucifer de Cagliari.*

Faux & demi-ſavans (les), rien de plus à craindre qu'eux pour la religion : pourquoi, *a*, 32

Firmian (M. le Comte), Miniſtre de Hongrie, honore tout à la fois la Religion, la ſcience & l'humanité, *a*, 136

Flandre (la), ſa ſituation bien différente de celle de l'Italie, *a*, . 103

Foi (la) eſt, ſelon Saint Paul la certitude des choſes qui ne paroiſſent pas, *a*, 75. Eſt la ſentinelle poſée par le Tout-puiſſant lui-même, qui nous dit à tous : Ici, arrêtez-vous, 49. L'hérétique comme l'incrédule, ayant voulu forcer cette garde, d'affreuſes ténebres ſe ſont emparées de leurs ames, & ils n'ont plus marché que ſur des précipices, 46, 47. Il n'y a qu'une foi, 37. L'Egliſe n'a ni innové ni pu innover dans ſa foi, . . . 47, & *ſ.*

Franciſcains, voyez *Dominicains.*

François d'Aſſiſe (ſaint) n'a jamais eu d'autre langage que celui de l'Evangile, *b*, 53. Sa charité pour les malades, *ibid.* Conduite qu'il tint dans un Chapitre général, pour faire connoître le ridicule des manieres affectées du Frere Elie, 53. Il connut les déſagrémens de la direction des Religieuſes, *ibid.* L'illuſtre maiſon des Lambertini doit ſa conſervation aux prieres de ce ſaint. 135 & *ſ.*

François d'Aſſiſe (l'Ordre de ſaint), Eloge de cet

Ordre, *a*, 139. Sageſſe de ſa regle, *b*, 101. Multitude de Docteurs & de grands hommes que cet Ordre a produits, 124 & 125. Benoît XIV aſſiſte au Chapitre Général de cet Ordre, 122 & *ſ.* Noms de différens Papes, Cardinaux, Rois & Reines qui ont aſſiſté aux Chapitres Généraux de cet Ordre, 144.

François de Sales (ſaint) Evêque de Geneve, qui a le plus vigoureuſement combattu les Proteſtans, n'a jamais fait éclater qu'un zele produit par la charité, *b*, 29.

Frugoni (M. l'Abbé). Il y a dans ſes ouvrages & dans ceux de Métaſtaſe, des beautés, des images, qui remueroient l'ame la plus engourdie, *a*, 2 & *ſ.*

GAGANELLI (le Pere), depuis Clément XIV, n'a jamais fait ſon étude de la poéſie, *a*, 1 & *ſ.* S'eſſaya étant au College à quelques poéſies champêtres, 2. Le cas qu'il en fit, *ibid.* Déclare qu'il ne ſera jamais poëte: pourquoi, 5, 6. Demande pour des Religieuſes un Cantique de cinq ou ſix ſtrophes, à la louange de S. Cajetan, 6, 7. Trouve une cermaine hiſtoire que l'Abbé Nicolini admiroit, écrite avec trop de chaleur, 8 & *ſ.* Rend témoignage aux ſoins que le Pere Aſſiſtant des Freres Mineurs Conventuels de Pologne, s'eſt donné dans leur affaire contre les Réformés, 10 & *ſ.* Déclare que lui-même n'a pas manqué de faire tout ce qui étoit en lui, pour la réuſſite de ce procès, 12. Se félicite & ſe réjouit du gain de ce procès, *ibid.* Son *Tableau de l'homme*, 12. Se ſoumet ſans répliquer aux obſervations du P. Berti, 31. Renonce à ſes ſentimens que ce Pere a combattu: pourquoi, *ibid.* Déclare que perſonne n'aime autant la vérité que lui, *ibid.* Soumet aux lumieres du même P. Berti, ſon Traité de l'Incarnation, de la Grace & de la Prédeſtination, 33. Indique les ſources où il a puiſé, 34 & *ſ.* S'arrête à ces Myſteres où la foi impoſe ſilence, 34. Ecrit ſur l'utilité d'une Bibliotheque publique, 40. & *ſ.* Recommande à l'Evêque de Cracovie les Mineurs Conventuels, & en particulier le P. Bledowski, 60. Envoie à l'Abbé Frugoni *ſes Réflexions ſur le Style*, *ibid.* Déclare ce qui l'a dégoûté de compoſer des Ouvrages, *ibid.* 61. Fait l'éloge du

Cardinal Paſſionéi, *ibid. & ſ.* & de ſa Bibliotheque, 61. *Réflexions* du P. Ganganelli *ſur le Style*, 58 *& ſ.* Avoue qu'il n'a fait qu'effleurer les Sciences, 71. A voulu connoître Deſcartes & Newton, mais qu'il n'a fait que les entrevoir, *ibid.* A prêché quelques Sermons, mais à la hâte ſans en faire ſon occupation, *ibid.* S'eſt attaché à la Théologie & pourquoi, *ibid.* N'a pu faire que de légeres excurſions dans la Littérature étrangere, dont il a pris aſſez de connoiſſance pour en pouvoir parler, *ibid.* Aime extraordinairement le travail, 72. Auroit volontiers étudié les Mathématiques, *ibid.* En a pris quelques teintures comme à la dérobée, *ibid.* Auroit deſiré de voyager pour s'inſtruire, *ibid.* S'en eſt dédommagé par le commerce avec ſes compatriotes, *ibid.* Témoigne que les incrédules même lui rendent la juſtice qu'il ne haït perſonne, à raiſon de ſes ſentimens, & que même les plus obſtinés trouvent dans ſon cœur toute la charité qu'on doit à ſes freres, 78. Ne connoit guere la politique italienne, 79. Remercie l'Abbé Bianchi de l'envoi qu'il lui a fait de ſes deux Ouvrages ſur les monumens d'Albacina & de Pompéio, 80 *& ſ.* Donne au P. Corſi des avis ſur un Traité de Morale qu'il deſiroit compoſer, 82. Releve la Morale au-deſſus de toutes les Sciences, *ibid.* En fait voir l'étendue, 83 *& ſ.* Conſole M. Muratori des perſécutions qui lui ſont ſuſcitées, 85 *& ſ.* Le remercie du préſent qu'il lui a fait de ſon dernier Ouvrage, 88. Cas qu'il en fait, *ibid.* Le conſole de nouveau des déclamations que l'on fait en chaire contre ſa perſonne & contre ſes écrits, *ibid.* Détourne le Pere Boudier, Profeſſeur Franciſcain, des deſſeins qu'avoit ce Pere de lui dédier la Theſe d'un de ſes Eleves, 84. Ses ſentimens au ſujet de cette dédicace faite contre ſa volonté, 89 *& ſ.* Deſire d'être utile à ce Profeſſeur, ainſi qu'à ſon Eleve, *ibid.* 91. Promet de mettre au plûtôt cette Theſe ſous les yeux de Benoît XIV, 90. Prend occaſion de cette Theſe qui avoit pour ſujet l'Egliſe, pour en parler d'une maniere admirable, 92. Se conſole d'être ſi éloigné du R. P. Gentil, Evêque d'Anvers, parce que c'eſt la poſſibilité où Dieu le veut, 100. Se rappelle avec un plaiſir ſenſible, la ville de Rimini, où il a fait ſes premieres études,

103. Differte ſur ſon antiquité, 104. Moraliſe d'une maniere admirable ſur le bonheur qu'il y a de vivre utilement pour les autres & pour ſoi-même, 105. Ses ſentimens ſur ſa promotion au Cardinalat, 107 *& ſ.* 123 & 124. Sa modeſtie au ſujet d'un acte de reconnoiſſance pour un ſervice qu'il avoit rendu au Docteur Bianchi, 193. Donne à ce Docteur perſécuté par l'envie, des conſolations puiſées dans la Philoſophie & la Religion, 110 *& ſ.* Remercie le P. Sbaraglia d'un excellent Ouvrage dont il l'a enrichi, 112. Eſpere lui offrir un jour en échange un fruit de ſa plume, qui tendra à découvrir le vrai ſens de S. Auguſtin dans ſes Traités de la *Correction & de la Grace, de la Prédeſtination des Saints, & du don de la Perſévérance*, 113. Refuſe, ſous prétexte d'incapacité, de travailler à un Ouvrage auquel ce Pere vouloit l'appliquer, 114. Lit toujours les meilleurs livres poſſibles, *ibid.* Voudroit bien ne point ſe brouiller avec Ariſtote & Scot, & pourquoi, *ibid.* A chaque pas ſe trouve obligé de les laiſſer en chemin pour prendre des routes plus ſûres, 115. Avis qu'il donne à un Abbé au ſujet d'un Diſcours ſur le reſpect & l'obéiſſance dûs aux Rois, *ibid.* Sa vénération profonde pour les Souverains, 116. Releve le regne de Dom Carlos, Roi de Naples, actuellement Roi d'Eſpagne, 117. Veut que l'on ſoit ſobre en éloquence, & que les diſcours ne ſoient pas longs, 118 *& ſuiv.* Avis qu'il donne à un Duc, 120, 121. Doute de la réuſſite d'une affaire pendante à un Tribunal, attendu que quelque bonne volonté qu'ait chaque Juge en particulier, ſouvent le Tribunal en décide autrement, *ibid.* Se réjouit de ce que le P. Edmonde Reid, Religieux de Cîteaux, ſon ami, va faire le voyage de Rome, 125. Le loue du zele qu'il a pour le bien de ſon Ordre, 126. Lui envoie la permiſſion de lire & retenir les livres prohibés, & pour deux autres Religieux, 127, 129, 130. Il ne l'envoie pas au Frere Fabquier, & pourquoi, *ibid.* Rend raiſon du motif pour lequel le Cardinal Galli accordoit à tous ſes Religieux qui le deſirerent, la liberté d'embraſſer une regle plus auſtere, 129. Fait part à ce Religieux de ce que Sa Sainteté lui a dit à ſon ſujet, 130. Les ſouhaits qu'il lui fait,

132. Se ſouvient de lui à l'autel, 133. Se recommande à ſes oraiſons & ſaints ſacrifices, *ibid.* Eloge qu'il fait de la Reine de Hongrie, 136, & du Comte Firmian, ſon Miniſtre, *ibid.* Déclare quelle étoit ſa dévotion lorſqu'il demeuroit à Milan, pour l'Egliſe où Saint Auguſtin avoit reçu le Baptême, *ibid.* Son amour pour l'Ordre de S. François, 138. Sa profonde humilité, *ibid.* Fait l'éloge du P. Pacciaudi, Théatin, & du P. Jacquier, Minime, 139. Conſole un Supérieur de Communauté, au ſujet de la Commiſſion établie en France pour examiner les inſtituts des Ordres Religieux, 140. Loue le Pape de ſon zele, M. l'Archevêque de Paris de ſa haute piété, & la Maiſon de Bourbon, de la protection qu'elle a toujours accordée aux vrais Fideles, 144. Promet à un Religieux de ſon Ordre, de le réconcilier avec ſon Gardien, pourvu que ce Religieux lui écrive qu'il ne donnera à la Muſique que le temps de la récréation, 147. Avis qu'il lui donne à ce ſujet, 143. S'étoit appliqué à toucher l'orgue, *ibid.* Mais qu'il s'eſt rendu à la regle & à la raiſon, *ibid.* Obtient du Pape la grace que deſiroit ſon Général, 145. Pourquoi il aimoit cet inſtrument, *ibid.* Parle au Comte Riviéra des éminentes vertus du R. P. Coſtanzo, afin qu'il en inſtruiſe Sa Majeſté, 146. Eſt très-éloigné de mettre aucun obſtacle à l'élévation de ce Pere à l'Epiſcopat, *ibid. & ſ.* Ne veut pas aller plus avant, pour ne point priver ſon Ordre d'un auſſi bon Religieux, d'ailleurs très-éloigné d'ambitionner aucune dignité, 147. Exhorte un Chevalier à ſe conſoler par des vues de religion, *ibid.* A pardonner à ſon beau-frere, 148. Fait l'éloge de l'Abbé de Véri, Auditeur de Rote, *ibid.* Blâme l'empreſſement d'un certain Religieux à diriger les conſciences, 149. Diſtingue la Philoſophie, dont il montre l'utilité d'avec les abus de la Philoſophie, 150. Ses ſentimens pendant ſa derniere maladie, 151. Comment il enviſage ſa mort prochaine, 153. Auroit voulu avant de mourir, écrire à tous les Fideles, pour leur recommander la paix & la charité, 154. Sa reconnoiſſance pour ſon Ordre, 155. Son humilité, *ibid.* Sa confiance en Dieu, *ibid.* Son eſ-

prit de ſacrifice, *ibid.* Il a à cœur la canoniſation de la bienheureuſe Colette, 159, & la béatification du vénérable Céſar de Bus, Fondateur des Doctrinaires, 161 : pourquoi, *ibid.* Son amour paternel pour la Maiſon d'Autriche, 164. Reçoit avec ſatisfaction l'Hiſtoire Métallique de la Maiſon de Lorraine, un Manuſcrit de Dom Calmet, & la Traduction d'une Piece intitulée : *La Clémence de Titus*, 167. Ses Brefs adreſſés à différentes perſonnes, 156 *& ſuiv.*

Son *Diſcours ſur la Religion*, *b*, 1. Prouve combien elle eſt pleine du feu de la charité, de tendreſſe pour tous les hommes, quels qu'ils ſoient, juſtes, opulens, juifs, païens, *ibid & ſuiv.* Ses *Réflexions ſur le Zele*, 17. Montre la différence entre la Loi ancienne & la Loi nouvelle, 19. La premiere étoit une loi de terreur; la ſeconde une loi de paix, de douceur, de charité, *ibid.* Démontre le danger d'un faux zele, 20. Indique les ſources de ce faux zele, 21. Termine, en prouvant que le vrai zele eſt accompagné d'un conſeil tendre, compatiſſant, prévenant, 27 *& ſuiv.* Autres *Réflexions ſur la Prédications*, 31. Deſire qu'un Prédicateur s'applique à la morale & pourquoi, 32. Qu'il ſupprime toute invective contre le Mécréans, 32. Qu'il expoſe la vérité avec force & lumiere, en épargnant les perſonnes, 33. Ses *Réflexions ſur l'Eſprit de l'Egliſe*, 34. Décrit différens caracteres de cet eſprit, *ibid. & ſuiv.* Témoigne le vif deſir qu'il a de la réunion des Proteſtans, 48. Eſt prêt de hâter par l'effuſion de ſon propre ſang, le retour de ces Freres, pour qui il reſſent toute la tendreſſe poſſible, 49. Ses *Réflexions ſur l'eſprit des Ordres Religieux*, 50. Donne une idée des principales regles de ces Ordres, *ibid. & ſuiv.* Établit des principes pour juger des différens Ordres, 56. Dépeint *le génie des diverſes Nations*, *ſur-tout des Italiens*, 66. Après avoir étudié les différens peuples qui habitent l'Europe, ſoit par la vue des étrangers, ſoit par les récits qu'en font les voyageurs, ſoit par l'Hiſtoire, il remarque que ce qui différencie les hommes, c'eſt principalement l'éducation & le climat, *ibid. & ſuiv.* Son *Diſcours ſur la ſuperſtition*, 81. Fait la deſcription des maux qu'elle a produit dans la Re-

ligion judaïque, *ibid. & ſuiv.* & qu'elle cauſe dans le Chriſtianiſme, 82 *& ſuiv.* Se félicite d'avoir eu quelque part à l'ouvrage de *la Canoniſation des Saints*, du Pape Benoît XIV, 86. Son premier *Diſcours ſur la fête de Noël*, 89. Peint l'état malheureux de l'homme ſans la grace du Rédempteur, *ibid. & ſuiv.* & ſon heureux changement par le Myſtere de l'incarnation, 91. Montre le ſort qui attend ceux qui n'auront pas profité de ce myſtere, 94 *& ſuiv.* Indique les moyens de correſpondre à l'humilité d'un Dieu qui s'y manifeſte, 97 *& ſuiv.* & à ſa charité qui y brille, 101. Second *Diſcours ſur la fête de Noël*, 105. Prouve que l'Incarnation eſt tout à la fois l'humiliation du Verbe & l'exaltation de l'homme, 107. Le Verbe ſemble ſe dépouiller de ſa divinité, pour diviniſer en quelque ſorte notre humanité, 108. Son *Panégyrique de Sainte Réparate*, 111. Il montre que cette Sainte mérite par ſes vertus les plus grands honneurs ſur la terre, 114. Les moyens d'implorer utilement ſon ſecours, 119. Son *Diſcours à la louange de Benoît XIV*, prononcé en la préſence de ce Pape, 121. Témoigne la crainte qu'il a de produire au dehors, la maniere dont il eſt affecté envers ce grand Pontife, *ibid.* Fondemens de ces craintes, *ibid.* 122. Sa modeſtie, *ibid.* 136. Son *Diſcours au Chapitre des FF. Mineurs Conventuels, pour l'élection d'un Général*, 137. Se rappelle le ſouvenir agréable d'avoir paſſé au milieu d'eux depuis ſa plus tendre jeuneſſe, *ibid.* Fait voir l'importance de ce choix, *ibid.* Indique les motifs qui doivent diriger ce choix, 138. Les vertus dont doit être revêtu ce Supérieur, *ibid. & ſuiv.* Aſſure l'Ordre & le Général futur de ſa protection, & de cette affection qui, quelque ancienne qu'elle ſoit, ſe ranime de plus en plus dans ſon cœur, 140 & 141. *Bulle pour le Jubilé univerſel*, au commencement de ſon pontificat, *ibid.* Il y peint ſes craintes vives à la vue de la peſanteur du fardeau qui lui eſt confié, 142. Avoue qu'il ſeroit prêt de perdre courage, ſans les eſpérances du ſecours de celui qui lui a impoſé ce poids ſi redoutable, *ibid.* A recours aux vœux ardens, aux prieres, aux jeûnes & aux aumônes, & à toutes les autres bonnes œuvres de tous les

Fideles du monde chrétien, afin qu'ils obtiennent pour lui de Dieu une abondante effuſion de ſon eſprit, *ibid.* Se confeſſoit ſouvent, célébroit la Meſſe tous les jours, & étoit, malgré ſes occupations, exact à la priere, 149. En conſéquence, il ouvre le tréſor des graces divines, 141. *Particularités ſur ſa vie privée*, 144. Son amour pour les pauvres, 149. Retranchoit toute ſa dépenſe ſuperflue pour leur bien, 145, 147, 148. Biens qu'il leur faiſoit, 149. Il n'avoit pas de plus grande conſolation, que de s'entretenir avec eux, *ibid.* Ses libéralités envers les PP. Capucins & les PP. Réformés, *ibid.* Son amour pour la pauvreté, même étant Pape, dans ſes meubles, 145, 149. Dans ſes habits, 147. Sa ſobriété, 145. N'oublia jamais ſon état de Religieux, 149. Faiſoit très-facilement remiſe de ſes droits, *ibid.* Juſqu'où alloit ſa crainte d'être à charge à perſonne, 145. Indemniſoit ſes Officiers des droits que ſa ſobriété & ſon amour pour la pauvreté auroient pu leur faire perdre, 147. Avoit, étant Pape, pour le Frere François, la même affabilité que par le paſſé, 149. Continuoit toujours ſa même correſpondance, *ibid.* Donna tous les préſens qui lui furent faits, au Cabinet de Curioſités qu'il établit au Palais du Vatican, *b*, *ibid.*

Génie (le) eſt comme un fleuve qui répand la vie & la fécondité tant qu'il ne ſe déborde pas, mais qui devient la ruine du pays quand il ſort de ſon lit, & qu'il cauſe des inondations, *a*, 41

Génies (les grands). Il eſt d'heureux efforts qui ſecouent le joug des regles, & c'eſt preſque toujours le partage des génies, *a*, 69

Génovéſi (l'Abbé). Son Ouvrage ſur Dieu & ſur l'homme n'eſt point ſyſtématique; ſes idées ſont nettes, ſes principes clairs, ſes conſéquences juſtes; *b*, 12. S'il trouve des contradicteurs, il les laiſſe crier, 13

Gentis (le R. P.) Dominicain, Evêque d'Anvers. Eloge de ce Prélat, *a*, 101

Grace (la) eſt le fruit de la mort de Jeſus-Chriſt, *a*, 37. Combien ce ſujet eſt épineux à traiter, 38. Il faut s'en tenir à ce que l'Egliſe a tant de fois décidé ſur cette matiere, *ibid.* L'accord du libre-arbitre avec la grace, eſt un abyme où l'on ſe perd ſi on veut

veut l'expliquer, 36. Sous l'impreſſion de la grace la plus forte, l'homme a toujours un pouvoir réel d'y réſiſter, *a*, 77.

Guerre (la). Jeſus-Chriſt en diſant *qu'il eſt venu apporter la guerre*, ne veut parler que de celle que nous devons faire à nos paſſions, *b*, 37.

HARANGUES (les) demandent un ſtyle mâle, *a*, 65

Hérétiques (les) n'emploient que des ſophiſmes & des ironies quand il s'agit d'attaquer les Myſteres de la Religion, ce qui prouve qu'ils n'ont pas de bonnes raiſons à donner, *b*, 46. L'Egliſe, loin d'avoir horreur de la tolérance qui ſupporte les hérétiques, ſans tolérer les erreurs, l'a toujours enſeignée, & ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſes maximes qu'on a pu les vexer, 48. Pour les ramener il faudroit uſer d'une grande charité, & leur accorder tout ce qui n'intéreſſe ni la morale, ni la foi, *ibid.* Changer même la diſcipline ſur certains points, *b*, *ibid.*

Hiſtoire (l'). Quel en doit être le ſtyle, *a*, 65, & *ſ.* Les Hiſtoires ſont plus ou moins exactes, ſelon l'eſprit des Hiſtoriens, 9. L'Hiſtoire profane n'a que de fauſſes vertus à nous préſenter, *b*, 112. L'Hiſtoire de l'Egliſe nous préſente des vertus ſans fard, *ibid.* Belle comparaiſon, *ibid.* & *ſ.*

Hiſtorien qui écrit trop vivement, donne lieu de croire qu'il s'eſt abandonné à ſon imagination, *a*, 8, 9. Qualités néceſſaires à un Hiſtorien, *ibid.* 15.

Homme (l') conſidéré dans ſon eſſence & dans tous ſes rapports, eſt (ſelon S. Auguſtin) l'énigme la plus difficile à expliquer, *a*, 19. Il réunit tant de contrariétés, qu'il a dû néceſſairement paroître une créature toute céleſte, ou un être tout animal, 15. Le Chriſtianiſme, tenant toujours un juſte milieu, nous le montre & ſur la terre, & dans le ſein de Dieu comme un double centre d'où nous ſommes ſortis, & où nous devons rentrer, *ibid.* Cauſes des différentes formes que prennent les hommes, 16, 17. L'homme vit preſque toujours en pays ennemi, en vivant avec lui-même, *ibid.* Cauſes de cette guerre inteſtine, *ibid.* & *ſ.* Il y a deux hommes en nous, le terreſtre & le ſpirituel,

qui ſont ſans ceſſe aux priſes, 18. Plus on examine l'homme, & plus on reconnoît qu'on ne peut avoir en ſoi-même autant de grandeur & de majeſté, ſans être l'émanation d'une intelligence ſuprême, *ibid.* Pourquoi il falloit que l'homme fût tout-à-la-fois terreſtre & ſpirituel, 22. L'homme n'eſt peut-être pas ſi méchant qu'on ſe l'imagine; l'oiſiveté le conduit à plus d'excès que la perverſité, 52. Il n'a pas beſoin d'être excité par la perverſité des autres, à ſuivre ſes mauvais penchans, 43. Les écarts auxquels l'homme ſe livre, en s'échappant du cercle que la ſageſſe Eternelle lui a tracé, tout dangereux qu'ils ſont, prouvent qu'il n'a pas été créé pour ſe borner à cette terre, 41. Il eſt un tout quand il s'unit à Dieu, & n'eſt que néant quand il s'en détache, 23. Son eſprit toujours inquiet, n'a que des penſées indéciſes, s'il n'a pas une autorité qui le fixe, 74. S'il veut être heureux, il doit être docile aux vérités de la Religion, *ibid.* Tout homme, dans quelque pays qu'il ſoit, eſt redevable envers Dieu, envers le prochain, & envers la patrie, 17. La plupart des hommes ne ſont que des êtres avortés, 24. pourquoi, *ibid. & ſ.* Ce qu'eſt l'homme ſans la grace du Rédemdteur, *b*, 89 *& ſ.* Ce qu'il devient par le Myſtere de l'Incarnation, 90. Sa création n'a rien de comparable avec la gloire où l'éleve ce Myſtere, 92. L'homme deſcend d'abyme en abyme (dit S. Auguſtin) quand il s'écarte du vrai Dieu, 116

Hommes de bien (les): rien de plus terrible, que de les voir devenir les victimes d'un zele qui n'eſt pas agréable à Dieu, *b*, 26.

Hypocrites. Loin de la Religion l'hypocrite, le fanatique & le ſuperſtitieux, *b*, 15.

JACQUIER (le Pere), Minime François, réſidant à Rome, honore tout-à-la-fois ſon Ordre, la France & l'Italie, *a*, 139

Jean l'Evangéliſte (Saint) puiſa dans le ſein de Jeſus-Chriſt même tout ce qu'il nous a dit en peu de mots de ſa divinité & de ſon humanité, *a*, 34. Ce qu'il veut faire entendre en recommandant de ne pas ſaluer même un ennemi de Jeſus-Chriſt, *b*, 24. Ne prêche que la concorde & la charité, Voy. *Incarnation*. 36

Jéruſalem (la ville de). Sa punition pour avoir méconnu le Meſſie, *b*, 94, 95. Quel ſera le ſort du chrétien qui l'imite dans ſon incrédulité, *ibid.*

Jeſus-Chriſt : les choſes terreſtres, comme les céleſtes, ne ſubſiſtent que par lui, *a*, 35 : & pour lui, *b*, 93, 99, donne à tout le mouvement, 100. Il n'y a de mérite que par lui, *a*, 37. Son humilité, *b*, 38. Naît dans un étable, 43. N'a pas où repoſer ſa tête pendant ſa vie mortelle, 44. Sa bonté pour les pécheurs, les Saducéens & les Samaritains, 21, 23 & *ſuiv.*, 34. Sa réponſe aux Apôtres qui vouloient faire deſcendre le feu du ciel ſur Samarie, 23. Ordonne à Pierre de remettre ſon épée dans le fourreau, 37. Prie pour ſes bourreaux, 24. Ne force perſonne de venir l'entendre, 25. Laiſſe aller un jeune homme qui paroiſſoit deſirer de le ſuivre, *ibid.* La grande regle à laquelle il faut ſe tenir, c'eſt d'agir comme Jeſus-Chriſt même, 29. Un petit nombre profite de ſa venue, 96. Il eſt le caractere de la ſubſtance du Pere, la ſplendeur de ſa gloire, 105, la lumiere de nos eſprits, 102, 103, notre Juge, notre conſolation, notre félicité, 104, notre voie, notre vérité, notre vie, *ibid.* 106. Il n'y a de ſalut que par lui, 93, que par ſon ſacrifice, 99 & *ſuiv.* Il eſt tout-puiſſant, éternel, infini, 96, 97. eſt prêtre & victime tout-à-la-fois, 100. Doit être l'ame de toutes nos actions. Sans lui tout eſt défectueux, *ibid.* Paroles remarquable de Saint Bernard ſur Jeſus-Chriſt, 104. Voyez *Incarnation*, *Zele.*

Jeunes gens (les) : il faudroit leur apprendre à lire avec réflexion & avec profit, *a*, 56. On ne s'attache qu'à exercer leur mémoire, *ibid.* Ils ne ſavent pas qu'un bon livre eſt fait pour être ſavouré, & pour nourrir l'eſprit & le cœur, 57.

Jeuneſſe (la) : c'eſt un grand & rare talent que celui de bien élever la jeuneſſe, *a*, 36 & *ſuiv.*

Ignace de Loyola (Saint) : ſon Inſtitut n'auroit jamais été attaqué, s'il n'avoit été que ſon ouvrage, & ſi les Généraux qui lui ſuccéderent n'y avoient mis la main, *b*, 55

Ignorance (l'). Ses ſuites funeſtes, *b*, 22. Voyez *Miniſtres de Dieu*, *Zele*.

Immunités ecléſiaſtiques (les). Pourquoi l'Egliſe montre du zele pour les conſerver, *b*, 40. Si on veut employer la force pour les lui ravir, elle n'oppoſe que des repréſentations & des prieres, *ibid. & ſuiv.*

Incarnation (le Myſtere de l'). La création de l'univers, même tel qu'il eſt, les vices comme les vertus, la lumiere & les ténebres, tout concourt à prouver ce Myſtere, *a*, 34, 35. Pour traiter dignement ce Myſtere, il faudroit avoir une portion des lumieres de Saint Jean l'Evangéliſte, 34. L'Evangile de Saint Jean que l'on récite à la fin de la Meſſe, en eſt le plus magnifique Traité, *ibid.* Tout s'y trouve en abrégé, *ibid.* Saint Paul & Saint Jean ſont deux ſources inépuiſables ſur l'Incarnation, 35. Biens infinis que ce Myſtere procure aux hommes, *b*, 90 & *ſuiv.* 108 & *ſuiv.* Il eſt l'humiliation du Verbe & l'exaltation de l'homme, 107. La foi nous rend ce Myſtere viſible, non pour le comprendre, mais pour l'adorer & nous convaincre de ſa vérité, 103, 104. Ce Myſtere rapproche de nous la Divinité, de maniere à nous en rendre participans, 103. La miſéricorde y triomphe ſur la juſtice, 91. Ingratitude de l'homme qui n'eſt point touché de ce Myſtere, 102. Humilité, reconnoiſſance & amour qu'il exige de nous, 98, 100 & *ſuiv.* Voy. *Homme*.

Incrédules (les) avec leurs principes philoſophiques veulent nous faire vivre en bêtes, & nous perſuader que nous avons la même fin, *a*, 76 & *ſuiv.* Tous ont terminé leur carriere ſans pouvoir faire la moindre démonſtration contre le Chriſtianiſme, 74

Incrédulité (l') : ſes écarts viennent de ce qu'on a prétendu que la Théologie devoit procéder par démonſtrations comme les Mathématiques, *a* 4

Infaillibilité (l'). Aucun corps, excepté l'Egliſe, n'a le privilege de l'infaillibilité, *b*, 57

Italie (l') a toujours eu l'avantage de poſſéder des hommes célebres en tous genres, *a*, 72

Italiens (les) n'ayant plus à ſe diſtinguer par les

victoires éclatantes, voulurent acquérir de la gloire par les Arts & les Lettres, *b*, 74
Juſte (le), dont parle Horace, fait envie; celui de l'Evangile eſt le ſeul que nous devons imiter, *a*, 110, 111

Lecture (la), eſt une nutrition qui forme le ſuc de l'eſprit, *a*, 55. Les lectures pour être utiles, doivent être proportionnées à notre eſprit, 57. Une lecture qui tire notre eſprit de ſa ſphere, eſt très-dangereuſe, *ibid.*
Lettres; leur ſtyle n'a rien de déterminé, *a*, 67. Chez les femmes il eſt ordinairement plus naturel, & pourquoi, *ibid.* Il doit varier ſelon les rangs que l'on occupe, & les perſonnes avec qui on eſt en relation, 68. Il doit reſſembler à la converſation, être ſimple & léger, *ibid.*
Libre-Arbitre (le), par le péché d'Adam, eſt plus incliné vers le mal que vers le bien, *b*, 91. Voyez *Grace.*
Licences Poétiques (les) donnent ſouvent aux Poëtes, beaucoup plus de liberté qu'ils n'en devroient prendre, *a*, 4, 5
Lire. C'eſt une ſcience bien utile de ſavoir lire avec profit, *a*, 57. On n'a jamais plus lu que dans ce ſiecle-ci, & peut-être n'a-t-on jamais lu ſi mal: pourquoi, 54, 56. Quand eſt-ce qu'on lit bien, *ibid.*? Il ſeroit à ſouhaiter qu'on donnât un bon ouvrage ſur la maniere de bien lire, qui pût ſervir de bouſſole à ceux qui veulent étudier avec profit, 57. Pour ſatisfaire l'ame & l'eſprit tout-à-la-fois, on fait bien de lire des livres récréatifs, & des livres profonds 55, 56
Livres (les), c'eſt une belle paſſion que celle des bons livres, lorſqu'on les fait paſſer dans ſa mémoire & dans ſon cœur, *a*, 61. Les hommes ne devroient lire que des livres relatifs à leur profeſſion, à leur bonheur, & au goût qu'on doit avoir pour l'ordre & la vérité, 54. Tout livre qui ne ſert pas à bien claſſer nos idées, comme à bien régler nos deſirs, eſt au moins inutile s'il n'eſt dangereux, 58. Un livre obſcene ou impie ne peut jamais produire un bon effet, 43. La réfutation même qu'on en feroit eſt preſque toujours dangereuſe; pour-

quoi, *ibid.* & *ſuiv.* Il ſeroit à deſirer que des mains habiles fiſſent la diſſection des livres qui contiennent, & les plus grandes vérités & les plus grandes erreurs, en rejettant tout ce qu'ils renferment de dangereux, 52. Tous les livres ſont autant de portraits, &c. 64. Voyez *Bibliotheque*, *Paléotti.*

Livres étrangers ou d'un ſtyle trop vieux, il ſeroit bon de traduire ceux-ci, & de réſoudre ceux-là, en leur donnant de nouvelles expreſſions, *a*, 52, 53. Il ſeroit bon auſſi de réduire des *in-folio*, à des *in-12*, à cauſe de la trop grande diffuſion de nos Peres, *ibid.* & *ſuiv.* On pourroit réduire à ſix mille *in-folio*, tout ce qui a été écrit juſqu'à préſent, 41. Pourquoi un livre qui a remporté le ſuffrage de tout le monde, a cependant des contradicteurs, *b*, 70

Livres de piété (les), demandent un ſtyle onctueux, *a*, 65

Locke enſeigne que toutes nos idées viennent des ſens, *a*, 13

Logique. Voyez *Raiſon.*

Loi (la). Comment la Religion peut-être conſidérée, ſous la Loi naturelle, ſous la Loi écrite, *ibid.* & ſous la Loi de grace, 19, 20. Différence entre la Loi ancienne qui frappoit de mort les prévaricateurs, & la Loi nouvelle, 21. L'ancienne Loi fait place à la nouvelle, & ce n'eſt plus la crainte, mais l'amour qui conſtitue le caractere dominant du vrai Chrétien, 110, 119

Lucifer, Evêque de Cagliari, avec beaucoup de zéle & d'excellentes qualités, tombe dans les excès du fanatiſme, *b*, 22

Maladie (la); biens ſpirituels qu'elle procure, *a*, 146, 152. Ce que doit faire l'ame pour en profiter, *ibid.*

Marie (ſainte), la plus pure de toutes les vierges devient la mere de Jeſus, par l'eſprit ſaint, *b*, 94

Marie-Thereſe, Reine de Hongrie, Souveraine qui s'occupe ſans relâche du bonheur de ſes ſujets, & qui ne ſe croit heureuſe qu'autant qu'ils ſont contens, *a*, 136

Martyrs (les), en ſuivant les traces de la Religion,

ſe crurent invulnérables au mieu des plus grands tourmens, *b*, 16, 17
Matérialiſtes, & perſonnes corrompues ; d'où vient qu'il y en a tant, *a*, 20
Mécréans (les), toutes les fois qu'on prendra un air ſévere à leur égard, on les irritera à coup sûr, plutôt qu'on ne les convertira, *b*, 23
Métaphyſique (la), pour être dans le vrai, ne doit rendre que ce que nous ſentons, quand il eſt queſtion des facultés de notre ame, *a*, 12. Les ſyſtêmes ont jetté un certain ridicule ſur la Métaphyſique, quoique cette ſcience ſoit très-ſimple & très-vrai, en elle-même, *ibid.*
Métaſtaſe (l'Abbé), Poëte Italien. Voyez *Frugoni.*
Miniſtres de Dieu (les), ſont les ſerviteurs de tous, *b*, 38. Quel doit être leur déſintéreſſement, 41 & *ſ.* L'ignorance ne peut être excuſable chez les Miniſtres d'un Dieu qui recommande à ceux qui doivent conduire ſon peuple, d'être la lumiere du monde, 22. Leur autorité n'eſt point de domination, mais de perſuaſion, 38. L'Egliſe déſavoua toujours les Miniſtres impétueux qui n'ont aucun ménagement pour ceux qui s'égarent, 35. Ils doivent prendre Jeſus-Chriſt pour modele, 21. Ceux qui ſe plaiſent à fomenter des diviſions, n'agiſſent plus au nom de Dieu, 36
Moine (un) ſcandaleux eſt un précipice ouvert dans une Communauté, *b*, 51
Monique (ſainte) : ce que lui fit entreprendre le deſir qu'elle avoit de la converſion d'Auguſtin ſon fils, *b*, 3
Morale (la), on n'y inſiſte pas aſſez, *a*, 83. On doit en prêchant inſiſter plus ſur la Morale que ſur les Myſteres, *b*, 31, 32. pourquoi, *ibid.* Différence entre la Morale & les autres ſciences, *a*, 82. Où on doit la chercher, *ibid.* Morale des Païens ne produit que l'orgueil, & celle des Chrétiens que la plus parfaite humilité, 85
Mort (la). Il n'y a que la mort qui ſera connoître parfaitement à l'homme combien il lui importe de s'élever au deſſus de tous les objets ſenſibles ; mais elle ne nous avertit de nos écarts, que lorſqu'il n'eſt plus temps de nous corriger, *a*, 25. Si l'homme veut être ce qu'il faut qu'il ſoit, qu'il ſe repréſente

ſouvent la mort & ſes ſuites, *ibid.* 26. A la mort les facultés de l'eſprit acquierent une activité ſurprenante, qui fait ſentir à l'homme ſon bonheur ou ſon malheur éternel, 27. La mort fait la continuelle méditation des Philoſophes Chrétiens, 29. Lorſqu'elle eſt bien vue, elle n'offre rien que de grand & de conſolant, *ibid.* Eſt ennemie du corps & amie de l'ame, ſelon S. Charles, *ibid.* Elle n'eſt point la deſtruction de l'homme, mais une ſeconde création beaucoup plus admirable que la premiere, 30. Point de plus grand avantage aux yeux de la foi, que celui de s'unir à la mort avant qu'elle frappe ſon dernier coup, 154

Muratori (M.) en bute à la contradiction, *a*, 86 Ce que Benoît XIV dit & permet de faire pour ſa juſtification, *ibid.* Son éloge, *b*, 59. Reſſources que (ſelon lui) on trouve dans les Cloîtres, *ibid.*

Muſique (la) eſt un art que l'Egliſe conſacre ſolemnellement à la célébration des divins myſteres, *a*, 163. Eſt très-innocente en elle-même, 143. Ce qu'elle exprime, *ibid.* Regle que doit ſuivre un Religieux qui aime la muſique, *ibid.*

Myſteres (les) de la Religion Chrétienne ſont un grand & magnifique tableau mêlé d'ombres & de lumieres, qu'il faut préſenter de temps en temps aux Fideles, *b*, 32

NICOLINI (l'Abbé). Voyez *Canganelli.*

OBSTINATION (l') a fait tout le malheur des ennemis de l'Egliſe; elle fait tous les jours prendre de fauſſes lueurs, pour une vraie lumiere, *a*, 31. Elle cauſa dans tous les temps des maux d'autant plus dangereux, qu'elle ſe trouva ſouvent jointe à une piété dont l'extérieur étoit impoſant, *b*, 21

Œuvres (les); Dieu couronne ſes dons, en couronnant les bonnes œuvres des Saints, *a*, 37. Il faut faire des œuvres durables pour l'éternité, ſur leſquelles le temps n'ait conſéquemment aucune priſe, 105. Néceſſité de rapporter ſes actions à Dieu, 84. Les œuvres ne ſont agréables à Dieu, qu'autant qu'elles ſont volontaires, *b*, 25. Nous devons prouver par toutes nos œuvres, que nous tenons

Imperturbablement à la Religion, 32. Sans la Religion, les œuvres les plus éclatantes ne peuvent avoir aucun mérite, 17

Oiſiveté (l') conduit à plus d'excès que la perverſité : pourquoi, *a*, 23

Oraiſons Funebres. Voyez *Panégyrique.*

Ordres Religieux (les), ſont une digue contre le torrent des vices & des erreurs, *a*, 140. Tous furent fondés ſur le déſintéreſſement, *b*, 56. Pourquoi dans tous les Ordres on ne s'eſt pas toujours tenu à la Regle, 53. On les a trop multipliés, *ibid.* Tout Ordre Religieux n'a été établi qu'en vue du ſalut éternel & du bien public, 60. On doit juger de ces Ordres, d'après les Regles données par les Fondateurs, & non par les conſtitutions qu'on y a ajoutées par la ſuite, 50. Les juger avec impartialité, 57. Examiner les Regles avant de faire le procès à un Ordre Religieux, 54. Religion Catholique n'eſt pas la ſeule qui compte parmi les ſiens, des enfans conſacrés à la retraite d'une maniere particuliere, 55. Biens qui réſulteroient, ſi les différens Gouvernemens employoient les Ordres à des travaux utiles, 58. Reſſources pour le travail que l'on trouve dans une Communauté nombreuſe, *ibid.* 59. Vertus & Vices, qui peuvent ſe trouver dans les Cloîtres, 57. Raiſons pour leſquelles on peut ſupprimer un Corps Religieux, 65. Il ſeroit à deſirer que la plupart fuſſent rentés, 61. pourquoi, 62. Voyez *S. Ignace.*

Orgue (l'), admirable inſtrument, toujours conſacré aux louanges du Seigneur, n'eſt jamais employé à des concerts profanes, *a*, 143

Orgueil (l') ne permit pas aux Juifs de reconnoître le Meſſie, & les anima juſqu'à le crucifier, *b*, 99. S'éleve contre le myſtere de l'Incarnation, *ibid.* L'Egliſe le compte parmi les péchés capitaux, & comme un des plus grands & des plus dangereux, 38

Pacciaudi (le P.) Théatin, partage avec pluſieurs de ſes confreres des connoiſſances auſſi agréables qu'utiles, qui lui ont attiré l'eſtime des Souverains, *a*, 139

Paix (la). Jeſus-Chriſt n'a laiſſé ſur la terre à l'E-

gliſe, d'autre héritage que la paix, *b*, 37. Voyez *Anges*.

Paléotti (le Cardinal) diſoit qu'il n'y avoit rien de meilleur & de pire que les livres, & qu'il ne trouvoit rien de ſi humiliant pour l'eſprit de l'homme que les bibliotheques, *a*, 42

Panégyriques (les) & les Oraiſons funebres, doivent, pour le ſtyle, tenir de la Chaire & des Académies, *a*, 66. Ce qu'il faut pour y réuſſir, 67

Pape. Voyez *Pontife*.

Parmeſan (le), eſt un Pays qui contribue beaucoup à exciter la verve poétique, *a*, 5

Parti (l'eſprit de) eſt d'autant plus dangereux, qu'il prend toutes ſortes de formes, même l'extérieur de la piété, pour exercer ſa tyrannie, *b*, 26. La Religion dit anathême à tous ceux qui ont un eſprit de perſécution & de parti, 13. Cet eſprit fait que des illuminés, & que des fanatiques s'annoncent pour des martyrs, 26. Ainſi furent les Chefs de Sectes, &c. *ibid.* & 27. On ne doit pas confondre l'amour de la vérité avec l'eſprit de parti, *ibid.*

Paſſionéi (le Cardinal), ſa riche & magnifique bibliotheque, *a*, 6 & *ſ.* Les Etrangers de tous les pays n'ont pas moins contribué que ſes livres, à augmenter ſes lumieres, *ibid.* Voy. *Dames Françoiſes.*

Paſſions (les) ont pris elles-mêmes la plume pour éterniſer des vices & des erreurs, *a*, 50, 51. La Religion proſcrit toutes les paſſions, *b*, 13. Pour mieux marquer leurs paſſions, les hommes ont abuſé du nom de la Religion, 11, 12. Chaque paſſion a pris les livrées de la Religion pour n'être pas reconnue, *ibid.* Voy. *Sens.*

Patavinus (le P.), Franciſcain; ſon mérite extraordinaire, n'a pu malgré la caducité des choſes humaines, ni s'altérer, ni vieillir, *b*, 124

Patriarches (les) & les Prophetes, les Apôtres & les Martyrs ont ſoutenu, aux dépens de leurs biens, de leur repos, de leur propre vie, la Religion ſainte, dont leurs cœurs étoient remplis, *b*, 78

Paul (ſaint), Auteur inſpiré, *a*, 36. Avant ſa converſion ne reſpiroit contre les Chrétiens que le ſang & le carnage, *b*, 20. Pourquoi, *ibid.* Fut le plus patient des hommes à l'égard des pécheurs, 34.

Ne connut que les armes ſpirituelles, *ibid.* Donne des preuves de ſa charité, même en infligeant des peines Canoniques, 35. Recommande expreſſément de ne pas écouter des fables, 88. Ordonne à tous les Fideles de reſpecter toutes les Puiſſances, 39 Voy. *Incarnation*, *Prédeſtination*, *Prêtres*.

Pauvres (les); le ſuperflu des Evêques & des Prêtres leur appartient, *b*, 42

Péché Originel (le). L'homme eſt ſouillé dès ſa naiſſance par la tache du péché originel, *a*, 25, 43, 126. Tout nous annonce la réalité de ce péché, 109

Pécheur. La Religion, au milieu des ſaintes auſtérités qu'elle exige du pécheur, pour le faire rentrer en grace avec Dieu, mêle ſes larmes avec les ſiennes, & lui donne enfin le baiſer de paix, *b*, 11

Peines Canoniques. L'Egliſe ne les emploie qu'après avoir éprouvé toutes les voies de la douceur, *b*, 6. Voyez *Armes*, *Paul*.

Peintre (le) a ſur le Sculpteur la reſſource du coloris, *a*, 7

Peintres (les plus grands) & les plus grands Génies ſe firent des regles à eux-mêmes, & il faut devenir ſoi-même modele, au lieu de toujours imiter, *a*, 70

Peres (les ſaints) furent les hommes les plus éloquens, *a*, 69. Ils ſont ſublimes quand ils nous parlent de la Morale & des dogmes, 95. Se rendoient médiateurs des coupables, pour obtenir leur pardon auprès des Juges & des Empereurs, *b*, 24. Voyez *Charité*, *Sermons*.

Philoſophe (le nom de) eſt très-mal appliqué à ceux qui oſent attaquer le Chriſtianiſme, *a* 150

Philoſophie (la). C'eſt avec la ſaine Philoſophie que l'on ente les eſprits, 52. Il eſt une fauſſe ſcience qui ſe pare du nom de Philoſophie, 53. Les écarts de l'incrédulité viennent de ce qu'on a voulu donner à la philoſophie les attributs de la Théologie, 4 Elle s'échappe du cercle que la Sageſſe éternelle lui a tracé, quand elle empiete ſur des choſes qui ne ſont pas abſolument de ſon reſſort, 142. N'expoſe la morale que très-ſuccinctement, 82. C'eſt l'abus de la Philoſophie, & non la Philoſophie en elle-même, qu'il faut attaquer, 149. Sans la

bonne Philoſophie, point de bons Ouvrages, point de bonne légiſlation, 150. Elle eſt la baſe de la vraie Religion, *a*, *ibid.*

Pieces de Théatre. Voyez *Romans.*

Plaidoyers (les) demandent un ſtyle mâle, *a*, 65

Poéſie (la). A quoi elle peut être comparée, 2. Il en eſt de la Poéſie comme des bons inſtrumens, qui ne veulent être touchés que par des hommes habiles, *ibid.* 3. Poéſie médiocre n'eſt pas ſupportable, 8. Il n'y faut pas une épithete inutile, & il eſt à propos, autant qu'il eſt poſſible, que chaque mot ſoit une penſée, *ibid.*

Politique Italienne (la). Voyez *Ganganelli*, *Valentin.*

Pompéio. Monument qu'on y a trouvé tout récemment, *a*, 80. Voyez *Bianchi* (l'Abbé).

Pontife (le Souverain) ſe fait gloire de s'appeller le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, & doit réellement en faire la fonction, *b*, 39. Les Souverains Pontifes reçoivent les Proteſtans avec les plus grandes démonſtrations d'amitié, 24

Préceptes de Rhétorique (les). Il eſt bon de donner des regles ſur l'éloquence, & ſur la maniere de compoſer des diſcours; mais il eſt dangereux d'y mettre une telle importance, qu'on ne puiſſe pas quelquefois s'en écarter, *a*, 70

Précheurs (les Freres). Voyez *Dominicains.*

Préciſion (la): c'eſt un beau talent que celui d'être précis, & de réduire dans un très-petit cadre une multitude d'objets & de beautés, *a*, 7

Prédeſtination (la) eſt un Myſtere ineffable qu'on doit expoſer & non pas ſonder, *a*, 36. A quoi on doit prendre garde en traitant cette matiere, 37. On ne peut écrire dignement ſur cette matiere & ſur celle de la Grace, ſans recueillir tout ce qu'en ont dit S. Paul & Saint Auguſtin, 36. On trouve dans S. Paul tout ce qui fait la baſe & la vérité de cette double matiere, *ibid.* Voyez *Elus.*

Prédicateurs (les). Voyez *Diſcours.*

Préjugés (les). Voyez *Zele.*

Prêtres (les). Un digne Prêtre ne doit ſe charger qu'en tremblant de la conduite des ames, *a*, 149. S'il faut que le Prêtre vive de l'autel, comme le dit Saint Paul; il eſt juſte que les Fideles lui fourniſſent de quoi ſubſiſter, *b*, 42. Voyez *Auxerre*, *Evêques*,

Evêques, *Miniſtres de Dieu*, *Pauvres*.
Prieres (les livres de) demandent un ſtyle onctueux, *a*, 65
Proſe (la) eſt très-défectueuſe quand elle eſt lâche, *a*, 8
Proteſtans (les). Quelle richeſſe pour l'Egliſe s'ils revenoient dans ſon ſein, *b*! 48. Cette réunion eſt un événement que nous devons tous déſirer avec la plus vive ardeur, *ibid.* L'Egliſe ne le perd point de vue, 49. Quelles ſont les vérités qu'il faut mettre en avant, pour travailler à leur converſion, 34, 46. Voyez *Pontife*.
Providence (la). Nous devons regarder comme l'effet d'une providence toute particuliere, le bonheur de naître ſous un Gouvernement qui rectifie nos penſées, & au ſein d'une famille qui nous donne des principes de ſageſſe, *a*, 17. Compenſe le mal par le bien, 110. Pour ne pas livrer l'homme de mérite au découragement ou à l'orgueil, elle le met dans une balance qui l'éleve & l'abaiſſe alternativement, 111. La providence a déterminé la naiſſance de chacun en un lieu, plutôt qu'en un autre par des raiſons éternelles, mais qui nous ſont inconnues, *b*, 71
Pſeaumes (les). Il n'eſt point d'homme ſenſible aux élans du génie, que la beauté des Pſeaumes ne rende enthouſiaſte malgré lui, *a*, 3

QUERINI (le Cardinal) paroît prévenu contre M. Muratori, parce que celui-ci demandoit le retranchement de quelques Fêtes, *a*, 86

RAISON (la). Nous avons tous dans notre Raiſon une excellente logique; il ne s'agit que de la mettre en œuvre, *a*, 70. La Raiſon ſans la Religion n'éclaire que pour ſe conduire à quelque précipice, 23. La Raiſon & la Religion ſont les deux colonnes ſur leſquelles nos jugemens doivent s'appuyer, *a*, 57
Religieux (les). Voyez *Ordres*.
Religion Chrétienne (la), bien différente des autres Religions, ne redoute point la lumiere: plus on l'approfondit, plus on la reconnoît divine, *a*, 45. Tout y eſt lié, tout y eſt combiné, 77.

Sa rigueur eſt une preuve que les hommes ne l'ont point faite, *ibid.* Que l'homme rentre en lui-même, qu'il interroge ſon ame, ſon cœur, ſa conſcience, enfin toutes ſes facultés, & il trouvera les plus forts argumens en faveur de la Religion, 24. Biens ſpirituels & temporels même qu'elle produit dans la ſociété, *b*, 8 & *ſuiv.* 10 & *ſuiv.* 14 & *ſuiv.* Point de Mere plus tendre, 5. Son zele, ſa charité & ſa tendreſſe, 5 & *ſuiv.* 27 & *ſuiv.* Elle n'épargne ni peines, ni veilles, ni ſueurs, &c. 5. Ce qu'elle enſeigne aux hommes, 4 & *ſuiv.* Il n'y a que quelques ames privilégiées qui entendent ſa voix, 2. Son zele n'eſt ni amer, ni perſécutant, 6, 13. Elle ne paroît ſévere que parce qu'elle exige des mœurs pures, 7. Elle eſt douce, patiente, allant au devant de la brebis égarée, 6; tolere ſes ennemis, & prie pour eux, 10. Ne point confondre la Religion avec ceux qui la profeſſent ſans la pratiquer, 12. Belles comparaiſons, *ibid.* C'eſt dans ſon ſein qu'il faut ſe repoſer ici-bas, pour n'avoir rien à craindre au dernier jour, 16. La Religion n'a beſoin, ni de fauſſes légendes, ni de ſuppoſitions, 119. Voyez *Raiſon.*

Réparate (Sainte), Vierge & Martyre. Son Panégyrique, *b*, 111 & *ſuiv.*

Reſtitutions (les). L'Egliſe eſt d'une extrême ſévérité ſur ce qui les concerne: elle n'entra jamais en capitulation avec perſonne ſur cet objet, voulant que toute juſtice s'accompliſſe, *b*, 41

Revenans, évocations, &c. Ce qu'on doit en penſer, *b*, 85 & *ſ.*

Rimini (la ville de), fameuſe par ſon antiquité, *a*, 104

Romans: le meilleur n'en vaut rien, *a*, 65. Semblables aux pieces de théâtre, ils ſont preſque tous giganteſques, *ibid.*

Rome (la ville de) eſt aujourd'hui le centre de toutes les connoiſſances, comme elle eſt celui de la vérité & de l'unité, *a*, 73. Dans Rome on uſe de la plus grande douceur envers les Proteſtans, 53. On y permet aux Juifs l'exercice public de leur Religion, *b*, 24

Sacremens (les) identifient les hommes avec Dieu, *b*, 9
Sage (le) ſe fait une ſolitude à lui-même au milieu de ſon propre cœur ; & rien ne trouble ſa tranquillité, quand il eſt bien avec Dieu, & qu'il n'attend rien que les graces de Dieu, *a*, 103, 104
Sageſſe (la). Saint Paul nous recommande une ſageſſe qui ſe tienne dans de juſtes bornes, *b*, 29
Saints (les) : leur médiation n'eſt que bonne & utile, *b*, 82. Il n'y a dans leurs images, même les plus reſpectables, aucune vertu, *ibid.* Leur interceſſion eſt une ſource de graces pour ceux qui y ont recours, 117. Biens que leur interceſſion nous procure, *ibid.* Le moyen d'employer utilement leur ſecours eſt de les imiter, *b*, 119
Santé (la). Tout homme doit la ménager, & pourquoi, *a*, 151
Savans (les), leur ſociété eſt le meilleur livre qu'on puiſſe ouvrir, *a*, 72. Leur ſavoir leur donne une immenſité qui les place dans mille lieux différens, 60
Sciences : chacune a ſa ſphere, *a*, 48. Et ſes bornes, 147. Toute ſcience qui dépaſſe ſa ſphere, entraîne à ſa ſuite mille inconvéniens, 3, 4. Les ſciences comme les arts n'ont aucune grandeur réelle, ſi ce n'eſt lorſqu'elles remontent à leur ſource, *ibid.* Les ſciences, même les plus relevées, ne ſont plus dignes de notre ame, ſi elles ne remontent vers Dieu, leur principe & leur fin, 24. Elles n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des Bibliotheques publiques, 46. Il eſt à craindre qu'à force d'analyſer les ſciences, on ne les réduiſe à rien, & qu'on ne retombe dans l'ignorance, *ibid.* L'homme n'eſt pas le créateur des ſciences, il ne fait que les mettre en œuvre, 47
Sculpteur (le) a l'avantage du relief que n'a pas le Peintre, *a*, 7. Il faut de l'ame dans la ſculpture, 6. Elle ne ſouffre pas de médiocrité, *ibid.*
Sens (les), les paſſions & l'éducation ſont autant d'influences qui agiſſent ſur l'homme plus ou moins vivement, *a*, 15 *& ſuiv.* Ce ſont autant d'impoſteurs qui ne ceſſent de préconiſer le matérialiſme,

& de vanter l'amour du plaiſir, 24. L'homme doit enchaîner ſes ſens & maîtriſer ſes paſſions, *ib.* Nous ſommes tyranniſés par les ſens & par les beſoins, 27. Les ſens ſont autant de fenêtres par où nous recevons toutes ſortes d'impreſſions, *b*, 68

Sermons (les) : leur ſtyle doit être pathétique, nerveux & ſublime, *a*, 65, 66. Tous les Sermons ne devroient pas être aſſujettis à la même forme, 68. L'éloquence de la chaire prendroit un vol plus hardi, ſi on ne s'aſtreignoit ni à diviſer, ni à ſubdiviſer, 69. Nous ne voyons pas cette contrainte dans les Peres, *ibid.* Quand l'eſprit & le cœur ſont remplis & vivement pénétrés, ils ſavent inſtruire & toucher, *ibid.* Voyez *Diſcours.*

Siecles paſſés & ſiecle préſent. Nos Peres, dans leurs livres, péchoient par une trop grande diffuſion, & nous ne travaillons que ſuperficiellement les Livres que nous mettons au jour, *a*, 43, 44. C'eſt ainſi que les ſiecles ſe contrarient, *ibid.* Ce ſiecle paroît oublier Dieu pour courir après des fantômes & les révérer, 23, 24. Il n'eſt pas docile à la voix de l'Egliſe, & ſes lumieres ne ſervent en partie qu'à former une ligue contre le Ciel, 73

Sixte-Quint : ſa mémoire ſurvit à toutes les générations, comme celle d'un Prince qui a gouverné le monde entier, avec autant de ſageſſe que de fermeté, *a*, 136

Style (le) eſt la maniere d'exprimer les penſées & de leur donner des couleurs, *a*, 63. Il y a telle compoſition qui exige le ſtyle tempéré, & telle autre le ſtyle ſublime, *ibid.* Chaque Ecrivain a ſon ſtyle particulier, *ibid.* 68. Tout Ecrivain profond ſe met en garde contre un ſtyle éblouiſſant, 64. Le ſtyle eſt une eſpece de magie qu'on n'emploie que trop ſouvent, avec ſuccès, pour faire recevoir des paradoxes comme des vérités, *ibid.*

Souverains (les) ſont les images du Dieu vivant, *a*, 115, *b*, 40. Dieu les a revêtus de ſon autorité, *a*, 115, *b*, 40. On ne doit jamais ſe révolter contr'eux, *a*, 115. Tertullien peint les premiers Chrétiens comme les Sujets les plus attachés à leurs Princes, les plus attentifs à prier pour eux, & les

plus exacts à payer les impôts, 116. L'obéiſſance qu'on doit aux Rois, tient eſſentiellement à celle qu'on doit à Dieu, *ibid.* Rien n'en peut diſpenſer, *ibid.* L'exiſtence des peuples n'eſt complette que lorſqu'elle eſt intimement unie à celle des Princes qui les gouvernent, 115. Un Souverain doit arrêter dans ſes Etats le cours de l'impiété, *b*, 27. Ne doit point punir de mort ceux qui ont le malheur d'attaquer la Religion, *ibid.* Pourquoi, *ibid.* Cas où ils le peuvent faire, *ibid.* L'Egliſe leur a toujours rendu ce qui leur appartient, 39. Non par crainte, mais par principe de conſcience, *ibid.* Honneur que leur ont rendu les Conciles généraux, 40. En quelles occaſions l'Egliſe leur a oppoſé de la fermeté, *ibid.* C'eſt à eux d'examiner ſi le nombre des Religieux qui ſont dans leurs Etats, n'eſt pas trop grands, & à les réduire au cas que cela fût, 55. Sur-tout à l'égard de ceux qui vivent d'aumônes, 61

Superſtitieux (les) : c'eſt une terrible choſe à ſoutenir que leur haine, *a*, 87. Pourquoi, *ibid.* Portrait d'un ſuperſtitieux, *b*, 83. Les Phariſiens faiſoient ſervir la dévotion à entretenir mille pratiques ſuperſtitieuſes, *ibid.* 82. Les faux dévots leur ont ſuccédé dans la nouvelle Loi, *ibid.*

Superſtition (la) contrefait & joue la Religion, *b*, 83. Plus la Religion eſt ſublime, & plus la ſuperſtition l'avilit, 81. Ne point confondre avec les ſuperſtitions, les cérémonies que l'Egliſe obſerve univerſellement, 84. Dans toutes les différentes claſſes des hommes, on trouve des ſuperſtitions, 87

TAMBURINI (le Cardinal) étoit l'ornement du Sacré-College par ſes lumieres & ſes vertus, *a*, 40

Taſſe (le), Poëte Italien, donne l'eſſor à ſon génie, en reſſerant merveilleuſement ſes penſées, *a*, 8

Temps (le) : il s'agit de le bien choiſir, car il arrive ſouvent qu'on nous refuſe uniquement, parce que nous ne ſaiſiſſons pas le moment favorable, 135, 136. Le moyen de tromper le temps qui prend plaiſir à ſe jouer de nous, c'eſt de vivre utilement pour les autres & pour ſoi-même, 105

Théologie (la) nous rappelle directement à Dieu, *a*, 71. C'eſt une ſcience digne de notre recherche & de notre application, quand elle eſt dégagée des opinions & des inutilités dont la barbarie des écoles l'avoit ſurchargée, *ibid.* La Théologie ne doit point être traitée comme les Mathématiques, 85 : pourquoi, *ibid.* Il n'y a point de ſcience où l'homme ait plus ſouvent erré que dans la Théologie, 86 : pourquoi, *ibid.*

Théologie (*Traités de*). On trouve dans les vieilles Théologies, les penſées les plus propres à donner la plus haute idée de la Religion, *a*, 94

Thérèſe (Sainte). Différence entre le jugement que l'on peut porter de ſes révélations, & de celles de Marie d'Agréda, & de pluſieurs autres, *b*, 85.

Thomas d'Aquin (Saint). La Doctrine de Saint Thomas n'eſt point en contradiction avec elle de Saint Auguſtin, *a*, 32. A parlé de la morale d'une maniere à exciter la plus vive admiration, 85

Tréſors (les) : l'Egliſe n'en connoît d'autres que les bonnes œuvres & les richeſſes de la grace, *b*, 41

Tufico : ſon ancien territoire déterminé par M. Bianchi. Voyez *Bianchi* (l'Abbé).

VALENTIN (le P.), de la doctrine Chrétienne, ne connoiſſoit guere la politique italienne, *a*, 78 Son mérite & ſon zele pour ſa Congrégation, 160

Vannozzi (M. Michel). Par quel motif il a attaqué la Diſſertation de M. l'Abbé Bianchi, *a*, 80. A quoi il a eu recours, *ibid.*

Vérité (la). Tout homme doit chercher à s'inſtruire de la vérité, *a*, 17. pourquoi, *ibid.* Il n'y a ni amour-propre, ni intérêt, ni reſpect humain qui doivent nous empêcher, d'embraſſer la vérité, 31. C'eſt non-ſeulement renoncer à la probité, mais même à la raiſon, que de ne vouloir pas ſe rendre à l'évidence, *ibid.* Plus il y a d'erreurs dans le monde, & plus la vérité eſt triomphante, 51. On peut l'obſcurcir pendant quelque temps, mais on ne peut l'étouffer : elle ſe releve lorſqu'on la croit éteinte, 75. On ne trouve dans la Religion d'autres traces de ſang, que celui de ſes enfans verſé pour

la défenſe des vérités ſaintes, *b*, 14. Ce fut l'amour de la vérité qui anima les Apôtres, les Peres de l'Egliſe, & tous ceux qui combattirent avec véhémence les erreurs, 27. Il n'eſt jamais permis de mettre de niveau la vérité avec l'erreur, 19, 22. On ne peut faire une démonſtration pour renverſer les grandes vérités que l'Egliſe enſeigna dans tous les temps, *b*, 46. Voyez *Chriſtianiſme*, *Peres*.

Vertus (les). Les vertus païennes manquoient de la ſeve divine qui fait produire des fruits dignes de l'éternité, *a*, 83. Les vertus n'ont jamais paru dans le monde, que comme quelques éclairs qu'on apperçoit au ſein des tempêtes, 23

Vie (la): cette vie eſt un livre dont la préface eſt l'enfance; chaque feuillet que nous tournons, un jour qui paſſe, &c. *a*, 105. Sa briéveté, *ibid.* L'homme paſſe dans l'autre vie comme il eſt venu en celle-ci, ſans ſavoir où il arrive, 27. La vie future eſt ſi ſublime, qu'elle n'a aucun rapport avec celle-ci, *ibid.* Celle-ci n'eſt, à proprement parler, que la vie du corps, au lieu que la vie future eſt exactement la vie de l'ame, *ibid.* Voyez *Œuvres*.

Viſions (la plupart des), apparitions, ſorcelleries, ne ſont que l'effet d'un cerveau troublé, *b*, 85. Etre réſervé ſur l'article des viſions, ſur-tout à l'égard de celles qui viennent des femmes, *b*, 86

Unité (l'). Quiconque rompt l'unité, s'excommunie ſoi-même, *b*, 37. Quel eſt le moyen le plus ſûr de ramener les Hérétiques à l'unité, & par conſéquent à la vérité, 27, 31. Voyez *Proteſtans*.

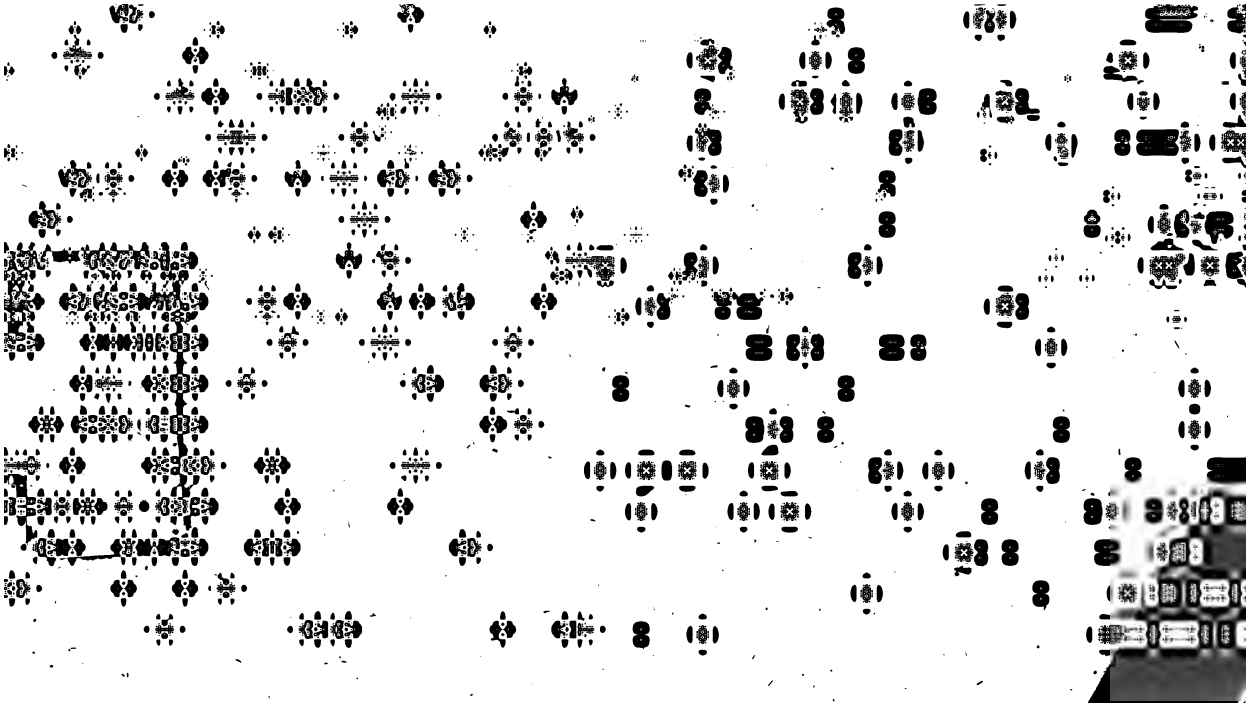
Volonté (la bonne). La Religion n'eſt que pour ceux qui ſont de bonne volonté, *b*, 25

Zaluski (Monſeigneur), Grand Référendaire de Pologne, forme une Bibliotheque publique, *a*, 40. A le deſſein de faire traduire de bons Ouvrages Polonois, pour les tirer de l'obſcurité, 53. M. l'Evêque de Cracovie, ſon frere, partage avec lui l'honneur de fonder cette Bibliotheque, *a*, 60

Zele (le). Jeſus-Chriſt nous a tracé, par ſon

exemple, les meilleures regles que l'on puiſſe donner ſur le zele, *b*, 19. Il ne ſévit que contre les Scribes, les Phariſiens, & les Profanateurs du Temple, 20, 26 : pourquoi, *ibid.* Ce n'eſt que par la douceur & la perſuaſion que le vrai zele s'annonce, 23. Différence entre le vrai zele & le faux, *ibid.* Le vrai zele ne s'enflamme que de la charité, 24

Zele (le faux) eſt ſouvent plus dangereux que l'incrédulité même, *b*, 20. L'orgueil, les préjugés, l'obſtination & l'ignorance, en ſont les principes, *ibid. & ſuiv.* Quelles ſont les ſuites funeſtes d'un faux zele, 20. Quelqu'origine qu'ait le faux zele, il eſt toujours affreux aux yeux de Dieu, 22. L'Egliſe le condamne 26, & déſavoue ceux qui s'y laiſſent emporter, 39

FIN.

71721888